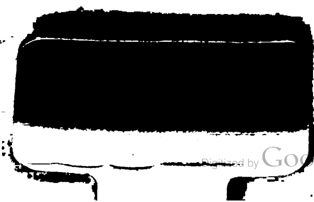


HISTOIRE
ABRÉGÉE
DES PHILOSOPHES
ET DES FEMMES CÉLEBRES.

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DES PHILOSOPHES
ET
DES FEMMES CÉLEBRES,

PAR M. DE BURY.

TOME SECOND.





A PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Monſeigneur le Prince DE CONDÉ, rue & vis-à-vis la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE ABRÉGÉE DES PHILOSOPHES.

Histoire du renouvellement des Sciences en Europe.

L'EUROPE étoit toujours plongée dans une grande ignorance des Sciences, qui pouvoient jeter dans les études de plus brillantes lumieres. Pour l'en faire sortir, il fallut une aussi grande révolution que celle qui détruisit entiérement l'Empire des Grecs en Orient. Elle arriva par la prise de Constantinople, dont Mahomet II, Empereur

des Turcs, surnommé le Grand, se rendit maître le 29 Mai 1453. Comme il en vouloit faire le siege principal de son Empire, il eut assez d'autorité pour la garantir du pillage; mais, s'étant apperçu que les Chrétiens abandonnoient la ville, dont il vouloit empêcher la dépopulation, il fit assembler les principaux d'entre les Grecs qui y étoient restés : il leur ordonna d'élire un Patriarche, le dernier étant mort pendant le siege, & de lui amener celui qu'ils auroient choisi. Lorsqu'il fut en sa présence, il le fit monter sur un cheval magnifiquement harnaché, monta lui-même sur un autre, & à la tête d'une superbe cavalcade composée de ses principaux Courtisans & Officiers, il conduisit le nouveau Patriarche à l'Eglise de Sainte-Sophie, & l'installa dans le Siege Patriarchal; il lui dit qu'il accordoit à tous les Chrétiens le libre exercice de leur Religion, & fit pu-

blier des défenses de les inquiéter. Mais il ne put empêcher que les plus savants d'entre les Grecs n'abandonnassent la Ville : ils s'expatrierent volontairement, plutôt que de vivre sous la Domination Musulmane, & ils emporterent avec eux des trésors inconnus aux Turcs, dont ils enrichirent l'Europe. Ce furent les manuscrits originaux des ouvrages de ces anciens Philosophes qui avoient paru dans la Grece pendant les siecles où les Sciences & les Arts y brilloient avec tant d'éclat. Ces nouveaux exilés se refugierent les uns à Rome, d'autres à Florence, plusieurs à Venise : ils se répandirent enfin dans toute l'Europe, & ils trouverent par-tout des asyles sûrs & honorables. Les plus distingués d'entre ces Grecs, furent le Cardinal Bessarion, Gemiste Plethon, George de Trebisonde, Théodore de Gaza, Jean Argirophile de Byzance, Demetrius

Chalcondyle, Jean Lascaris, Andronic de Thessalonique, & plusieurs autres. Ils trouverent des protecteurs dans la plupart des Princes qui vivoient alors, qui avoient commencé à secouer le joug de la barbarie *littéraire*, & qui avoient du goût pour les véritables sciences. Ces Princes, amis du genre humain, furent le Pape Nicolas V; l'Empereur Frederic III, Cosme de Medicis, appellé le pere des Gens de Lettres; Jean Galeas, Duc de Milan; Alphonse, Roi d'Arragon & de Sicile; Robert, Roi de Naples; Mathias Corvin, Roi de Hongrie; Frederic Feltro, Duc d'Urbain; & François I, Roi de France.

L'Italie fut la premiere partie de l'Europe à cultiver les Sciences & les Beaux-Arts, dans le temps dont nous parlons. Le moyen le plus efficace qu'on employa dans les quinzieme & seizieme siecles pour faire revivre les Lettres,

fut d'avoir recours aux anciens Auteurs; on apprit à écrire correctement leurs Langues : savoir, la Grecque & la Latine; la Grecque avec le secours des fugitifs de ce pays, & la Latine sur les manuscrits conservés dans les bibliotheques, d'où on les retira après y avoir été si long-temps ensevelis. Quand on eut appris à bien parler le latin & le grec, qu'on eut des éditions correctes des anciens Auteurs, qu'on eut restitué les passages qui leur manquoient, qu'on les eut éclaircis par des commentaires, qu'on eut décrié les Scholastiques & les Sophistes qui employoient un jargon brut & inintelligible, alors on commença hardiment à prendre l'essor, & à penser par soi-même.

Lorsque les Grecs se furent familiarisés avec les Italiens, & qu'ils se furent accoutumés à leurs usages, ils firent des Traités philosophiques dans lesquels ils expliquerent leurs sentiments.

Ils ſe déclarerent les uns pour Platon, les autres pour Ariſtote : Gemiſte Plethon ſe diſtingua à la Cour de Medicis, tant par ſon habileté que par ſa bonne conduite & ſes mœurs réglées ; il publia à Florence un petit ouvrage grec, où, comparant Platon avec Ariſtote, il donnoit au premier toute la préférence : ce qui fut le premier acte d'hoſtilité entre les Savants. Dans le même temps George de Trebiſonde ſe rendit recommandable par la défenſe d'Ariſtote qu'il prit hautement : il le louoit en toutes rencontres, dans les expreſſions les plus magnifiques ; comme il avoit beaucoup d'accès à la Cour du Pape Nicolas V, dont il étoit Secrétaire particulier, il importunoit tout le monde de ſes diſcours, & mettoit Platon fort au-deſſous d'Ariſtote. Le Cardinal Beſſarion, qui étoit Platonicien, craignant qu'on ne rejetât entiérement la lecture de Platon, publia

un ouvrage intitulé *contre le calomniateur;* « ce grand Philoſophe, di-
» ſoit-il, a été preſqu'éclairé des lu-
» mieres du Chriſtianiſme, & pluſieurs
» Peres de l'Egliſe l'ont cité pour prou-
» ver nos Myſteres; ils l'appelloient
» le Moyſe d'Athenes: c'eſt pourquoi
» on ne ſauroit l'eſtimer autant qu'il
» mérite, & plus on l'eſtime, plus on
» devient honnête homme ». Le mérite perſonnel du Cardinal Beſſarion donnoit du poids à ſes paroles; il ſoutenoit ſa dignité avec beaucoup d'éclat; ſa maiſon étoit le rendez-vous de tous les Savants qui étoient à Rome; il les recevoit dans ſa bibliotheque avec bonté, & ſatisfaiſoit à toutes leurs queſtions, & à leurs beſoins.

La Cour de Florence donna ſurtout dans la Philoſophie de Platon, qui plaiſoit au grand Coſme de Medicis: il aimoit à en entendre parler, & mit inſenſiblement dans le même

goût, les Princes de sa maison : ils fonderent une Académie, dont tous les membres devoient être Platoniciens, & parler un langage éloquent & poli, à l'exemple de leur maître. On ne peut trop louer Cosme, Pierre, Jean & Laurent de Medicis, qui furent tous amateurs des Lettres & protecteurs des Savants.

Mais pendant que la réputation de Platon étoit la plus brillante, & que sa Philosophie se répandoit par toute l'Italie, celle d'Aristote commençoit à percer, & parvint peu-à-peu à ce degré d'autorité où on la vit monter. Le premier, qui y contribua, fut le Pape Nicolas V, qui fit traduire plusieurs ouvrages d'Aristote en latin ; les traductions réussirent, & les libéralités de ce Pape, jointes à ses manieres obligeantes, furent de puissants encouragements. Alphonse I, Roi de Naples, qui disoit quelquefois en

triant, qu'il aimeroit mieux perdre son Royaume que sa bibliotheque, fit aussi traduire différents ouvrages d'Aristote; & ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'il s'adressa pour cela au Cardinal Bessarion, quoiqu'il le fût très-passionné pour Platon & pour ses ouvrages: le Cardinal, par complaisance, obéit & dédia ses ouvrages, traduits avec des notes, au Roi lui-même. Rien n'étoit plus flatteur ni plus poli que l'épître dédicatoire; Alphonse y étoit loué suivant son goût qu'il partageoit entre l'amour de la gloire & celui de la Philosophie: il étudioit dans sa tente, la veille d'une bataille, aussi tranquillement qu'en pleine paix; son esprit étoit toujours dans la même assiette; tout cela fit beaucoup d'honneur à l'Aristote, & empêcha que sa Philosophie ne s'éteignît en Italie. Il eut d'abord peu de partisans; & ceux qui se piquoient de bien parler & de bien écrire

restoient attachés à Platon, qui les avoit séduits par l'éloquence de son style. Tels étoient Pic & son neveu, Jean-François de la Mirandole, Hermolaus Barbarus, Patriarche d'Aquilée; Ange Politien, Jérôme Fracastor, & plusieurs autres des quinze & seizieme siecles. Mais les excès où tomberent ces nouveaux Platoniciens, les rendirent non seulement ridicules, mais encore odieux; ils parurent ridicules par le systême des génies & de la préexistence des ames qu'ils voulurent établir; & ils parurent odieux par le crédit qu'ils voulurent donner à Platon, dont ils regardoient les ouvrages comme un *texte divin*. Ainsi, ils perdirent peu-à-peu leur réputation qui ne fut pas de longue durée; & le Platonicisme, qui, vers le commencement du quinzieme siecle, étoit l'étude favorite des beaux esprits d'Italie, s'évanouit dans les premieres années du siecle suivant; son

trop d'éclat lui fit tort, & expoſa au grand jour les égarements de ceux qui s'y livrerent. Pour la Philoſophie d'Ariſtote, elle fut négligée à la renaiſſance des Lettres, & même décriée par un grand nombre d'adverſaires ; mais tous ces obſtacles furent levés lorſqu'on eut goûté la ſolidité de ſa Logique qui donnoit des preuves convaincantes en faveur de la Religion. Platon fut oublié, & Ariſtote reprit la réputation dont il jouiſſoit dans les temps du regne de la Philoſophie ſcholaſtique, & l'on n'étudioit plus que ſes ouvrages ; ce qui y contribua encore beaucoup, ce furent les deux Univerſités de Padoue & de Piſe, qui pendant le ſeizieme ſiecle eurent beaucoup d'Etudiants, & d'habiles Profeſſeurs.

Il y avoit encore les Académies entretenues à Rome & à Florence, & protégées par les Souverains Pontifes & par la Maiſon de Medicis. S'il y

eut dans ces temps-là des hommes recommandables par la ſageſſe de leur Philoſophie, il y en eut auſſi de fort extravagants. Je ne finirois pas, ſi je voulois citer tous ceux qui donnerent dans des ſyſtêmes abſurdes. Comme dans le renouvellement des Lettres, l'Italie produiſit plus de Savants que les autres nations de l'Europe, je parlerai premiérement de quelques-uns de ceux qui ſe ſont rendus les plus recommandables par la ſageſſe de leurs ſentiments, & auſſi de quelques-uns de ceux qui ſe ſont diſtingués par les erreurs dans leſquelles ils ſont tombés.

FRANÇOIS PHILELPHE.

Un des plus célebres écrivains du quinzieme ſiecle, fut François Philelphe, natif de Tolentin : après avoir étudié à Padoue, il alla à Veniſe où il enſeigna les humanités avec tant de ſuccès, que la République le nomma Se-

crétaire de son Ambassadeur à Constantinople, emploi qu'il accepta pour se perfectionner dans la langue grecque. Il y épousa Théodora, fille du savant Emmanuel Chrysoloras, & fut envoyé par l'Empereur Jean Paléologue à l'Empereur Sigismont, pour implorer son secours contre les Turcs. Philelphe, de retour en Italie, enseigna à Venise, à Florence, à Sienne, à Boulogne & à Milan avec une réputation extraordinaire; il étoit Grammairien, Poëte, Orateur & Philosophe; il mourut à Florence en 1481, à 83 ans: il nous reste plusieurs excellents ouvrages de lui, & entr'autres des traductions de différents traités de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate & de Plutarque en latin; ses versions sont très-élégantes & très-fidelles, en quoi la plupart des traducteurs manquent; on dit qu'il se piquoit tellement de savoir les loix de la grammaire, que, disputant

un jour, ſur une ſyllabe, avec un Philoſophe Grec, nommé Thimothée, il offrit de payer cent écus, au cas qu'il fût condamné, à condition de diſpoſer de la barbe de ſon adverſaire, ſi l'avantage lui étoit adjugé. Philelphe ayant gagné, fit raſer impitoyablement la barbe à Thimothée, quelques offres que lui put faire celui-ci pour éviter cet affront.

HERMOLAUS BARBARUS.

Hermolaus Barbarus, Patriarche d'Aquilée, entra de bonne heure dans les affaires de la République de Veniſe où il étoit né, & on l'employa dans une négociation fameuſe auprès de l'Empereur Frederic III & de Maximilien ſon fils, Roi des Romains; mais ces affaires, quoiqu'importantes, ne le détournerent point de l'étude. Il ſentit que le travail ſec & peu agréable des négociations, mêlé adroitement avec

les Muſes, fait trouver aux Muſes même plus de charmes & de ces attraits que les Savants de profeſſion n'y découvrent point. Les travaux philoſophiques d'Hermolaus Barbarus ſont un grand nombre de traductions : ſavoir, entr'autres celle des ouvrages de Thémiſte, célebre Orateur & Philoſophe Grec du quatrieme ſiecle, que les Empereurs d'Orient éleverent, pour ſon éloquence, tout païen qu'il étoit, aux premieres dignités, & que Théodoſe le Grand, choiſit pour être Précepteur de ſon fils; en ſecond lieu, Dioſcoride qu'il orna d'un fort docte commentaire ; enfin, Pline le Naturaliſte qui lui donna beaucoup de peine.

Le Cardinal Bessarion.

Le Cardinal Beſſarion, Patriarche de Conſtantinople, & depuis Archevêque de Nicée, natif de Trébiſonde, fut un des plus ſavants hommes de

ſon ſiecle. Jean Paléologue, Empereur de Conſtantinople, l'ayant envoyé en Italie, pour travailler à la réunion de l'Egliſe Grecque avec l'Egliſe Romaine, il harangua les Peres du Concile de Florence. Le Pape Eugene IV le nomma Cardinal en 1439 : enſuite il s'établit à Rome, où ſon mérite étoit ſi connu, qu'il fut ſur le point d'être élevé ſur la Chaire de S. Pierre. Sa légation en France lui coûta la vie. Louis XI, Roi de France, l'ayant très-mal reçu, parce qu'il avoit été voir le Duc de Bourgogne, vaſſal de Louis XI avant lui, le Cardinal en conçut tant de chagrin, qu'il mourut à Ravenne, en s'en retournant à Rome, le 18 Novembre 1472.

ALEXANDRE PICCOLOMINI.

Alexandre Piccolomini, Archevêque de Sienne, étoit d'une illuſtre & ancienne maiſon originaire de Rome. Il compoſa un grand nombre d'ouvrages

ſur différents ſujets, qui lui acquirent une grande réputation. M. de Thou, qui avoit été en Italie, l'avoit connu particuliérement, & s'étoit lié d'amitié avec lui. Malgré les grandes affaires dont il fut chargé par le Saint Siege, il joignit l'étude des Mathématiques à celle de la Philoſophie; il écrivit tous ſes ouvrages en Langue Italienne: ce qui lui fit beaucoup d'honneur, & répandit le goût des Sciences parmi ceux qui ne ſavoient pas la Langue Latine. Pluſieurs Profeſſeurs des Univerſités de Piſe & de Padoue l'en blâmerent; mais il répondit ſimplement que Platon n'avoit point écrit en Hébreu, ni Cicéron en Grec; que lui, par conſéquent, imitoit leur exemple, & écrivoit en Italien.

FRANÇOIS PATRIZIO.

François Patrizio, ou Patrice, étoit de Cliſſe en Iſtrie; après avoir lutté

long-temps contre la mauvaiſe fortune, ayant enfin trouvé un aſyle à la Cour d'Alphonſe II, Duc de Ferrare, qui le mit à l'abri des ſoins pénibles de ſa ſubſiſtance, il ſe livra tout entier au goût qu'il avoit pour la Philoſophie. Il enſeigna cette ſcience à Rome, à Ferrare & à Padoue avec une réputation extraordinaire : comme il ſuivoit les ſentiments de Platon, il fut ennemi déclaré de ceux d'Ariſtote, contre lequel il écrivit ſes Diſcuſſions Péripatétiques, ouvrage plein de vues nouvelles, hardies & d'une critique peu meſurée, qui fit cependant beaucoup de bruit dans le monde ſavant. Quand on lit cet ouvrage, ou même quand on ne fait que l'effleurer, on s'apperçoit ſans peine qu'il eſt le Précurſeur de Gaſſendi, de Deſcartes, de Mallebranche & des autres Modernes qui peut-être ſans avoir lu, ou peu lu Ariſtote, l'ont décrié, & lui ont ſup-

poſé une doctrine qu'il n'a jamais ſoutenue ; ſur-tout Gaſſendi, qui, malgré tout ſon eſprit, a la hardieſſe de traiter ce Philoſophe d'ignorant. Pour approuver Gaſſendi, il faudroit convenir que la prodigieuſe quantité de Savants, qui, dans tous les temps, ont admiré Ariſtote, fuſſent des ignorants eux-mêmes : je ne le crois pas. Patrizio, après avoir donné la vie & l'hiſtoire raiſonnée de ce Philoſophe, dit : *J'examine curieuſement ſes opinions les unes après les autres, & je les cenſure avec paſſion.* Cet aveu lui fit beaucoup de tort, & ſa malignité fut réprimée avec force par Théodore Angelutius, fameux Médecin, & par Jacques Mazzoni, Profeſſeur en l'Univerſité de Piſe, deux très-ſavants hommes.

MARSILE FICIN.

Marſile Ficin, Chanoine de Flo-

rence, prit naissance dans cette ville, le 19 Octobre 1433. Il eut l'obligation d'être instruit dans les Lettres, au grand Cosme de Medicis, qui lui donna retraite dans son Palais, & lui procura les Maîtres & les secours nécessaires pour étudier. Il fut très-savant dans les Langues Grecque & Latine, & suivit la Secte de Platon, qui étoit la Secte favorite des Médicis : il traduisit en latin les œuvres de ce Philosophe. On dit qu'ayant traduit quelques Traités de Platon, il communiqua sa traduction à Marc Musurus son ami, qui étoit très-habile ; quelque temps après étant allé voir son ami, pour savoir ce qu'il en pensoit, celui-ci prit un cornet plein d'encre, & pour toute réponse, le renversa sur la premiere page de la traduction. Ficin comprit par-là le sentiment de son ami : réforma-t-il sa traduction, c'est ce que nous ignorons ; on s'est contenté de

celle qui nous reste de lui, qui, quoique bien faite, n'est pas toujours fidelle. Marsile Ficin nous a aussi donné la vie de Platon, mais cette vie est un panégyrique plutôt qu'une histoire. Ce qui a le plus discrédité ce Savant, c'est le zele idolâtre qu'il a témoigné pour Platon. *Ce Philosophe*, dit-il, *a si bien pensé, qu'on peut expliquer par sa doctrine, le Mystere de la Trinité: quand on lit ses ouvrages, on doit s'assurer qu'on lit un texte divin; ils sont exempts de toute erreur; ils contiennent toute vérité.* Il n'est pas possible de rien avancer de plus extravagant.

POMPONACE.

Autant Marsile Ficin s'attacha avec trop de hardiesse à élever la doctrine de Platon, autant Pomponace se distingua, par une blâmable opiniâtreté, à soutenir la doctrine d'Aristote. Les

ſentiments oppoſés de ces deux anciens Philoſophes entraînerent ſouvent leurs ſectateurs dans des écarts impardonnables. Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet dans les quinzieme & ſeizieme ſiecles ; je parlerai ſeulement de quelques-uns des Philoſophes qui parurent alors, pour faire voir dans quels égarements tombent ſouvent les hommes qui ſont doués de talents ſupérieurs, lorſque leurs ſentiments ne ſont pas épurés par les rayons de la raiſon & de la vérité ; mais qu'ils ſe laiſſent guider par cet orgueil ſi naturel à l'humanité. Pierre Pomponace naquit à Mantoue, le 16 Septembre 1642 : il étoit de ſi petite taille qu'il paroiſſoit preſque un nain. Il enſeigna la Philoſophie à Padoue & dans pluſieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire ; il diſoit les vérités les plus fortes, avec ce ton agréable qui les fait paſſer. Le

Traité de l'immortalité de l'ame, qu'il mit au jour, lui attira beaucoup d'adverſaires. Cet ouvrage, où l'on voit de la force & de l'adreſſe, & quelquefois des choſes ſingulieres, comprend deux propoſitions qui entrent dans un grand détail : la premiere, qu'en ſuivant les principes d'Ariſtote, on eſt obligé de convenir que l'ame meurt avec le corps ; la ſeconde, que toutes les lumieres naturelles & toutes les raiſons philoſophiques ne peuvent nous donner aucune certitude de l'immortalité de l'ame, & qu'il faut s'en rapporter à la foi. « Je ſuis perſuadé, diſoit-il, que » nos ames ſont immortelles, & je » répandrois volontiers juſqu'à la der» niere goutte de mon ſang pour ſou» tenir cette vérité ; mais je tombe » en même temps d'accord qu'il faut » recourir à la révélation pour le » croire ». Un reproche qu'on a fait à Pomponace, c'eſt que ſa plume in-

discrette hasardoit souvent la vérité.

Augustin Niphus.

Augustin Niphus, l'un des adversaires de Pomponace, naquit à Jopoli dans la Calabre, vers l'an 1473: il se distingua dans toutes les Universités d'Italie qui lui offrirent, à l'envi, des chaires avec des appointements considérables. Il est certain qu'après avoir professé dans celle de Naples, il vint dans celle de Pise qui lui donnoit de très-forts appointements: sa figure agréable, & la facilité qu'il avoit à s'énoncer, le faisoient recevoir avec plaisir & écouter avec admiration; le Pape Léon X l'admettoit à sa Cour: il se plaisoit à entendre ses bons mots & ses reparties spirituelles: ce qui lui valut d'amples récompenses. Ainsi Niphus auroit passé sa vie fort agréablement, s'il n'eut point attaqué Pomponace qui étoit

étoit un rude adversaire, & qui de son côté le traita sans ménagements. Niphus écrivit un Traité sur l'immortalité de l'ame, contre celui que Pomponace avoit donné au Public; celui-ci parut avoir quelqu'avantage sur son adversaire, parce que la conduite peu mesurée & même libertine que menoit Niphus, contrastoit mal avec la conduite réglée & même austere que menoit Pomponace. On étoit surpris de voir un homme, qui croyoit à peine à l'immortalité de l'ame, si sage & si édifiant; tandis que celui qui la soutenoit si opiniâtrément, étoit si dépravé dans ses mœurs : au surplus les ouvrages de ces deux Philosophes étoient une dépense assez inutile de science & d'esprit, car il ne s'agissoit au fond que de savoir si *Aristote* avoit cru, ou nié l'immortalité de l'ame; & il est étonnant de voir combien cette question produisit dans ce temps-là d'écrits ri-

dicules, qui sont depuis tombés dans l'oubli.

JÉROME FRACASTOR.

Mais un grand Philosophe, bien plus raisonnable que les deux dont je viens de parler, fut Jérôme Fracastor, natif de Vérone; il avoit été Disciple de Pomponace; il avoit fait de si grands progrès dans les Belles-Lettres & dans les Sciences, qu'il étoit devenu Poëte, Philosophe, Médecin & Astronome; mais il voulut que les lumieres qu'il avoit acquises, au lieu de les employer à disputer sur la Philosophie, fussent utiles à l'humanité : il embrassa la profession de Médecin, mais il l'exerça toujours noblement, c'est-à-dire, sans exiger aucuns honoraires de ses malades, & sur-tout des pauvres. Sa réputation le fit choisir pour Médecin du Concile de Trente, & il y parut comme un Hippocrate, visitant les

grands & les petits, & portant partout la santé. Fracastor observoit toutes les bienséances de la société, dont la premiere est la Religion.

JACQUES ZABARELLA.

Jacques Zabarella, autre espece de Philosophe, qui vivoit du temps de Fracastor, fut un des grands partisans d'Aristote, dont il avoit profondément étudié les ouvrages; mais il portoit la vénération qu'il avoit pour ce Philosophe, jusqu'au fanatisme: il prétendoit qu'Aristote n'avoit point soutenu l'immortalité de l'ame; & quand on opposoit à Zabarella les passages de l'Ecriture qui la prouvent, il avoit la témérité de répondre que, le Philosophe Grec méritoit la préférence. Un pareil sentiment désignoit un esprit fort dérangé: aussi étoit-il accusé de folie, & il en donnoit la preuve complette, par l'imbécille crédulité qu'il

avoit pour l'Astrologie, & par le calcul des jours heureux & malheureux qu'il se vantoit de mieux savoir que tout autre.

PARACELSE.

Je joindrai à Zabarella deux autres Philosophes au moins aussi extravagants que lui : ce sont Paracelse & Cardan.

Paracelse étoit natif d'un petit Bourg près de Zurich, où il naquit en 1493; il avoit été élevé avec soin par son pere qui lui fit embrasser la profession de Médecin, dans laquelle il fit en peu de temps de grands progrès : il imita les anciens Philosophes qui couroient le monde pour consulter ceux qui avoient la réputation d'être savants; il voyagea en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, pour y connoître les plus célebres Médecins; de retour en Suisse,

il s'arrêta à Basle, où il fit des leçons de Médecine en Langue Allemande; il avoit plus l'air d'un opérateur que d'un Philosophe, & il fut le plus extravagant de tous. Il s'étoit mis dans la tête de faire une nouvelle Philosophie, un nouvel Art de Médecine & une nouvelle Religion, en se faisant de son chef, par une ridicule neutralité, le médiateur entre le Pape & Luther, pour les réduire tous deux à ses maximes; il fut le premier qui se servit avec succès des remedes chymiques: ce qui lui acquit une grande réputation, ayant été le premier qui établit la Chymie en Allemagne; l'Empereur Charles V l'écoutoit quelquefois, mais il le traitoit de visionnaire; on a dit qu'il se vantoit de pouvoir conserver, par ses remedes, la vie aux hommes pendant de longues années, mais il éprouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à Saltzbourg

en 1534, à trente-sept ans selon les uns, & quarante-huit selon les autres.

JÉROME CARDAN.

Jérôme Cardan, aussi fameux Médecin & Mathématicien, naquit à Pavie le 24 Septembre 1501. Après plusieurs voyages, il professa les Mathématiques & la Médecine à Milan, à Pavie & à Boulogne, delà il passa à Rome, où il se laissa, dit-on, mourir de faim, pour accomplir son horoscope, à l'âge de soixante-quinze ans; car il avoit un entêtement ridicule pour l'Astrologie judiciaire, & une crédulité inconcevable pour les choses clairement fausses & imaginaires, tandis qu'il révoquoit en doute les vérités les plus constantes de la Religion. Cardan étoit un caractere vaste & déréglé, qui se donnoit à tout sans discernement : ce qu'il dit lui-même de son esprit particulier, qu'il croit mêlé de Saturne & de Mer-

cure, eſt ſi folâtre, qu'on ne peut le lire de ſang-froid ſans rire; ce qu'il ajoute d'ailleurs, que cet eſprit ne ſe communiquoit à lui que par des ſonges, eſt encore plus extravagant; c'eſt lui qui a réveillé dans ces derniers ſiecles toute cette Philoſophie ſecrette de cabale & de cabaliſtes qui remplit le monde d'eſprits, auxquels il prétend que l'on peut devenir ſemblable en ſe purifiant par la Philoſophie.

Après avoir parlé de ces Philoſophes qui ſe ſont autant diſtingués par leurs extravagances, que par leurs ſciences, je reviendrai à ceux qui, par leurs méditations, leurs travaux, leurs nouvelles découvertes & la ſageſſe de leurs ſentiments, ont enrichi la Philoſophie & l'ont portée, pendant le ſeizieme ſiecle, à un dégré de perfection que les Anciens n'avoient pas connu.

COPERNIC.

Le premier qui ſe préſente eſt Ni-

colas Copernic : il s'est fait dans le monde une grande réputation, qui subsiste encore aujourd'hui parmi nos Philosophes, dont la plus grande partie ont adopté son systême ; il n'y en a même aucun qui enseigne celui de Ptolomée dans nos Universités.

Copernic naquit à Thorn, le 19 Février 1473 : il s'appliqua à l'étude de la Langue Grecque, de la Philosophie, de la Médecine, & principalement des Mathématiques & de l'Astronomie ; & pour s'y perfectionner davantage, il fit plusieurs voyages, demeura longtemps à Boulogne, & enseigna les Mathématiques à Rome. Etant retourné dans le lieu de sa naissance, Luc Watzelrode, Evêque de Warmie, son oncle, lui ayant donné un Canonicat dans son Eglise, il s'y retira. Quelque temps après il publia son systême, qu'il a renouvellé de Pythagore, d'Aristarque de Samos, & du Cardinal Cusa,

par lequel il soutient que la Terre, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne tournent autour du Soleil, qui est seul immobile au centre du monde; que la terre a un second mouvement sur son axe, & que la Lune fait un différent circuit autour de la terre. Copernic a tellement subjugué l'opinion des Anciens sur le systême du monde & celui de Ptolomée, tout contraire au sien, qu'on lui en accorde la gloire de l'invention, quoiqu'il n'en soit pas l'auteur, & que peu de Philosophes ont osé lui prouver qu'il se trompoit. Il y en a encore aujourd'hui qui ne prennent pas son hypothese pour une démonstration.

PTOLOMÉE.

Claude Ptolomée, Philosophe (1),

(1) Je parle ici de Ptolomée, quoiqu'il soit beaucoup plus ancien que Copernic, afin qu'on en puisse faire la comparaison.

Chrétien de religion, très-célebre Mathématicien, qui florissoit à Alexandrie dans le second siecle de l'Eglise, fut surnommé par les Grecs très-divin & très-sage. Il avoit établi un systême du monde, qui avoit été adopté par tous les Philosophes & tous les Astronomes jusqu'au quinzieme siecle. Il prétendoit, suivant la Genese, que c'étoit le Soleil qui tournoit autour de la terre; mais le systême de Copernic a prévalu, & il a prétendu faire voir que tous les Philosophes qui avoient paru pendant treize cents ans étoient des ignorants : je n'en crois rien. Au surplus, ces deux systêmes ne sont que des opinions probables, & l'on a la liberté de suivre celle que l'on juge à propos, sans craindre de faire une hérésie.

Cependant la Physique moderne n'étoit pas encore beaucoup cultivée dans le quinzieme siecle par les Italiens, qui

ſurpaſſoient toutes les Nations de l'Europe dans les autres ſciences. Ils s'étoient contentés d'étudier dans les ouvrages d'Ariſtote, la Phyſique dans laquelle ils n'avoient pas encore fait de nouvelles découvertes.

GALILÉE.

Ce fut dans ce même ſiecle qu'elle commença à ſe former. Galilée, Florentin, fut le premier qui en conçut le deſſein. C'étoit un eſprit ſolide, qui, par la connoiſſance parfaite qu'il avoit de l'Aſtronomie & de la Géométrie, raiſonna ſur la nature du mouvement mieux que ceux qui l'avoient précédé & ceux qui le ſuivirent. Il enrichit & réforma l'opinion de Copernic ſur le ſyſtême du monde. Galilée avoit un génie admirable pour l'invention des machines. On dit qu'ayant entendu parler de ces verres que Jacques Mehius, Hollandois, avoit inventés, par le

moyen desquels les objets éloignés paroissent se rapprocher de nous; il réfléchit avec tant d'application sur la nature de ces verres, que, sans en avoir jamais vus, il inventa le Télescope, par le moyen duquel il découvrit plusieurs nouvelles Etoiles. Il remarqua des taches dans le Soleil. Il trouva des montagnes & des vallées dans la Lune. Il observa des accroissements & des diminutions dans la Planete de Vénus. Il fit paroître bien de la force dans tous ses raisonnements sur l'idée d'un mouvement nouveau qu'il imagina, & il s'acquit une si grande réputation dans l'Italie, qu'il a été regardé comme le fondateur de la Physique moderne. Cependant cette réputation ne s'établit pas sans de grandes contradictions. Galilée ayant embrassé le systême de Copernic, on le déféra à l'Inquisition de Rome, où le Cardinal Bellarmin lui fit promettre de ne plus défendre ce

systême ni de vive voix, ni par écrit. Mais Galilée ne tint pas sa parole, il publia, seize ans après, son Dialogue sur les systêmes de Ptolomée & de Copernic, dans lequel il entreprit de prouver que le Soleil étoit véritablement immobile au centre du monde, & que c'étoit la terre qui tournoit autour du Soleil. Cet ouvrage ayant fait du bruit, Galilée fut cité de nouveau à l'Inquisition de Rome : elle l'obligea d'abjurer son systême, qui fut traité d'héréfie. Galilée, par le même Décret, fut condamné à demeurer en prison autant de temps qu'il plairoit au Cardinal Inquisiteur. Cependant il fut renvoyé quelque temps après à Florence, où il mourut en 1642, âgé de soixante-dix-huit ans.

Pendant que les sciences fleurissoient en Italie, elles s'étoient introduites aussi dans le Royaume de France ; mais ce n'étoit pas avec le même éclat. Ce ne fut que sous le regne de François I,

que nos Ancêtres commencerent à prendre du goût pour les belles connoiſſances. Ce Prince, qu'on ne peut trop louer, malgré ſes malheurs, fut le pere & le reſtaurateur des Arts. Il monta ſur le Trône à vingt & un ans; mais comme la véritable Philoſophie n'avoit pas encore pris en France un pied aſſez ferme & aſſez ſolide, ſes inſtituteurs ignorants, n'en ſavoient pas aſſez pour détruire la fauſſe idée que la Nobleſſe de France avoit de la valeur. Ariſtote ſe demande à lui-même ce que c'eſt que la vertu, & il répond que c'eſt le milieu entre les deux extrêmités du vice. Il dit que *la véritable valeur tient le milieu entre la témérité & la poltronnerie.* Si François I avoit été bien inſtruit de cette belle définition, il ne ſe ſeroit pas expoſé, comme un Chevalier errant, à être fait priſonnier à la bataille de Pavie; s'il avoit été inſtruit de l'Hiſtoire, il auroit ſu que Céſar, au

milieu des victoires qui l'avoient élevé à l'empire du monde, n'avoit jamais été blessé, quoiqu'il se fût trouvé dans plusieurs occasions bien périlleuses. Mais l'ignorance étoit encore si grande chez les François de ce temps-là, qu'il leur fallut bien du temps pour réformer chez eux les fausses idées qu'ils avoient de la sagesse. François I avoit naturellement du goût pour les Arts & les ouvrages d'esprit. Il aimoit les hommes de génie, & n'épargnoit rien pour les attirer en France, à la persuasion du Cardinal du Bellai & de Guillaume Budé, deux des plus savants hommes de son temps. Il établit un College Royal, magnifiquement doté, pour la subsistance des Professeurs qui devoient y enseigner la Philosophie, la Médecine, les Mathématiques, les Langues & les autres sciences. Il avoit toujours à sa suite des hommes instruits, avec lesquels il aimoit à s'entretenir

pendant ses repas. Son Chancelier, le Cardinal du Prat, étoit un Philosophe très-instruit, & protecteur décidé des Gens de Lettres. François I étoit secondé par la Reine de Navarre sa sœur qui étoit une des plus savantes personnes de son temps, dont je parlerai dans l'Histoire des Femmes Philosophes: heureux, si trop complaisant pour la Duchesse d'Angoulême sa mere, François I n'eût pas mécontenté le Connétable de Bourbon, l'Empereur Charles V n'eût pas acquis tant de gloire; & François I eût été un des plus grands Rois de la Monarchie. On doit cependant dire avec vérité, qu'instruit par l'adversité, la seconde partie de son regne fut celle d'un très-grand Roi. Malgré la protection déclarée que François I donnoit aux Savants, il n'en parut aucun qui méritât le nom de Philosophe par des ouvrages dignes de passer à la postérité; ceux qui

étoient inſtruits, étoient principalement occupés à des diſputes ſur la nouvelle Religion qui s'étoit introduite en France. Les guerres civiles qui agiterent les regnes des quatre ſucceſſeurs de François I, arrêterent encore le progrès des Arts. La gloire de leur parfait rétabliſſement étoit due au regne de Louis XIV, par la protection libérale & éclairée qu'il leur donna. C'eſt avec raiſon qu'on a comparé ſon ſiecle à celui de l'Empereur Auguſte : encore ne ſais-je ſi celui de Louis le Grand n'eſt pas préférable à l'autre par le nombre prodigieux de Savants & d'Artiſtes en tous genres qu'il a produits.

Cependant je ne dois pas oublier le célebre Jacques Amiot, fils d'un Marchand Mercier de Melun, qui nous a donné cette belle traduction des Œuvres de Plutarque que nous admirons encore, malgré ſon ſtyle un peu ſuranné.

Il falloit être vraiment Philosophe, & prodigieusement savant, pour faire un ouvrage si difficile & si excellent, & auquel personne n'a osé toucher depuis, du moins aux Œuvres philosophiques. Amiot avoit été Précepteur de notre Roi Charles IX, qui le nomma à la dignité de grand Aumônier de France, par un trait assez singulier. Un jour quelqu'un ayant dit en présence de Charles IX, comme une nouvelle courante, que Charles-Quint avoit fait son Précepteur Pape : parbleu, dit le Roi en jurant, car on lui avoit laissé contracter cette mauvaise habitude, si je trouvois l'occasion d'en faire autant pour mon Précepteur, je ne la manquerois pas. Quelque temps après, la Place de grand Aumônier étant devenue vacante, Charles IX, malgré la Reine Catherine de Medicis sa mere & Régente, qui avoit destiné cette Charge à un grand

Seigneur de la Cour, y nomma lui-même Jacques Amiot.

Cependant, quoique les regnes des ſucceſſeurs de François I n'euſſent produit aucun autre Savant diſtingué, il s'étoit introduit dans leurs Cours une ſcience auſſi vaine, auſſi frivole & auſſi fauſſe quelle eſt ridicule, mais qui flatte la curioſité & la crédulité des hommes, je veux dire l'Aſtrologie judiciaire. Elle étoit cultivée en Italie par un grand nombre de ces demi-Philoſophes qui ſe mêloient de prédire l'avenir. La Cour de Florence ſur-tout, où la Philoſophie brilloit encore, en étoit infectée. Ces ſortes de Devins ſont ordinairement des gens d'eſprit, qui lorſqu'ils fréquentent les Cours, examinent attentivement ce qui s'y paſſe. Ils s'inſtruiſent avec ſoin du caractere & des mœurs de ceux qui gouvernent & ont part aux affaires. Ils combinent les événements paſſés avec les préſents;

ils prévoient ce qui peut arriver d'après certaines circonſtances, & ils font quelquefois des prophéties qui réuſſiſſent. Apparemment quelqu'un de ces Aſtrologues avoit découvert le deſſein qu'Alexandre de Medicis, Grand Duc de Toſcane avoit de marier Catherine ſa fille à un Fils de France. Les liaiſons particulieres & intimes que le Pape Clément VII, oncle de la Princeſſe, avoit avec François I, fit conjecturer à un Aſtrologue de cette Cour, que ce mariage pourroit s'accomplir, & il prédit à Catherine de Medicis qu'elle épouſeroit le Duc d'Orléans, ſecond fils de François I, & que peut-être elle deviendroit Reine de France. La prophétie ayant été accomplie, il n'en fallut pas davantage pour accréditer l'Aſtrologie, & la faire regarder comme une ſcience certaine. Lorſque Catherine de Medicis vint en France, quelques-uns de ces Aſtro-

logues la ſuivirent, dans le deſſein de faire fortune, & ils introduiſirent l'Aſtrologie à la Cour. La créance qu'on lui donna, fut encore augmentée par l'accident tragique qui cauſa la mort du Roi Henri II; on lui avoit prédit qu'il feroit tué dans un duel : cette prédiction fut long-temps le ſujet des railleries des honnêtes gens, qui ne pouvoient pas concevoir qu'un Roi de France pût jamais périr dans un combat ſingulier; mais l'on fut détrompé par l'événement : le Roi fut bleſſé mortellement, dans un Tournois, par le Comte de Montgommery, contre lequel il voulut abſolument rompre une lance; celle du Comte ayant été briſée dans la viſiere du caſque du Roi, un éclat paſſa au travers, entra dans ſon œil, & la bleſſure qu'il lui fit, lui cauſa la mort. Cette mort augmenta beaucoup le crédit de l'Aſtrologie; je crois cependant qu'il ne

falloit pas être un fort habile Astrologue pour faire une pareille prédiction dans une Cour qui étoit encore dans une grande ignorance : il suffisoit d'examiner attentivement l'état de celle de Henri II.

La France étoit en paix ; jamais la Cour n'avoit été si brillante, on n'y avoit jamais vu tant de galanteries, tant de fêtes & tant d'amusements : un des plus grands, & qu'on regardoit en même temps comme un des plus utiles pour la guerre, étoient les Tournois ; deux hommes, couverts chacun d'une armure de fer d'un poids énorme, & montés sur de puissants chevaux, couroient à bride abattue l'un contre l'autre. Pour remporter le prix, il falloit que le plus vigoureux, d'un coup de lance, fît vuider les arçons à son concurrent & le portât par terre, pendant qu'il restoit lui-même en selle ; ou si les deux champions étoient de

force & d'adresse égales, les lances voloient en éclats, & les deux combattants restoient en selle. Un jour un Ambassadeur Turc se trouvant présent à de pareils exercices, dit que *si c'étoit tout de bon, ce n'en étoit pas assez; & que si c'étoit un jeu, il étoit trop périlleux*. Comme Henri II étoit un des plus forts hommes de son Royaume, & en même temps un des plus adroits dans ces sortes d'exercices, il les aimoit avec passion, & il n'avoit pas de plus grand plaisir, que celui de rompre une lance, comme on disoit alors. Je dis donc qu'il ne falloit pas être un fort habile Astrologue pour prévoir & prophétiser que Henri II pourroit peut-être périr dans ces sortes de duels, comme cela arrivoit très-souvent à d'autres. Ainsi la mort du Roi augmenta beaucoup le crédit de l'Astrologie : elle fut la seule science que l'on cultiva; les autres demeuroient

ensevelies dans les Colleges, sans prendre l'essor, & elles y resterent jusqu'au temps du Cardinal de Richelieu.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Le Cardinal de Richelieu doit être regardé comme l'un des plus illustres Ministres & des plus grands politiques qui aient existé, & je ne ferai pas difficulté de le mettre au rang des plus sages Philosophes : il forma les projets les plus vastes, les plus beaux, & en même temps les plus utiles pour le Royaume de France, & il les exécuta avec cette fermeté & cette supériorité de génie qui sont le caractere des grands hommes. Par des résolutions prudemment méditées, & par des entreprises aussi sages qu'éclatantes, il affermit le trône ébranlé par les factions intérieures du Royaume & par les ennemis du dehors; il éteignit entiérement le feu des guerres civiles;

il

il fit reſpecter l'autorité royale, il la fit rentrer dans les juſtes & véritables droits qui lui appartiennent, il l'appuya ſur les plus ſolides fondements, & la rendit inébranlable.

Les grandes actions qui ont rendu le Cardinal de Richelieu ſi mémorable à la poſtérité, m'ont fait croire que je pouvois le mettre au rang des plus grands Philoſophes, parce que ſa Philoſophie ne fut pas une ſageſſe ſtérile, conſignée dans des ouvrages de pure ſpéculation, mais une ſageſſe dont il fit uſage pour la gloire de ſon Roi, la proſpérité de l'Etat & le bonheur des Peuples. Richelieu étoit très-ſavant; il avoit un goût exquis pour les Sciences & les Beaux-Arts, dont il avoit la connoiſſance néceſſaire à un grand Miniſtre: auſſi les protégea-t-il hautement, il les fit fleurir; la France lui eut l'obligation de les avoir fait renaître chez elle, & d'avoir préparé

les merveilles du siecle de Louis XIV. Il fit rebâtir, avec une magnificence royale, la Maison de Sorbonne, dont il étoit Proviseur, & pourvut à la subsistance de ces Docteurs sages & éclairés, qui sont le soutien de la Religion; il établit à Paris le Jardin des Plantes, appellé le Jardin du Roi, pour l'instruction des éleves de la Médecine, & il fonda l'Académie Françoise; enfin il n'y eut aucuns Savants, aucunes Sciences, ni aucuns Arts sur lesquels il ne jetât un regard favorable, & qui ne se ressentissent de ses libéralités.

Pendant le Ministere de ce grand Cardinal, il parut en France deux Philosophes qui ont fait beaucoup d'honneur à la Nation Françoise: je veux parler de Gassendi & de Descartes.

GASSENDI.

Pierre Gassendi, Chanoine & Pré-

vôt de l'Eglise Cathédrale de Digne, & Professeur des Mathématiques au College Royal de Paris, naquit à Chantersier, bourg de Provence, Diocese de Digne, en 1592. Après avoir fait de très-bonnes études, il s'attacha à la Philosophie; il joignit à cette science, celle des Mathématiques & la connoissance des Langues; il fut aimé & considéré par le Cardinal de Richelieu, par le Garde des Sceaux, Duvair, & par tous les Protecteurs des Gens de Lettres. Gassendi qui n'a voulu passer que pour le restaurateur de la Philosophie de Démocrite & d'Epicure, parle peu de son chef; il n'a presque rien de lui, que la beauté de son style, par où il peut passer pour un Auteur admirable; il est le plus savant de tous les Philosophes modernes : c'est un Auteur qu'on ne peut assez louer; on ne trouve, dans toute l'Antiquité, aucun Philosophe qui ait

mis au jour six gros volumes de sa force. Gassendi est Epicurien, mitigé par principe de conscience, car il avoue la création des atômes qu'Epicure croit increés; il veut que Dieu leur donne le mouvement, l'extension & la figure qu'ils ont d'eux-mêmes dans Epicure; il admet la Providence que ce Philosophe nie; enfin, il fait d'Epicure un homme de bien, parce qu'il l'est lui-même. Mais personne n'a jamais tant maltraité Aristote, qu'il appelle ignorant, fou, chimérique, tout modéré qu'il est lui-même. Je ne sais si Gassendi n'a pas fait grand tort à son esprit, lorsqu'après plus de dix-neuf cents ans, il parle ainsi d'un Philosophe qui a joui si long-temps de la plus haute réputation; qui n'a jamais eu de rival que Platon, & qui, si l'on recueilloit les voix des véritables savants, auroit peut-être la préférence sur lui. Je fais trop de cas du mérite

de Gassendi, pour l'accuser de n'avoir pas assez profondément médité les ouvrages d'Aristote; mais je pense que, s'il avoit bien compris sa Logique qui est le plus parfait ouvrage qui soit jamais sorti d'un cerveau humain, il n'auroit pas parlé d'Aristote avec tant de mépris, & qu'il n'auroit pas fait revivre le systême d'Epicure. Comme Gassendi n'a été, pour ainsi dire, que le Commentateur de la Philosophie d'Epicure, & qu'il n'a point inventé de systême nouveau, il n'a pas eu de sectateurs; ou, s'il en a eu, ils se sont confondus avec ceux de Descartes qui en a eu un très-grand nombre, & dont la secte subsiste encore avec éclat.

DESCARTES.

René Descartes, l'un des plus beaux génies du seizieme siecle, naquit à la Haye en Touraine, d'une famille noble

& ancienne. Après avoir fait ses études au College de la Fleche; son pere lui fit prendre le parti des armes; mais la foiblesse de son tempérament ne lui permettant pas de soutenir les fatigues de la guerre, il vint à Paris, où il se livra pendant quelque temps au jeu, avec un assez grand succès, parce qu'étant déjà très-habile Mathématicien, il avoit fait une combinaison exacte de tous les hasards qui peuvent se trouver dans les jeux; & ce que les Joueurs appellent bonheur, ou malheur, Descartes se le rendoit favorable, par son intelligence dans les Mathématiques & par son attention (1). Le Pere Mersenne, Religieux de l'Ordre des Minimes, l'un des plus

(1) Nous avons vu dans le commencement de ce siecle, le sieur Law, Ecossois, qui avoit fait une fortune considérable au jeu par son habileté en Arithmétique, étant le plus habile Calculateur de l'Europe.

ſavants hommes de ſon ſiecle, qui avoit contracté une amitié particuliere avec Deſcartes, dès le temps de leurs études à la Fleche, l'engagea de les reprendre. Deſcartes prit donc la réſolution de ſe livrer entiérement à l'étude de la Philoſophie : pour cet effet il ſe retira en Hollande, où il vécut en retraite dans pluſieurs villes de cet Etat, pendant plus de vingt-cinq ans, ayant un bien aſſez honnête qui le débarraſſoit du ſoin de ſa ſubſiſtance. Il s'appliqua ſans diſcontinuation, & avec la plus grande ardeur à la recherche de la vérité. Après avoir fait un voyage en Italie, pour converſer & s'inſtruire avec les Savants, il paſſa en Angleterre, où Charles Cavendish, frere du Comte de Neucaſtl, voulut lui procurer un ſolide établiſſement; mais, comme la nouveauté de ſes ſentiments fut vivement attaquée par les Philoſophes Péripa-

téticiens, Sectateurs d'Ariſtote, il aima mieux revenir en Hollande. Le Cardinal de Richelieu l'invita auſſi de venir en France, & lui fit même donner par le Roi une penſion de trois mille livres qu'il n'a jamais touchée, parce qu'il aima mieux aller en Suede, où la Reine Chriſtine l'invitoit depuis long - temps à ſe rendre. Cette Princeſſe reçut Deſcartes avec toutes les marques de la plus haute eſtime & de la plus grande diſtinction; il l'entretenoit preſque tous les jours dès cinq heures du matin, dans ſa bibliotheque, pour l'inſtruire de la Philoſophie: elle lui offrit un revenu de trois mille écus, tant pour lui que pour ſes héritiers, & lui propoſa d'établir une Académie dont il ſeroit le Directeur. Mais ces projets s'évanouirent par le décès de ce grand homme, arrivé en 1650, à l'âge de cinquante-quatre ans: ſon corps a été apporté à Paris, &

inhumé en l'Eglise de Sainte Genevieve-du-Mont, où l'on voit son épitaphe. Il est fâcheux, pour la gloire de la Philosophie, que la mort prématurée de Descartes l'ait empêché de revoir ses ouvrages, les corriger, & en faire un corps de Philosophie complet & suivi.

Descartes est un génie fertile & d'une méditation profonde; sa Physique est une des plus subtiles & des plus accomplies des Physiques modernes. Il y a des idées curieuses & de belles imaginations, & quand on y pense bien on y trouve un corps de doctrine plus réglé que dans Galilei & dans les Anglois, & même plus de nouveauté & d'invention que dans Gassendi : en un mot, c'est un ouvrage dont l'ordre est bien pensé, parce que sa méthode, toute géométrique, marche de principes en principes & de propositions en propositions.

Cependant plusieurs Philosophes n'ont pas entiérement approuvé sa Physique : elle leur a paru foible en tout ce qui regarde le mouvement, qui en est un des principes ; car ce Philosophe enseigne que tout le mouvement avoit été créé lors de la création du monde, qu'il ne s'en créoit plus de nouveau, & qu'il ne faisoit que passer d'un corps à l'autre; que la matiere subtile faisoit toute la pesanteur & la légéreté des corps par son impulsion ; que l'accélération des corps pesants dans leur mouvement vers le centre venoit de cette même impulsion ; que la chaleur n'étoit que l'agitation des parties de l'air émues par la matiere subtile ; que la génération des plantes & celle des animaux ne se faisoit que par un mouvement fortuit des petits corps ; qu'il n'y a point de sentiment dans les animaux ; que ces démonstrations de joie, d'amitié, d'aversion, de tristesse, ces impressions

de douleur & de plaisir qui paroissent en eux, ne sont que les effets d'une espece de ressort qui joue selon que la matiere est disposée. Enfin, Descartes qui veut qu'on commence par douter de tout, par abandonner toutes ses lumieres, se dépouiller de tous ses sentiments, de la coutume, de l'éducation, de l'opinion, des sens & de toutes ses autres impressions, pour n'apprendre que très-peu de choses; demande plus qu'il n'est possible de lui accorder. Son systême de l'Aimant avec ces petits corps crochus, ses parties cannelées & spirales est sans fondement; son opinion du flux & reflux de la mer, par l'impulsion de l'atmosphere de la Lune, s'est trouvée fausse, par l'expérience que l'on a que les parties de l'eau qui se trouvent sous la Lune s'élevent au lieu de s'enfoncer. L'explication qu'il donne de tous les mouvements de l'ame dans ses passions

par la jonction des nerfs & des fibres qui aboutissent à la glande pinéale, est une vision, car il n'y a point de nerfs qui aboutissent à cette glande.

Mais les Méditations de Descartes sont un excellent ouvrage, car il approfondit ces matieres plus que les autres Philosophes. Il apprend, dans sa premiere Méditation, à bien douter pour bien savoir; il prouve dans la seconde, que la pensée est plus sensible & plus connue que le corps; la troisieme est une démonstration très-véritable de l'existence de Dieu, la quatrieme est une méthode pour discerner le vrai & le faux; la cinquieme traite de l'essence des choses matérielles; & la conclusion enfin est la distinction réelle du corps & de la pensée pour établir ce grand principe; *je pense, donc je suis* : à quoi l'on peut ajouter les réponses de Descartes aux objections de Gassendi, qui sont de

même force que ses autres ouvrages.

Mais je reviens à la Physique. La révolution dont j'ai ci-devant parlé, arrivée en Europe dans les Sciences & dans les Arts pendant le quinzieme siecle avoit ramené l'amour des Lettres, & les différentes Nations s'y étoient appliquées avec beaucoup d'ardeur, suivant la diversité de leurs génies & de leurs inclinations. Les Espagnols devinrent subtils dans leurs raisonnements, Formalistes, Métaphysiciens par le caractere de leur esprit, né pour la dialectique & les réflexions, mais naturellement paresseux, ils ne s'attacherent point à la Physique. Les Italiens prirent un air plus agréable, ils devinrent pour la plupart curieux en belles idées. Les ouvrages de Niphus, un des savants de ce temps-là, leur donna de l'amour pour la Philosophie d'Aristote, & les Livres du Cardinal Bessarion & de Marsile Ficin leur

inspirerent de l'affection pour la Philosophie de Platon, dont ils s'accommoderent mieux que les autres peuples. Les François qui se trouverent capables de toutes les sciences, embrasserent tout, & par leur caractere de capacité & de curiosité, ils réussirent à tout. Les Anglois par cette profonfondeur de génie qui est ordinaire à leur nation, aimerent les méthodes profondes, abstruses, recherchées, & par un attachement opiniâtre au travail, ils s'appliquerent à la Physique & à observer la nature plus que les autres nations, comme il paroît par les ouvrages qu'ils en ont donnés. Les Allemands, par la nécessité que le climat leur imposoit de se renfermer auprès du feu, s'adonnerent, ainsi que les autres peuples du Nord, à la Chymie. Mais la science qui fut le plus universellement cultivée dans l'Europe, fut la Physique, à laquelle tous les Savans

s'attachérent avec tant d'ardeur, qu'en moins de soixante ans on avoit fait plus de découvertes dans cette science par les expériences, par les observations & par l'invention des nouveaux instruments d'Astronomie, qu'on n'en avoit fait depuis plus de mille ans ; car on a trouvé l'art de connoître toutes les différentes affections de l'air par le Thermometre, & celui d'observer le cours des astres, avec autant de justesse que le mouvement d'une montre ou le tour d'un cadran. Enfin il semble que par cette vertueuse émulation qui s'étoit excitée entre les Physiciens de l'Europe, le monde ait commencé à changer des face, le Ciel à rouler sur d'autres principes, la mer à être d'un commerce plus aisé par la science de la navigation, la terre à être plus utile par la connoissance parfaite des simples, des mixtes, des sels & des minéraux. L'on a porté l'étude des expé-

riences plus loin qu'elle n'ait jamais été. Que dirai-je de la perfection à laquelle on a porté l'Anatomie, qui nous a fait connoître les ressorts admirables du mouvement du cœur, la circulation du sang, la construction du cerveau & l'économie universelle du corps humain? Si je voulois entrer dans le détail de tout ce qu'on a trouvé dans la nature par l'étude & par l'application à la Philosophie, je ne finirois pas.

Le Comte de Buffon.

Enfin, pour donner une preuve convaincante de la perfection à laquelle les François ont porté l'étude & les connoissances de la Physique, je dois parler d'un ouvrage si parfait dans ce genre, que je ne ferai pas difficulté de le comparer à ceux des plus grands Philosophes qui ont traité de cette science: je veux parler de l'Histoire Naturelle,

faite par M. le Comte de Buffon, que l'on regarde comme un des meilleurs Ecrivains de notre ſiecle. Il n'y a qu'une voix ſur la nobleſſe & l'élégance de ſon ſtyle. On admire qu'il ait trouvé l'art d'inſérer dans des matieres auſſi ſeches & auſſi arides que celles de la Phyſique, tant de beautés ſimples & naturelles, ſans diminuer la force & la ſolidité de ſes diſcours, enſorte que tous ſes lecteurs, & même les moins inſtruits, jouiſſent en même temps du plaiſir de s'occuper agréablement & de s'inſtruire ſans être obligés d'avoir recours à de profondes méditations. On peut dire, ſans adulation, que cette Hiſtoire Naturelle eſt la plus ample & la plus parfaite que nous ayons non ſeulement dans notre langue, mais encore dans toutes les autres, & qu'elle eſt préférable à celles d'Ariſtote, de Pline & des autres Philoſophes. Une choſe que je remarque encore dans les

écrits de M. de Buffon, c'est la sagesse qu'on y voit régner. Il ne cherche pas, comme les Anciens, à pénétrer dans les secrets que Dieu a voulu nous cacher. Il n'invente point de systêmes. Il ne nous apprend que les sentiments des Philosophes raisonnables, & ce qu'il a découvert par ses profondes méditations & par les expériences qu'il a faites avec un travail prodigieux. C'est par les soins de M. de Buffon, aidé par la munificence de Louis XV, & sous les regards favorables de M. le Duc de la Vrilliere, qu'on a vu s'élever à Paris ce superbe Cabinet d'Histoire Naturelle, qui fait l'admiration de toute l'Europe. Après avoir considéré attentivement les beautés qui y sont contenues, on ne peut s'empêcher de faire un retour sur soi-même, & d'être convaincu qu'il n'y a qu'un Dieu, tel que celui que nous servons, qui puisse avoir créé de si grandes merveilles.

Si le renouvellement des Sciences dans l'Europe avoit produit d'excellents effets par les éclatantes lumieres dont les peuples furent éclairés, il en avoit fait naître aussi de très-dangereux ; mais comme les avantages qu'on en avoit retirés étoient infiniment au-dessus des désordres qu'il avoit causés, j'abandonnerai ces Philosophes, qui, conduits par leur ignorance & par leur orgueil, se sont laissés pervertir. Je dirai seulement quelque chose des Athées & des Matérialistes, qui, malgré l'absurdité de leurs systêmes, ont encore aujourd'hui beaucoup de sectateurs. Ce sont des hommes qui font de leur débauche le prix de leur incrédulité : n'ayant ni mœurs ni sentiments ; ils n'esperent rien d'un rémunérateur des vertus, & ils ne craignent rien d'un vengeur des crimes. Tels sont les sentiments que l'Auteur de l'ouvrage du Systême de la Nature a

débités nouvellement avec tant de hardiesse, & qu'il a puisés dans ceux des Athées des seizieme & dix-septieme siecles. Mon dessein n'est pas de réfuter ici le systême des Athées ; je ne suis pas assez savant ni assez éclairé pour faire un pareil ouvrage : je veux parler seulement de deux hommes qui ont tenté d'établir cette Secte, & qui malheureusement n'y ont peut être que trop réussi : ce sont Vanini & Spinosa.

Je dirai premiérement que plusieurs d'entre ces Savants, qui se rendirent recommandables en Italie, avoient une teinture d'Athéisme, dont ils furent accusés ; & si l'on lisoit attentivement leurs ouvrages, ils en pourroient être convaincus : mais ils n'osoient se déclarer ouvertement, parce que Rome étant le siege de la Religion, grand nombre de Docteurs sages & instruits qui y étoient attachés, éclairoient de près la conduite de ceux qui vouloient

s'émanciper. L'Athéisme est le monstre qui avilit & déshonore le plus l'humanité, & d'ailleurs il est contraire au bien de la société civile, parce que l'Athée n'espérant point de récompenses, & ne craignant point de châtiments après sa mort, en est plus porté à mépriser les loix.

VANINI.

Le premier homme que je trouve avoir fait profession ouverte d'Athéisme & avoir fait ses efforts pour s'attirer des Disciples, fut Lucilio Vanini. Il naquit à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en Italie, en l'année 1585, & s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup d'ardeur à la Philosophie, à la Théologie, à la Médecine & à l'Astrologie judiciaire, car celle-ci accompagnoit presque toujours les autres sciences : ce qui marquoit un jugement déréglé dans ceux qui s'en occupoient.

Il étudia aussi le Droit Civil & Canonique : ayant achevé ses études à Padoue, il fut ordonné Prêtre & se mit à prêcher; mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'étoit point propre, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses Auteurs favoris étoient Aristote, Averroès, Paracelse, Cardan & Pomponace, dans lesquels on prétend qu'il puisa l'Athéisme & les erreurs monstrueuses qu'il entreprit d'enseigner aux autres : étant allé à Naples, il y forma, selon le Pere Mersenne l'étrange dessein de répandre l'Athéisme dans le monde avec douze compagnons de ses impiétés & de son libertinage. La France lui étant échue en partage, il quitta le nom de Vanini, & prit celui de *Jules César*. Il parcourut ensuite l'Allemagne & les Pays-Bas, & delà se rendit à Lyon, où ses impiétés ayant été reconnues, on voulut l'arrêter, mais il eut l'adresse de se

ſauver, & fut en Angleterre où il ſe fit emprisonner en 1614. Ayant recouvré ſa liberté au bout de quarante-neuf jours, il repaſſa la mer, retourna en Italie, & revint enſuite en France, où il ſe fit Moine dans la Guyenne, on ne ſait dans quel Ordre. Le déréglement de ſes mœurs le fit chaſſer de ce Monaſtere, d'où il ſe ſauva à Paris. Vanini y ayant publié ſes Dialogues ſur la Religion, qu'il dédia au Maréchal de Baſſompierre, dont il étoit Aumônier, ils furent cenſurés par la Sorbonne & condamnés au feu : ce qui l'obligea de quitter Paris en 1617 & de ſe retirer à Touloufe; il y enſeigna la Philoſophie, la Théologie & la Médecine : mais, abuſant de la confiance qu'on paroiſſoit avoir en lui, pour dogmatiſer en ſecret & enſeigner l'Athéiſme à ſes Ecoliers, ſa conduite fut découverte. Il fut mis en priſon, & condamné à être brûlé vif, par

Arrêt du Parlement de Toulouſe : ce qui fut exécuté au mois de Février 1619. Vanini n'avoit alors que trente-quatre ans. Outre ſes Dialogues, on a de lui un ouvrage intitulé *de admirandis Naturæ, Reginæ Deæque mortalium arcanis* : Des admirables ſecrets de la Nature, Reine & Déeſſe des mortels. C'eſt principalement ſur cet ouvrage que l'Auteur du Syſtême de la Nature a compoſé le ſien.

SPINOSA.

Benoît Spinoſa, fameux Athée du dix-ſeptieme ſiecle, naquit à Amſterdam le 24 Novembre 1632. Il étoit fils d'un Juif Portugais, Négociant, d'une fortune médiocre. Il étudia la Langue Latine ſous un Médecin qui l'enſeignoit à Amſterdam, & s'appliqua pendant pluſieurs années à l'étude de la Théologie ; il la quitta enſuite, & ſe livra tout entier à la Philoſophie.

Il conçut bientôt du mépris pour le Judaïſme, pour les Rabins, & pour ce que les Juifs appellent la cabale. Il déclara hautement ſes doutes & ſa croyance, & s'éloigna peu-à-peu de leur Synagogue. Cette conduite irrita tellement les Juifs contre lui, qu'un jour l'un d'eux lui donna un coup de couteau en ſortant de la Comédie. Spinoſa rompit alors entiérement avec eux. Après avoir renoncé au Judaïſme, il profeſſa ouvertement la Religion prétendue réformée, & fréquenta les aſſemblées des Arméniens d'Amſterdam; il approuva même une Confeſſion de leur Foi qu'un de ſes amis lui communiqua. Spinoſa préféra dans ſes études la Philoſophie de Deſcartes à celle de tous les autres Philoſophes. Ayant, pour ainſi dire, renoncé au monde, il étoit ſi fort abſorbé dans ſes méditations, qu'il étoit quelquefois trois mois ſans ſortir de ſon logis.

Cette vie cachée n'empêchoit pas qu'on ne parlât de lui de toutes parts, & les eſprits forts de l'un & de l'autre ſexe lui rendoient de fréquentes viſites. La Cour Palatine lui fit offrir une Chaire de Philoſophie à Hidelberg; mais il la refuſa, comme un emploi peu compatible avec l'ardeur qu'il avoit de philoſopher en liberté. Il mourut à la Haye, de phtiſie le 21 Février 1677, à l'âge de quarante-cinq ans. Spinoſa étoit d'un très-bon commerce, affable, honnête, officieux & très-réglé dans ſes mœurs, en quoi il différoit de ſon prédéceſſeur Vanini. Lorſque je vois que Spinoſa, qui vouloit faire un nouveau ſyſtême de Philoſophie, néglige de s'inſtruire des ſentiments de tous les autres Philoſophes, je ne ſuis pas ſurpris qu'il ſoit tombé dans un ſi prodigieux égarement; je crois même pouvoir aſſurer qu'il n'étoit pas ſavant, & qu'il étoit peu inſtruit de la Religion dans laquelle

Il étoit né : s'il vouloit en établir une nouvelle, il auroit dû s'appliquer à connoître les sentiments des autres Philosophes, & conférer exactement leurs principes avec les siens, afin de pouvoir s'assurer la vérité ; mais lorsqu'on ne consulte qu'un oracle, on s'expose à tomber dans l'absurdité. S'il avoit médité les Ecritures, avec autant d'ardeur qu'il médita les Philosophes Athées, il auroit trouvé dans ces Livres sacrés la preuve invincible qui y brille de toutes parts, de l'existence d'un Dieu. Il auroit vu cette existence perpétuée parmi les hommes depuis Adam de siecle en siecle, sans interruption, jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, & cette preuve augmentée par sa vie, ses miracles, sa mort, & l'établissement de la sublime Religion qu'il avoit annoncée. Et nous verrons un petit Philosophe prétendre, au bout de cinq mille sept cents

ans, détruire une connoissance si profondément gravée dans le cœur de tous les hommes ; connoissance que les plus sages Philosophes Païens eux-mêmes, privés des véritables lumieres, avoient reconnue, & qui, par leurs profondes méditations & l'examen qu'ils avoient fait de l'ordre qu'ils voyoient régner dans l'Univers, avoient conçu qu'il falloit de toute nécessité qu'il y eût un Dieu pour le gouverner ! Il y a dans la conduite de Spinosa, non-seulement l'orgueil le plus outré & le plus extravagant, mais encore l'ignorance la plus caractérisée. Je ne prendrai donc pas la peine de donner un extrait des preuves que Spinosa emploie pour soutenir son systême, je ne travaillerai pas non plus à le réfuter ; assez de personnes savantes ont travaillé à le détruire. Je dirai seulement que Spinosa avoit un si grand desir d'immortaliser son nom,

qu'il eût volontiers sacrifié sa vie à cette gloire ; vanité bien ridicule & bien fausse dans un Athée qui ne croit pas à l'immortalité de l'ame, & qui pense que tout finit avec lui.

Fin de l'Histoire abrégée des Philosophes.



HISTOIRE ABRÉGÉE DES FEMMES CELEBRES, PHILOSOPHES ET SAVANTES.

L'HISTOIRE des Femmes Célebres, Philosophes & Savantes, que je me suis proposé d'écrire, ne sera pas aussi étendue que je l'aurois desiré, parce que nous avons peu d'Auteurs qui se soient attachés à nous faire connoître celles qui se sont rendues célebres. Cependant deux Savants du deuxieme siecle, pour faire plaisir à l'Impératrice Julie, épouse de l'Empereur Septime Sévere, avoient recueilli l'Histoire des Femmes Philosophes ; c'est une

grande perte pour notre siecle, que cet ouvrage ne soit pas parvenu jusqu'à nous : on y auroit trouvé beaucoup d'actions mémorables & de beaux exemples de vertu.

Je ne sais par quelle fatalité on interdit aux femmes les belles connoissances. « Je doute, dit Plutarque, » qu'on puisse leur faire une injure » plus marquée, & dont les suites leur » soient plus préjudiciables ; c'est » l'ignorance dans laquelle on les éleve » qui cause toutes leurs foiblesses & » leurs égarements ».

Effectivement, si les femmes étoient plus instruites, les connoissances dont elles seroient occupées rempliroient le vuide de leurs journées, dont l'ennui les force de recourir à des frivoles amusements : leurs conversations utiles & agréables contribueroient à l'agrément de la société ; car il faut convenir qu'elles ont dans l'esprit plus de

finesse & de délicatesse que nous.

Je ne prétends pas que les femmes soient aussi savantes que Platon & Aristote ; je voudrois seulement qu'on leur procurât des connoissances qui pussent les occuper noblement ; je voudrois qu'elles fussent instruites de la Philosophie morale, qui leur apprendroit ces sages maximes si nécessaires pour se conduire dans les actions importantes de la vie.

La femme, créée pour passer la plus grande partie de sa vie avec un mari, est destinée à partager avec lui les agréments & les peines de la société. Lorsqu'un homme a épousé une femme vertueuse, douée d'un esprit éclairé par une sage éducation, alors l'estime se joignant à l'amour qui a commencé leur union, ils passent leur vie dans la félicité.

Je ne dis cependant pas que les femmes qui n'ont pas reçu la brillante

éducation dont je parle, en ſoient moins vertueuſes & moins reſpectables. J'en pourrois citer un très-grand nombre qui ſont honneur à leur ſexe par les belles qualités dont elles ſont ornées; mais il y a, pour les différentes conditions, différents degrés d'éducations qui tendent néanmoins toutes au même but, dont le fonds eſt toujours de pratiquer la vertu & de ſe conduire avec ſageſſe & prudence.

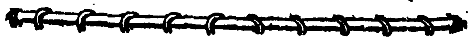
L'éducation des femmes du ſecond ordre ne demande pas qu'elles ſoient inſtruites de ces hautes connoiſſances qui apprennent à conduire les grandes affaires; mais je crois que les femmes du premier ordre demandent une éducation plus relevée: comme leurs époux ſont deſtinés à remplir les grandes places, ils ſe feroient un plaiſir de les conſulter, & elles leur donneroient des conſeils utiles. Je deſirerois que les filles des Princes fuſſent inſtruites

de cette véritable politique qui enſeigne à gouverner les Etats avec ſageſſe & prudence; comme elles ſont deſtinées à épouſer des Princes ſouverains, lorſqu'elles ont le malheur de perdre leurs époux qui laiſſent des enfants en bas-âge, elles ſont ordinairement chargées de leur tutelle & de la régence de leurs Etats : c'eſt alors qu'elles ſont uſage de la belle éducation qu'elles ont reçue. Je ne veux pas dire cependant que leur éducation ſoit négligée; on met ordinairement auprès d'elles les femmes les plus ſages, les plus vertueuſes & les plus ſpirituelles : elles leur enſeignent tous les devoirs & les égards de la ſociété; mais ſont-elles toujours en état de les inſtruire de la Philoſophie qui leur eſt néceſſaire? je veux dire de la Philoſophie des Rois & des Reines, qui leur apprend à gouverner ſagement leurs Etats & rendre

leurs peuples heureux. C'est cette Philosophie qui rendit si récommandables Sémiramis, Reine des Assyriens; Pulchérie, Impératrice d'Orient; Amalazonte, Reine des Ostrogoths; Batilde & Blanche de Castille, Reines de France; & les autres Princesses dont je parlerai dans la suite de cette Histoire, & dont nous admirons aujourd'hui la conduite & les belles actions dans les administrations de leurs Etats.

Comme je crois que de tous les ouvrages d'esprit, il n'en est point de plus utile pour l'éducation, & en même temps de plus agréable que l'Histoire, j'ai cru que je ferois plaisir aux Dames, de leur mettre sous les yeux les exemples que j'ai pu recueillir des actions sages, prudentes & vertueuses qui ont rendu célebres plusieurs personnes de leur sexe. Elles reconnoîtront que lorsque Dieu leur a donné l'être, il n'a mis entre le pre-

mier homme & la premiere femme; d'autre différence que celle de leur sexe; qu'il les a créés pour faire respectivement leur bonheur, & qu'il leur a également donné les qualités nécessaires pour y parvenir, lorsqu'ils voudront en faire un bon usage.



DEBBORA.

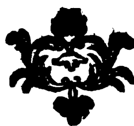
LA premiere Femme à laquelle je donnerai le nom de Philosophe, quoique l'Ecriture lui en donne un beaucoup plus relevé, qui est celui de Prophétesse, fut Debbora, femme de Lapidoth. La sagesse & les vertus qu'elle possédoit avoient engagé le Peuple d'Israël de la choisir pour son Juge; elle en fit les fonctions pendant près de quarante ans. *Assise sous un palmier*, dit l'Ecriture (1), *tout le Peuple d'Israël*

(1) Juges, Chap. IV, vers. 4.

venoit en Jugement devant elle. Ce fut pendant qu'elle étoit occupée à ce Miniſtere, que Dieu l'envoya avec Barac, fils d'Abinoem, à la tête de l'armée des Iſraélites, pour les délivrer de la ſervitude de Sabin, Roi d'Azor; ils taillerent en pieces l'armée de ce Prince, commandée par Sizara ſon Général, qui avoit neuf cents charriots armés de ſaulx. Sizara ayant pris la fuite, ſe réfugia dans la tente de Jahel, femme de Haber Cinéen qui habitoit dans ces quartiers : Sizara demanda à Jahel de l'eau pour étancher ſa ſoif, elle lui donna du lait, & enſuite le couvrit d'un manteau : Sizara fatigué s'endormit; lorſque Jahel le vit accablé de ſommeil, elle prit un clou de ſa tente, avec un maillet, & entrant en ſilence, elle appuya le clou ſur la tempe de Sizara, & d'un coup de maillet elle lui ôta la vie. Ce furent deux femmes ſages qui eurent l'hon-

neur de cette victoire. Il faut voir dans l'Ecriture (1) le beau Cantique que Debbora composa pour remercier Dieu : il n'est pas possible de célébrer avec plus de noblesse, de magnificence & de grandeur la puissance de Dieu. Que la pompe de l'éloquence & de la poésie des Philosophes anciens est petite auprès de ce Cantique ! Debbora étoit Juge en Israël environ l'an 2700 de la création.

(1) Juges Chap. V.





SÉMIRAMIS,
Reine des Assyriens.

SÉMIRAMIS vivoit, suivant M. Bossuet (1), dans le temps que Jephté étoit Juge des Israélites, c'est-à-dire environ l'an du monde 2820, 1180 ans avant Jesus-Christ. Tout ce que les Historiens nous apprennent de cette Reine, c'est que Ninus son mari, fondateur de l'Empire des Assyriens, après avoir subjugué une partie des Peuples Orientaux, & vaincu Zoroastre, Roi des Bactriens, mourut laissant de sa femme Sémiramis, un fils en bas-âge, nommé Ninyas. Cette Reine gouverna, pendant la minorité de son fils, avec beaucoup de sagesse & de courage; elle augmenta l'Empire des Assyriens par la conquête qu'elle fit de l'Ethiopie, & porta ses

(1) Bossuet, Hist. Univ.

armes jusques dans les Indes, où aucun conquérant ne pénétra depuis elle, jusqu'au regne d'Alexandre; elle fit bâtir la ville de Babylone, la fit environner de murs, y fit construire un superbe Palais & ces beaux jardins que les Historiens disoient être suspendus en l'air, & qu'ils regardoient comme une des sept merveilles du monde. Cette ville subsistoit encore dans toute sa magnificence, lorsqu'Alexandre en fit la conquête, environ 850 ans après : il est vrai qu'elle avoit été augmentée & ornée depuis par Nabuchodonosor; on a dit que Sémiramis ayant sollicité son fils à commettre un inceste avec elle, il la fit mourir. Cette opinion a été contestée comme peu vraisemblable; mais quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que Sémiramis a été une des plus illustres Reines qui ait paru dans le monde.



NITOCRIS,
aussi Reine des Assyriens.

L'HISTOIRE Babylonienne nous offre encore une Reine illustre, nommée Nitocris, qui gouverna assez long-temps la Monarchie des Assyriens, avec beaucoup de sagesse : on ignore cependant le temps dans lequel elle a vécu ; on ne la connoît, pour ainsi dire, que par les monuments qu'elle a laissés. Il est constant que c'étoit elle qui avoit fait construire un très-beau pont sur l'Euphrate, pour joindre les deux parties de la ville de Babylone, séparées par ce fleuve qui est très-profond, & que c'est elle qui pour cet effet en avoit détourné le cours ; cette invention servit d'exemple plusieurs années après à Cyrus, pour se rendre maître de la ville de Babylone, sur le Roi Balthasar, environ 538 ans avant Jesus-Christ.

On ſait de plus, que du temps de Darius, Roi de Perſe, le tombeau de cette Reine ſubſiſtoit encore, & qu'elle y avoit fait mettre une inſcription qui promettoit de grandes richeſſes à ceux qui l'ouvriroient; ce Prince l'ayant fait ouvrir, n'y trouva que cette autre inſcription : *ſi tu n'avois pas été conduit par l'avarice, tu n'aurois pas violé la ſépulture des morts.*





La Reine de Saba.

Il falloit qu'une Reine fût bien véritablement Philosophe, & qu'elle connût tout le prix de la sagesse, pour quitter ses Etats, dans le dessein de s'en instruire, & venir dans des régions éloignées chercher un Sage dont la réputation s'étoit répandue dans tout le monde : c'est ce que fit la Reine de Saba, Souveraine d'une partie de l'Ethiopie. Lorsqu'elle vint trouver Salomon, elle entra dans Jérusalem avec un nombreux cortege, suivie de plusieurs chameaux qui portoient beaucoup de richesses, des pierres précieuses & des parfums. Elle demanda à Salomon l'explication des doutes qu'elle avoit dans l'esprit ; ce Prince lui en donna la solution, & lui découvrit ce qu'elle avoit de plus secret dans le cœur. Lorsqu'elle eut entendu la

ſageſſe de Salomon, lorſqu'elle eut vu la magnificence & les richeſſes dont il avoit orné le Temple qu'il avoit fait élever en l'honneur de Dieu, les Sacrifices qu'on y offroit tous les jours; lorſqu'elle eut vu le Palais qu'il avoit fait bâtir, les logements de ſes Officiers, & l'ordre qu'ils obſervoient dans leur ſervice; *non habebat ultrà ſpiritum*: elle étoit tout hors d'elle-même. « J'éprouve la vérité des rapports qui » m'avoient été faits de votre ſa-» geſſe, dit-elle à Salomon: à peine en » croyois-je une partie; mais je ſuis » venue, j'ai vu qu'on ne m'avoit pas » annoncé la moitié de ce qui en étoit; » & que votre ſageſſe ſurpaſſe infini-» ment ce qu'on m'en avoit dit. Heu-» reux vos ſerviteurs, heureux ceux qui » ſont toujours en votre préſence & » qui entendent la ſageſſe de vos diſ-» cours! Que bénit ſoit à jamais le Dieu » que vous ſervez, auquel vous avez

» plu, & qui chérit les peuples qui vous
» sont soumis, au point de vous avoir
» établi pour leur Roi, afin que vous les
» jugiez avec prudence & justice (1) ».
La Reine de Saba donna à Salomon cent vingt talents d'or, avec une grande quantité de pierres précieuses & des parfums, tels qu'on n'en n'avoit jamais vus en Judée; & Salomon lui donna tout ce qui parut lui faire plaisir. L'Historien Joseph dit qu'elle apporta en Judée la plante du baume qui est le plus précieux de tous les aromates, & que cette plante s'y multiplia extraordinairement.

(1) Rois, Livre II, Chap. X.





DIDON,

Fondatrice de la Ville de Carthage.

DIDON mérite bien d'être mise au rang des Princesses qui se sont distinguées par des actions mémorables. Quand elle ne seroit connue que par la fondation de Carthage, cette République qui a disputé si long-temps aux Romains l'empire du monde, sa mémoire sera toujours en vénération. Didon, dont le nom en Langue Tyrienne signifie *une femme forte*, vivoit environ 890 ans avant Jesus-Christ. Elle étoit fille de Belus, Roi de Tyr, sœur de Pygmalion & femme de Sichée, Seigneur Tyrien. Pygmalion, qui succéda à Belus son pere, étoit un tyran cruel & avare : pour s'emparer des richesses de Sichée son beau-frere, il le fit assassiner en secret. Didon

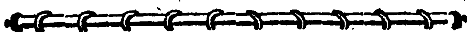
courageuse & prudente, résolue de venger la mort de son époux qu'elle chérissoit tendrement, dissimula son ressentiment. Elle gagna secrettement les mécontents de la tyrannie de Pygmalion, qui étoient en grand nombre. Elle forma avec eux le projet de quitter la ville de Tyr. Tout le monde sait que les Tyriens étoient alors en possession de faire un très-grand commerce, & qu'ils étoient, pour ainsi dire, regardés comme les Rois de la mer. Didon, sous prétexte d'une entreprise de commerce, forme une compagnie de Négociants, fait équiper plusieurs vaisseaux, les fait charger de marchandises, afin d'ôter à Pygmalion tout soupçon; tout étant prêt, un jour qu'il étoit sorti de la Ville avec ses Gardes & la plus grande partie de sa maison, pour aller faire à Hercule, Dieu tutélaire des Tyriens, un sacrifice solemnel, Didon, accompagnée d'un grand nombre de citoyens

ses

ses confidents, & qui l'avoient choisie pour leur chef, fait enlever les trésors de Pygmalion, les fait embarquer avec ses propres richesses, s'empare même des autres vaisseaux qui étoient dans le port, & brûle ceux qu'elle ne peut emmener; elle fait mettre à la voile, sans que Pygmalion puisse la poursuivre faute de vaisseaux; elle aborde en Afrique, où elle fonde la ville de Carthage, qui devint par la suite un Empire très-puissant. Les Historiens sont partagés sur la mort de Didon. Virgile, comme nous le voyons dans son Poëme, prétend qu'elle se tua de regret d'avoir été abandonnée par Enée : ce qui a fait la matiere du bel Episode décrit au quatrieme Livre de l'Enéide, le plus beau & le plus intéressant morceau de cet ouvrage. D'autres ont dit, ce qui paroît plus vraisemblable, qu'elle se donna la mort, pour conserver la foi qu'elle avoit donnée à son époux, &

éviter d'épouser Hyarbas, Roi des Gétules, qui l'avoit demandée en mariage, & la menaçoit, en cas de refus, de faire la guerre aux Carthaginois. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que c'est Didon qui a fondé la ville de Carthage, & à ce titre elle mérite les plus grands éloges.





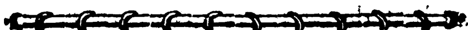
TAMIRIS,

Reine des Massagetes.

QUOIQUE nous ſachions peu de choſe de Tamiris ou Thomiris, Reine des Maſſagetes, cependant elle ſe conduiſit avec tant de prudence & de courage dans la guerre qu'elle eut à ſoutenir contre Cyrus, l'un des plus grands conquérants du monde, qu'elle mérite un rang diſtingué entre les plus grandes Princeſſes. Cyrus ayant ſubjugué l'Aſie, & réduit ſous ſa puiſſance tous les Royaumes de l'Orient, porta la guerre chez les Scythes. Tamiris ne fut point épouvantée par la réputation & les forces de Cyrus: pouvant lui diſputer le paſſage du fleuve Araxe, elle ne s'y oppoſa pas, dans l'eſpérance de le vaincre plus facilement dans ſes propres Etats, & que ce fleuve rendroit

plus difficile la retraite de l'armée de Cyrus, si elle étoit vaincue; Cyrus ayant passé l'Araxe sans obstacle & s'étant avancé dans le pays, forma son camp : quelques jours après il l'abandonna, & y laissa la plus grande partie de ses bagages avec beaucoup de vins & des vivres en abondance. La Reine avertie de cette retraite, envoya son fils avec le tiers de son armée à la poursuite de Cyrus. Le jeune homme sans expérience étant entré dans le camp de Cyrus, & croyant être venu pour faire bonne chere, & non pas pour combattre, ne suivit point les ennemis, & permit à ses soldats de s'enivrer & de consommer les vivres qu'ils avoient trouvés; mais Cyrus étant revenu dans son camp au commencement du jour, & trouvant les Scythes ivres & endormis, les fit tous égorger, sans épargner le fils de la Reine. Cette Princesse, privée de son fils unique,

au lieu de se livrer aux pleurs & à la tristesse, ne chercha de consolation que dans la vengeance. Pour y réussir, elle affecta d'être plongée dans la douleur & dans la crainte ; elle parut prendre la fuite avec le reste de son armée, & se retira dans les montagnes voisines. Cyrus ayant voulu la poursuivre, s'engagea dans des défilés qu'il trouva de tous côtés remplis de soldats en embuscades, & où il fut enfermé sans pouvoir se retirer. Tamiris à la tête de ses troupes, ayant attaqué celles de Cyrus, tailla en pieces deux cents mille Perses, sans qu'il en restât un seul pour en répandre la nouvelle. Tamiris fit prendre la tête de Cyrus, & la faisant plonger dans un vase rempli de sang humain, elle lui reprocha son ambition & sa cruauté dans ces termes : *éteins enfin la soif insatiable de ce sang dont tu as été altéré toute ta vie.*

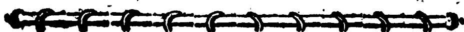


ARTÉMISE,

Reine de Carie.

TAMIRIS n'eſt pas la ſeule Femme qui ait donné des preuves d'un grand courage : les Hiſtoires parlent encore de pluſieurs autres qui ſe ſont diſtinguées par les armes. La premiere eſt Artémiſe, Reine de Carie : cette Princeſſe, accompagnée de pluſieurs femmes courageuſes, marcha en perſonne à la tête d'une eſcadre dans l'expédition de Xercès, Roi de Perſe, contre les Grecs ; elle l'accompagnoit dans cette fameuſe bataille navale qu'il perdit contr'eux auprès de Salamine, quatre cents quatre-vingts ans avant J. C. Dans cette bataille, le vaiſſeau que montoit Artémiſe étant pourſuivi par un Vaiſſeau Athénien, elle feignit d'être du parti des Grecs ; elle changea de pavillon, & attaqua un vaiſſeau des

Perses, monté par Damasithimus, Roi de Calinde, son ennemi particulier, & le coula à fond. Le Capitaine du Vaisseau Athénien qui la poursuivoit, ayant vu cette action, & croyant que le vaisseau d'Artémise étoit du parti des Grecs, il se retira; & Artémise avec son escadre rejoignit le reste de la flotte de Xercès, après avoir pris & coulé à fond plusieurs vaisseaux des Grecs, ensorte qu'elle empêcha la perte entiere de la flotte des Perses: cette belle action fit dire à ce Prince que dans cette bataille les hommes s'étoient conduits comme des femmes, & les femmes comme des hommes. Artémise continua de faire la guerre aux Athéniens; elle leur prit la ville de Latmus, & leur causa tant de dommages, qu'ils eurent la bassesse de mettre sa tête à prix: Xercès qui connoissoit la sagesse & le courage d'Artémise, lui confia par la suite l'éducation de ses enfants.



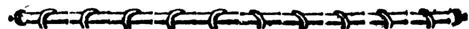
ARTÉMISE,

Aussi Reine de Carie, la seconde qui a porté ce nom.

ENVIRON cent vingt ans après parut une autre Artémise, aussi Reine de Carie, sœur & femme de Mausole, Souverain de ce Royaume, qui s'est rendue immortelle par son amour pour son mari & son attachement pour la conservation de sa mémoire, qui sans elle ne seroit pas parvenue jusqu'à nous: l'ayant perdu à la fleur de son âge, elle lui fit faire les plus superbes funérailles dont on ait jamais oui parler. Elle lui fit élever dans la ville d'Halicarnasse ce magnifique tombeau, appellé du nom de son mari, Mausolée, qui a passé pour une des sept merveilles du monde, & qui a depuis transmis son nom à tous les monuments funebres

qu'on a appellés Mausolées. Pline & Aulugelle en ont fait de belles descriptions. Ce dernier ajoute qu'Artémise détrempoit dans sa boisson les cendres de son mari & les avaloit, & qu'elle établit des prix magnifiques pour les Savants qui feroient les plus beaux Panégyriques de Mausole. Elle mourut de douleur auprès du tombeau de son époux, trois cents cinquante & un ans avant Jesus-Christ.

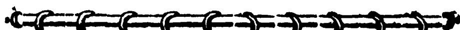




LA FEMME ET LA FILLE DE PYTHAGORE.

POUR suivre la chronologie autant qu'il me sera possible, & pour trouver, depuis les Femmes célebres dont je viens de parler, des Femmes seulement Philosophes, je suis obligé d'avoir recours à l'Histoire Grecque. Les deux premieres qui se présentent sont la Femme & la Fille de Pythagore, dont nous regrettons de ne savoir que peu de chose. Les Sectateurs de ce grand Philosophe, qui étoient en si grand nombre, n'ont pas assez marqué de reconnoissance pour lui : ils auroient bien dû, pour la gloire de leur Maître & l'honneur de sa famille, nous donner l'Histoire de ces deux personnes, qui étoient des Femmes respectables, & dont les noms auroient dû passer à la postérité. Elles apprirent de Pythagore ce que des Femmes doivent & peuvent

ſavoir de la Philoſophie, non par une vaine oſtentation, mais par goût & par amour de la vérité. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que ni l'une ni l'autre ne ſe démentit après ſa mort, & qu'elles vécurent avec toute la décence qui convenoit à la mémoire d'un ſi grand homme. On prétend qu'il laiſſa en mourant tous les manuſcrits de ſes ouvrages à ſa fille, à condition qu'elle n'en feroit part qu'aux amis & aux initiés, & que jamais elle ne les vendroit, quelque ſomme d'argent qu'on lui en offrît : ce qu'elle a fidélement exécuté ; auſſi ne paroît-il pas dans l'Hiſtoire qu'ils aient été rendus publics : du moins les Sectateurs de Pythagore ne nous ont-ils pas dit qu'ils les aient connus, quoiqu'il ſoit certain que les maximes qu'ils ont répandues dans leurs écrits ſoient celles de Pythagore. Sa femme & ſa fille vivoient environ cinq cents quarante ans avant Jeſus-Chriſt.



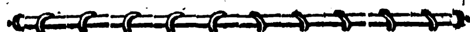
CLÉOBULINE.

ENVIRON cinq cents trente ans avant Jesus-Christ, parut Cléobuline, fille de Cléobule, l'un des sept Sages de la Grece, dont j'ai parlé ci-devant. Cette fille aussi belle & aussi spirituelle que vertueuse, se rendit célebre par la délicatesse de son esprit, la solidité de son jugement & la douceur de son caractere. Elle étoit très-savante, ayant été instruite par son pere dans toutes les Sciences que l'on cultivoit alors : elle fit des énigmes ingénieuses qui furent admirées par les Egyptiens & par les Sages de son temps ; elle avoit un talent particulier & bien utile dans la Société, sur-tout pour un homme en place, tel que son pere, qui étoit à la tête des affaires de sa République (1). Cléobule avoit le défaut

(1) Il étoit Roi de Lacédémone.

d'être sujet à de violents emportements de colere qui auroient pu avoir des suites fâcheuses, & qu'il n'avoit pu dompter, tout sage qu'il étoit. Lorsqu'il tomboit dans ces accès, sa fille, par ses remontrances, ses discours spirituels, tendres, engageants, avoit le secret de le calmer & de lui rendre sa tranquillité; heureux effet de l'éducation dans un cœur disposé à la recevoir! Combien y a-t-il de femmes qui se rendroient illustres, si l'on leur donnoit celle dont elles sont capables de profiter, & qui leur seroit d'une grande utilité dans le cours de leur vie!



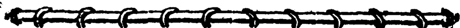


ASPASIE.

J'AI regret de placer ensuite une Femme Philosophe qui s'est rendue si célebre à Athenes & dans toute la Grece, qu'elle a eu le talent de transmettre son nom à la postérité avec une brillante réputation : c'est la fameuse Courtisanne Aspasie. Periclès, l'un des plus grands hommes que la Grece ait produits, qui s'étoit acquis dans le gouvernement de la République d'Athenes une aussi grande autorité que s'il en eût été le Roi, & dont il fut le maître pendant toute sa vie, étant devenu amoureux d'Aspasie, rétablit la réputation de cette femme en l'épousant. On disoit publiquement que c'étoit elle qui, par les conseils qu'elle donnoit à Périclès, gouvernoit la République, & qu'elle fut cause de la gloire qu'il acquit dans son administration &

dans les différentes guerres qu'il avoit entreprises à sa sollicitation ; aussi dit-on qu'elle étoit aussi habile politique, qu'elle étoit éloquente. Socrate, le premier & le plus sage des Philosophes Grecs, se plaisoit infiniment à sa conversation, & l'admettoit avec plaisir aux conversations philosophiques qu'il tenoit avec les plus savants hommes de la Grece, tels que Platon, Aristote & plusieurs autres ; Aspasie de son côté y brilloit par les charmes & les graces d'un esprit séduisant & éclairé des plus belles connoissances ; enfin, aucune femme n'acquit autant de réputation chez une Nation qui passoit pour la plus spirituelle de l'Asie.





HIPPARCHIA.

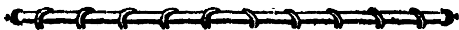
PEU de temps après Aspasie, parut à Athenes une autre Femme Philosophe, mais d'un caractere si singulier, qu'on eut pour elle une espece d'admiration. Elle embrassa la Secte des Cyniques, & mena comme eux une vie errante & vagabonde, avec une intrépidité dont on auroit jamais cru capable, une fille née d'une honnête famille, de parents riches & qui lui avoient donné une très-belle éducation. Je parle d'Hipparchia : étant encore fille, elle avoit été si charmée des discours de Cratès, Philosophe Cynique, que, renonçant aux partis les plus riches & les plus honnêtes, elle déclara hautement à ses parents qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que Cratès; & que, si l'on s'opposoit à ses desirs, elle se donneroit la mort. Sur cette déclara-

tion si positive, sa famille s'adressa à Cratès, & le pria d'employer son éloquence & son autorité auprès de cette fille pour la guérir de sa passion. Cratès voyant que ses discours & ses conseils ne pouvoient rien gagner sur l'esprit d'Hipparchia, ni la faire changer de résolution, il étala sa pauvreté devant elle; il mit à ses pieds son manteau, sa besace & son bâton; il lui montra la bosse qu'il avoit sur le dos, & lui dit: voilà le mari que vous aurez & les meubles que trouverez chez lui: pensez-y bien. Vous ne pouvez pas devenir ma femme, sans mener la vie que notre Secte prescrit. A peine eut-il cessé de parler, qu'elle déclara que le parti lui plaisoit infiniment. Elle prit l'habillement de Cynique, & s'attacha tellement à Cratès, qu'elle ne le quittoit point. Je pense bien que ses parents, qui étoient riches, lui fournissoient ce qui lui étoit nécessaire pour vivre, & pour

l'empêcher d'aller, comme les autres Cyniques, mendier ſon pain de porte en porte. Au ſurplus, comme elle avoit beaucoup d'eſprit, qu'elle étoit très-ſavante, & que ſa converſation étoit fort agréable, les honnêtes gens d'Athenes ſe faiſoient un plaiſir de l'admettre à leurs tables avec ſon mari. Hipparchia ſe trouvant un jour chez le Philoſophe Lyſimachus avec l'Athée Théodore, celui-ci ayant cité quelques vers d'une Tragédie où l'on repréſentoit une femme qui avoit quitté ſa quenouille & ſes fuſeaux pour s'attacher à l'étude, elle dit, je me reconnois là; mais croyez-vous que j'aie pris le plus mauvais parti en aimant mieux employer mon temps à philoſopher qu'à filer. Comme elle vivoit dans le ſiecle le plus brillant de la Philoſophie, elle avoit entendu les plus grands Philoſophes, tels que Socrate, Platon, Ariſtote, Epicure, Zénon; elle s'étoit

formée à elle-même une Philosophie à son goût, composée de ce qu'il y avoit de plus raisonnable dans leurs principes, sans s'attacher à aucun systême particulier. Elle eut un jour, avec l'Athée Théodore, en présence de plusieurs Savants & Philosophes, une dispute qui la fit admirer de tous ceux qui l'entendirent, dans laquelle elle prouva l'existence d'une Divinité supérieure qui gouverne tout l'Univers. Cette dispute acquit une grande réputation à Hipparchia : elle avoit composé plusieurs ouvrages philosophiques qui se sont perdus.





ARETE,

Femme du Philosophe Aristippe, & sa fille.

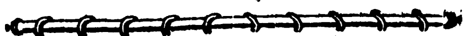
NOUS avons encore deux Femmes Philosophes du même temps, qui sont les deux Arete, l'une femme, & l'autre fille d'Aristippe, mais dont nous savons peu de chose. Ce que l'Histoire nous apprend de la mere, c'est qu'elle avoit été instruite par son mari, & qu'elle étoit très-savante : elle eut un fils aussi nommé Aristippe, auquel elle enseigna elle-même la Philosophie & les Sciences; il fut nommé, pour cette raison, *Métrodacte*, c'est-à-dire, enseigné par sa mere : mais il paroît que les soins qu'elle avoit prise de l'instruire furent assez inutiles, car on n'entendit point parler de ce *Métrodacte*, dont il ne nous est resté que le nom. A l'égard de sa sœur, aussi nommée Arete, elle avoit été instruite dans les Sciences & la Philosophie par son

pere Ariſtippe. Les conférences ſavantes qu'il avoit établies à Cyrene, ayant eu tout le ſuccès qu'on en pouvoit attendre, les principaux de la ville y aſſiſtoient réguliérement, les uns attirés par leur goût particulier, les autres par la mode, qui eſt une eſpece de goût général; les femmes même oſoient s'y montrer, & c'étoit la jeune Arete qui leur donnoit des inſtructions : Philoſophe elle-même, elle fut après la mort de ſon pere à la tête de ſon école; on la cite comme un prodige d'eſprit & de beauté, &, ce qui eſt encore plus rare, de vertu. Elle ſe ſervoit de ces heureuſes qualités, pour inſpirer l'amour de la ſageſſe à tous ceux & celles qui venoient l'entendre & qui vouloient lui plaire; elle fit beaucoup de proſélytes, car la vertu accompagnée de bons exemples, ſont de ſûrs moyens pour la faire pratiquer aux autres. Nous de-

vons regretter que l'Hiſtoire ne nous ait rien appris de plus particulier ſur la vie de cette aimable Philoſophe, & qu'elle ne nous ait laiſſé aucuns écrits. Arete vivoit environ 450 ans avant J.C.

Lorſque je me ſuis propoſé d'écrire l'Hiſtoire des Femmes Célebres & Philoſophes, je n'ai pas prétendu me borner aux grandes Reines & Princeſſes, & aux Femmes Savantes de l'Orient & de la Grece; les autres Nations du monde en ont auſſi produit qui n'étoient pas excitées à faire de belles actions par l'étude de la Philoſophie, mais par la pratique de la vertu; & pluſieurs nous ont fourni des exemples dignes d'être tranſmis à la poſtérité. C'eſt pourquoi, avant de parler des femmes qui ſe ſont rendues mémorables depuis l'établiſſement de l'Empire Romain, je parlerai de celles des autres Nations qui méritent nos éloges. J'emprunterai de Plutarque une

partie des faits que je vais rapporter, parce que c'eſt le ſeul qui nous ait laiſſé un Traité *des vertueux faits des femmes* : s'il a ſouvent négligé la Chronologie & la Géographie, & s'il ne nous a pas exactement donné les noms des lieux où les faits ſe ſont paſſés, c'eſt qu'il les a écrits moins en Hiſtorien qu'en Philoſophe ; ſon deſſein étoit de nous fournir des exemples qui puſſent exciter les hommes & les femmes à ſe rendre recommandables par les vertus & les belles actions. A l'égard de la vérité des faits, je crois qu'on peut compter ſur ceux qu'il rapporte ; car, outre que c'étoit un Hiſtorien très-exact, il avoit encore ſous les yeux les ouvrages de ceux qui les avoient écrits, & il ſubſiſtoit de ſon temps des monuments qui en avoient perpétué la mémoire : ainſi, ſans autre préambule, je commencerai par les Femmes Perſiennes.



Des Femmes Persiennes.

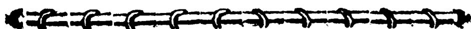
Cyrus ayant fait révolter les Perses contre Astyagès, Roi des Medes, & Cyrus lui ayant livré bataille, l'armée des Perses fut mise en déroute; les Medes poursuivant les fuyards avec beaucoup d'ardeur, étoient sur le point d'entrer avec eux pêle-mêle dans la ville de Persépolis, lorsque les Femmes Persiennes en sortirent, & coururent au-devant d'eux; aussi-tôt découvrant leur sein, elles leur crierent, où fuyez-vous, les plus lâches de tous les hommes? croyez-vous par votre fuite vous mettre en sûreté, en rentrant dans le lieu où vous avez pris naissance? Les Perses, sensibles aux reproches de leurs meres, s'arrêterent, retournerent au-devant de leurs ennemis, & combattirent avec tant de courage, qu'ils mirent

mirent les Medes en fuite. Cyrus, pour conſerver à la poſtérité la mémoire de cette glorieuſe victoire, fit une Loi qui établit que toutes les fois que les Rois de Perſe, revenant d'un voyage, rentreroient dans Perſépolis, ils donneroient à chaque femme de la ville une piece d'argent (1). Cette coutume ſubſiſta juſqu'au regne d'un Roi de Perſe, nommé Occhus, homme mépriſable par ſon avarice & ſes mauvaiſes qualités, qui n'entroit jamais dans la ville; lorſqu'il retournoit d'un voyage, il tournoit autour & rentroit dans ſon Palais par une porte extérieure qu'il avoit fait faire exprès par le dehors de la ville, & fruſtroit les Dames du préſent qui leur étoit dû. Mais Alexandre le Grand ayant fait pluſieurs années après la conquête

(1) Cette piece d'argent étoit de la valeur d'environ un de nos écus.

du Royaume des Perses, & étant entré deux fois dans la ville de Persépolis, fit donner chaque fois aux Dames Persiennes non seulement la piece d'argent ordonnée par la Loi, mais il fit encore donner le double aux femmes enceintes.



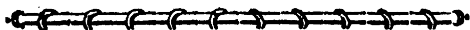


Les Femmes de la Ville de Chio.

Philippe, fils de Démétrius, Roi de Macédoine ayant mis le siege devant la ville de Chio, fit publier que si les esclaves vouloient se révolter contre leurs maîtres, se rendre à lui & lui livrer la ville, il leur donneroit la liberté, & leur feroit épouser les femmes de leurs maîtres. Les femmes en conçurent un si grand courroux & une telle indignation, qu'elles eurent la hardiesse de monter sur les murailles de la ville, d'y porter une grande quantité de pierres, de traits & toutes sortes d'armes offensives & défensives, se tenant à côté de leurs maris pendant qu'ils combattoient, & les exhortant à se défendre courageusement; lorsque leurs maris faisoient des sorties, elles gardoient les murailles

de crainte de surprise ; enfin les unes & les autres résisterent avec tant de valeur aux Macédoniens, qu'ils ne purent avoir aucun avantage, & Philippe fut obligé de lever honteusement le siege. Il n'y eut aucun esclave pendant tout le siege, qui se rendit à lui : au contraire ils combattirent avec beaucoup de courage en faveur de leurs maîtres, & contribuerent à la défense de leur ville. Cet attachement des esclaves fit connoître que les habitants de Chio étoient des hommes sages qui traitoient leurs esclaves avec douceur, leur rendoient la servitude supportable, & s'en faisoient aimer.





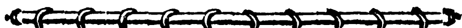
Les Femmes Argiennes.

Le combat que les Dames Argiennes, ayant à leur tête Télézilla, l'une des principales d'entr'elles, soutinrent contre Cléomenes, Roi de Lacédémone, pour la défense de leur ville, n'est pas un des exploits le moins glorieux que les femmes aient fait en commun. Cléomenes ayant livré aux habitants d'Argos une sanglante bataille, dans laquelle le plus grand nombre d'entr'eux avoit péri, & voulant profiter de cet avantage pour surprendre la ville, y conduisit ses troupes victorieuses, croyant la trouver sans défenseurs; *mais une soudaine émotion de courage & de hardiesse, inspirée divinement*, dit Plutarque, *aux femmes qui étoient en âge, leur fit faire tous leurs efforts pour la con-*

server : conduites par Télézilla, elles prirent les armes, monterent sur les murailles & se défendirent avec tant de courage, qu'elles repousserent Cléomenes avec perte de grand nombre de ses soldats, & le forcerent d'abandonner son entreprise. Quelques jours après, Démaratus, autre Roi de Lacédémone, étant entré par surprise dans Argos, & en ayant occupé un quartier, les femmes le combattirent avec tant de valeur, qu'elles le chasserent de leur ville : après ces belles actions, elles firent inhumer honorablement, sur le grand chemin, appellé la Voie Argienne, celles qui avoient perdu la vie en combattant ; &, pour immortaliser le courage de celles qui leur avoient survécu, elles firent élever une statue au Dieu Mars, comme un hommage de la valeur qu'il leur avoit inspirée ; elles instituerent encore, en mémoire de ces glorieux

événements, une fête qui se célébroit tous les ans par les femmes vêtues en hommes, & par les hommes en habits de femmes les jours qu'ils étoient arrivés.





LES FEMMES GAULOISES.

AVANT que les Gaulois eussent passé les montagnes des Alpes, pour occuper cette partie de l'Italie que les Romains nommerent la Gaule Cisalpine, & qu'ils eussent brûlé & saccagé la ville de Rome, il s'éleva entr'eux une violente sédition qui les divisa pour différents intérêts, dégénéra même en une guerre civile, & forma deux partis entre les principales Villes. Après quelques médiocres exploits, peu dignes d'être rapportés, un jour les deux armées étoient en présence, prêtes à combattre (1) l'une contre l'autre, lorsque les principales Dames de chaque parti, qui

(1) Plutarque, qui rapporte ce fait, ne nous a pas instruit du lieu où il étoit arrivé.

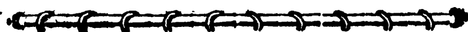
avoient formé le dessein d'appaiser cette guerre, & s'étoient donné rendez-vous dans un endroit convenu entr'elles, parurent à la vue des deux armées. Les chefs suspendirent leurs attaques à cette vue, & détacherent deux corps de troupes, commandés par leurs principaux Officiers, pour aller au-devant des Dames, afin de savoir quel dessein les avoit amenés. Après les premiers embrassements, & lorsque chacun se fut reconnu, elles dirent aux Députés, qu'ayant fait la paix entr'elles, elles venoient en demander la ratification à leurs parents; elles furent conduites aux chefs des deux armées, qui les accueillirent avec la plus grande joie. Ils s'assemblerent & tinrent un conseil général auquel elles furent admises; elles y parlerent avec tant de raison, de prudence & de douceur, qu'elles les engagerent à terminer leurs dissentions, & à n'en pas

laisser la décision au sort des armes ; on convint de s'en rapporter à leurs avis : elles jugerent les contestations avec tant d'équité, qu'il en résulta une solide paix ; les chefs & les soldats mirent bas les armes, on ne pensa plus qu'à se livrer au plaisir & à la joie ; & pour remercier les Dames, on leur donna une fête qui dura plusieurs jours. Depuis ce temps-là les Gaulois consulterent toujours les femmes dans les affaires tant de la guerre que de la paix : c'étoient elles qui pacifioient les contestations qui survenoient entre les différentes Villes, & les querelles qu'elles avoient avec leurs voisins & leurs alliés.

Plutarque rapporte un fait singulier, arrivé lorsqu'Hannibal passa par les Gaules, pour aller porter la guerre en Italie contre les Romains. Entre les conditions de l'alliance qu'il fit avec les Gaulois, pour lui livrer le

passage des Alpes, il fut stipulé que, si les Gaulois se plaignoient que les Carthaginois leur eussent fait quelque tort, leurs contestations seroient jugées par les Gouverneurs Carthaginois qui étoient en Espagne ; & que, si les Carthaginois se plaignoient des Gaulois, leurs différends seroient jugés par les Femmes Gauloises.





CAMMA,

Princesse de Galatie.

LA Phrygie, contrée très-fertile de l'Asie mineure, ayant été envahie par une armée considérable de Gaulois conduits par leur Roi Brennus, prit le nom de Gallo-Grece, ou Galatie; ils y fonderent un Royaume qui devint très-considérable par la suite. Dans un temps où il étoit très-florissant, il étoit gouverné par deux des plus puissants Seigneurs du Pays, qui étoient parents, nommés l'un Sinatus, & l'autre Sinorix. Sinatus avoit épousé une jeune fille qu'il avoit prise en guerre, appellée Camma: elle étoit dans la fleur de son âge, d'une rare beauté & très-spirituelle; son affabilité, sa sagesse & sa magnanimité lui avoient acquis l'estime de

tous ceux qui la connoissoient ; sa bonté & sa douceur lui avoient concilié les cœurs de ses sujets. Elle étoit Grande-Prêtresse de Diane, pour laquelle les Galates avoient de toute ancienneté la plus grande vénération; les jours de fêtes, lorsqu'elle étoit occupée du culte de cette Déesse, & revêtue de ses habits de cérémonie, leur magnificence ajoutoit encore à sa beauté & lui donnoit un éclat qui la faisoit regarder & presqu'adorer, comme si elle eût été Diane elle même. Tant de charmes firent un si grand effet sur le cœur de Sinorix, qu'il devint passionnément amoureux de Camma. Sinorix persuadé qu'il ne pourroit être heureux par amour, ni par force, tant que Sinatus vivroit, il résolut de l'être par un crime, sans penser que la vertu est un obstacle invincible qui détruit tous les avantages qu'on se flatte de retirer d'un crime. Sinorix fait donc

assassiner secrétement Sinatus, & quelque temps après il propose à Camma de l'épouser. Comme les actions des Grands, même les plus secrettes, ne restent jamais inconnues, Camma avoit été instruite que Sinatus avoit été sacrifié à l'amour de Sinorix; elle faisoit son habitation ordinaire dans les édifices qui dépendoient du Temple: là, elle pleuroit dans la solitude la mort de son mari, sans laisser éclater sa douleur en cris & en gémissements, pour émouvoir la pitié; mais elle renfermoit son courroux dans son cœur, attendant l'occasion d'exercer sa vengeance. Pendant ce temps-là, Sinorix étoit très assidu à la solliciter de l'épouser: dans les commencements, la jeune veuve lui fit des refus, mais qui n'étoient pas assez absolus pour lui ôter toute espérance; il sembloit même que sa douleur s'adoucissoit peu-à-peu de jour en jour: d'ailleurs ses

parents & ses amis la pressoient continuellement de consentir à épouser Sinorix qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité parmi la Nation. Enfin elle y consentit ; on fit de grands apprêts pour célébrer ce mariage : le jour destiné pour la fête, Sinorix vint prendre la Princesse qui le reçut gracieusement, & le conduisit à l'autel de la Déesse, où elle fit faire un sacrifice solemnel, pour lui demander de jeter un regard favorable sur l'union qu'elle alloit contracter. Lorsque le sacrifice fut fait, Camma fit apporter une coupe d'or remplie d'une liqueur qu'elle avoit fait préparer ; elle fit d'une petite partie de cette liqueur, une libation aux pieds de la statue de Diane, ensuite elle but la moitié de ce qui restoit dans la coupe, & donna l'autre à boire à Sinorix. Cette liqueur étoit un breuvage fort

agréable, mais empoisonné; lorsqu'elle vit qu'il avoit tout bu, elle jeta un grand soupir, & s'inclinant devant la Déesse, *je te prends à témoin*, dit-elle, *très-honorée* Déesse, *je te prends à témoins* que je n'ai survécu à Sinatus *dans d'autre intention que de voir cette journée, & de tirer vengeance de sa mort, laquelle ayant exercé, je vais avec le plus grand plaisir rejoindre mon cher époux; mais toi, le plus méchant de tous les hommes, donne ordre maintenant que tes parents & amis, au lieu du lit nuptial, te préparent une sépulture.* Sinorix après ces paroles sentit que le poison commençoit à faire son effet: les remedes qu'il prit ne purent l'en garantir: il expira sur la fin du jour; pour Camma, elle mourut avant la nuit, faisant voir sur son visage & dans ses discours la satisfaction qu'elle goûtoit

d'avoir réussi dans sa vengeance (1).

---

(1) L'Arioste, dans son Poëme intitulé *Roland le Furieux*, a mis cette Histoire en vers, & l'a décrite d'une maniere fort intéressante, dans le trente-septieme Chant ; mais il en a changé les noms, & cependant il en a conservé les principales circonstances.



CHIOMARA,

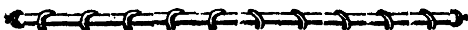
Reine de Galatie.

DANS le temps que les Romains faisoient la guerre aux Galates, sous la conduite du Consul Cnæus Scipion, ce Général ayant remporté une victoire considérable sur eux, Chiomara, femme d'Otiagonte leur Roi, fut faite prisonniere avec plusieurs femmes de la même nation. Le Capitaine entre les mains duquel elle étoit tombée, homme brutal, & n'ayant aucun respect pour la naissance de Chiomara, la viola. Quelques jours après, son mari ignorant l'outrage qui lui avoit été fait, offrit de la racheter : il convint avec le Capitaine Romain d'une somme considérable pour sa rançon. Les Galates que le Roi avoit envoyés pour la payer & pour escorter sa femme, passerent une riviere sur le

bord oppoſé de laquelle le Capitaine Romain s'étoit rendu peu accompagné pour en recevoir la rançon. Lorſque Chiomara fut délivrée, le Capitaine ayant voulu l'embraſſer en prenant congé d'elle, les Galates, par ordre de cette femme, ſe jeterent ſur lui, le maſſacrerent & lui couperent la tête qu'elle fit emporter avec elle. Lorſqu'elle arriva en préſence de ſon mari, elle jeta à ſes pieds cette tête qu'elle portoit dans le pan de ſa robe; le Roi ſurpris, lui dit: Princeſſe, lorſqu'on a donné ſa foi, il faut la garder exactement; cela eſt vrai, lui répondit-elle: mais lorſque ton ennemi a traité avec toi pour ma rançon, il t'a trompé; il ne t'a pas dit qu'il m'avoit déshonorée; il voulut ſe faire payer auſſi chérement que s'il avoit conſervé mon honneur; & j'ai voulu qu'il n'y eût au monde qu'un ſeul homme vivant qui pût ſe vanter d'avoir eu ma compagnie. Le

Conſul Scipion ayant appris l'action courageuſe de cette femme, lui donna des louanges, & il dit hautement que, ſi elle ne s'étoit pas vengée, il auroit rigoureuſement fait punir l'avarice & la brutalité du Capitaine. L'Hiſtorien Polybe rapporte que quelques années après il vit Chiomara dans la ville de Sardis, & qu'il reconnut en elle beau-boup de jugement, d'eſprit & de courage.





XENOCRITE.

XENOCRITE, Citoyenne de la ville de Cumes en Italie, ne fut pas moins louée & estimée pour l'action généreuse qu'elle fit contre le tyran Aristodémus : c'étoit un des principaux Citoyens de cette Ville qui s'étoit rendu si recommandable par son courage, sa prudence & ses autres belles qualités, qu'il avoit mérité l'estime & l'amitié de tous ses Concitoyens ; c'est pourquoi ils l'avoient élevé aux premieres charges de leur République. Ils lui donnerent le commandement des troupes qu'ils envoyerent au secours des Romains, dans le temps que les Toscans leur faisoient la guerre, pour recevoir les Tarquins qu'ils avoient chassés. Pendant qu'Aristodému scommandoit ce secours, il trouva le moyen

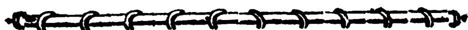
de gagner, par sa complaisance, ses carresses & ses libéralités, une partie des soldats qu'il commandoit; & lorsque la guerre fut finie, il s'en servit pour l'aider à s'emparer de la Souveraineté de la ville de Cumes. Afin de s'y soutenir, il fit mourir une partie des Sénateurs & des plus puissants Citoyens de la Ville, il chassa les autres, & s'empara de leurs biens; à l'égard des pauvres Citoyens, il les occupoit à toutes sortes de travaux inutiles, uniquement pour les fatiguer. Etant devenu amoureux de Xenocrite, fille d'un des principaux Citoyens qu'il avoit chassé, il en abusa, & la retint comme sa concubine, au lieu de l'épouser du consentement de ses parents. Cette fille, outrée de se voir ainsi déshonorée, forma une conjuration contre lui, & gagna quelques-uns des mécontents qui étoient en grand nombre. Aristodémus présumant trop de lui-

même, & s'imaginant que Xenocrite se trouvoit assez honorée d'être sa maîtresse, vivoit avec elle avec autant de familiarité & aussi peu de soupçon que si elle eût été sa femme légitime; mais un jour, après s'être assurée d'un certain nombre de conjurés, dont le chef étoit Thymoteles, homme recommandable par sa vertu & par son courage, elle les introduisit dans la maison du tyran, dans le temps qu'il étoit seul & sans Gardes, & ils lui ôterent la vie. Les Citoyens de Cumes ayant recouvré leur liberté, voulurent en témoigner leur reconnoissance à Xenocrite, en lui offrant plusieurs présents, des prérogatives & des honneurs; mais elle les refusa tous: elle se contenta seulement de la restitution de ses biens dont le tyran s'étoit emparé, & demanda la permission de faire inhumer le corps d'Aristodémus: ce qui lui fut accordé. Cependant ses Citoyens l'éleverent à

la dignité de premiere Prêtresse de Cérès, Déesse titulaire de la ville de Cumes, qu'elle exerça, le reste de sa vie, de la maniere la plus irréprochable & la plus décente.



ERYXO,



ERYXO.

DANS le temps qu'Amasis régnoit en Egypte, il y avoit dans la République de Cyrene, qui étoit sous la protection de ce Prince, un Citoyen universellement estimé pour ses vertus & ses belles qualités : il s'appelloit Battus, & fut surnommé *Eudaimon*, mot Grec, qui veut dire *heureux*; quoique simple Particulier, il gouvernoit les Cyrénéens avec tant de sagesse & d'équité, qu'ils le regardoient comme leur Roi. Il eut un fils nommé Arcésilaus, qui n'avoit aucune des vertus de son pere, auquel il avoit succédé dans le gouvernement de sa République ; comme il étoit d'un génie fort borné, il se laissoit conduire par un Confident, nommé Laarchus, qui, aspirant à la tyrannie, chassoit & bannissoit de la Ville les principaux & les

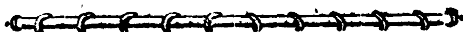
meilleurs Citoyens de Cyrene, & en rejetoit la cause sur Arcésilaus. Après quelques années, Arcésilaus mourut d'une maladie de langueur, causée par un poison que Laarchus lui fit donner. Il laissa de sa femme Erixo un fils en bas-âge, aussi nommé Battus, dont Laarchus se fit nommer tuteur, & en conséquence se rendit maître du gouvernement de Cyrene, sous prétexte de le conserver à Battus. Eryxo étoit une femme belle, spirituelle, prudente, douce, humaine, & outre cela, elle étoit alliée aux familles les plus puissantes & les plus riches de Cyrene; c'est pourquoi, dans le gouvernement, ceux qui avoient des affaires, s'adressoient à elle préférablement à Laarchus. Eryxo avoit reconnu pendant le vivant de son mari, que Laarchus étoit l'auteur de toutes les vexations qui avoient été exercées contre les Citoyens de Cyrene, sous le nom d'Ar-

céſilaus, & elle avoit de violents ſoupçons qu'il avoit été empoiſonné par Laarchus; elle s'étoit encore apperçu qu'il tendoit à ſe rendre maître abſolu du gouvernement: pour quoi elle faiſoit tous ſes efforts pour arrêter ſes deſſeins. De ſon côté, Laarchus voyoit bien que, s'il n'étoit pas d'accord avec Eryxo, elle feroit échouer tous ſes projets: dans cette vue, il lui propoſa de l'épouſer, offrant, ſi elle vouloit y conſentir, d'adopter Battus, fils d'Arcéſilaus, afin de jouir enſemble de la Principauté de Cyrene. Sur cette propoſition, Eryxo lui conſeilla d'en parler à ſes freres, & que, s'ils approuvoient ce mariage, elle y conſentiroit volontiers. Les freres d'Erixo, de concert avec elle, tiroient l'affaire en longueur, & remettoient Laarchus de jour en jour; enfin Eryxo lui envoya un jour ſecrétement l'une de ſes femmes lui dire de ſa part, que ſes freres ne

vouloient pas consentir à ce mariage ; mais que quand il seroit consommé, ils seroient obligés de l'approuver ; que pour cet effet il étoit nécessaire qu'il vînt la trouver pendant la nuit à l'heure qu'elle lui feroit indiquer, & que l'affaire réussiroit lorsqu'elle seroit bien commencée. Or, Erixo faisoit ce complot par le conseil de son frere aîné Polyarchus, & ayant pris le moment favorable pour l'exécuter, elle fit venir secrétement chez elle son frere avec deux jeunes Citoyens de Cyrene bien armés, qui desiroient ardemment de venger la mort de leur pere. que Laarchus avoit fait assassiner quelques jours auparavant : ensuite elle envoya chercher Laarchus, & lui fit dire qu'il vînt seul & sans Gardes. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, les deux jeunes hommes le chargerent avec leurs épées, l'étendirent mort sur la place, jeterent son corps par-dessus les murailles de la mai-

ſon, & Polyarchus rendit aux Cyrénéens leur ancienne & premiere forme de gouvernement.

Il y avoit alors à Cyrene pluſieurs ſoldats d'Amaſis, Roi d'Egypte, dont Laarchus ſe ſervoit pour ſe rendre formidable aux Cyrénéens & les tyranniſer. Pluſieurs d'entr'eux ſe retirerent à la Cour d'Amaſis, où ils accuſerent Eryxo & Polyarchus de la mort de Laarchus : le Roi leur ayant fait donner ordre de venir lui rendre compte de leur conduite, ils s'y rendirent avec une députation des principaux Citoyens ; mais lorſqu'ils eurent inſtruit le Roi de la tyrannie avec laquelle Laarchus les avoit traités, & prouvé les brigandages qu'il avoit exercés contre les Cyrénéens, Amaſis approuva leur conduite, donna des louanges à la pudicité & magnanimité d'Eryxo ; &, après leur avoir fait de riches préſents, il les renvoya à Cyrene.



La Femme de Pythès.

Plutarque qui, dans ses Œuvres morales, nous a donné l'histoire de cette femme, nous a laissé ignorer son nom & celui du pays dont son mari étoit Souverain : il dit seulement qu'au temps que le Roi Xercès vint faire la guerre aux Grecs, Pythès, homme fort riche & fort avare, avoit une femme très-belle, très prudente & très-vertueuse. Pythès ayant trouvé dans ses possessions des mines d'or, les faisoit exploiter avec le plus grand soin & la plus grande avidité : il contraignoit également tous ses sujets à fouiller les terres, les laver, purger & nettoyer l'or, sans leur permettre de s'occuper d'autres métiers, ensorte que les terres restoient en friche, & qu'on manquoit de toutes les choses nécessaires à la vie, & l'indigence, jointe au travail excessif, faisoit périr beaucoup de personnes.

Les principales femmes s'assemblerent & vinrent en état de suppliantes implorer la protection de la femme de Pythès: elle les reçut avec beaucoup de bonté & de douceur, & leur promit de s'employer sérieusement à procurer à leurs maris & leurs enfants du soulagement dans leurs travaux. Effectivement elle se servit d'un moyen fort singulier, mais instructif en même temps. Un jour, pendant que son mari avoit été obligé de faire un voyage assez long, elle fit venir secrétement des Orfevres, leur donna une certaine quantité de matieres d'or, & les chargea d'en composer des ouvrages représentant du pain, des gâteaux, des fruits, des viandes, & principalement ce qu'elle savoit que son mari aimoit le mieux. Lorsqu'il fut de retour de son voyage, ayant demandé à manger, elle ne lui fit servir que des mets faits avec de l'or, sans aucune autre chose: il y prit plaisir au commencement,

mais lorsqu'il eut rassasié ses yeux, il voulut satisfaire son appétit, & demanda quelque chose qu'il pût manger, & ce qu'il demandoit, on le lui présentoit en or : à la fin il se mit en colere, criant qu'il mouroit de faim ; sa femme alors prit la parole, & lui dit ; vous en êtes cause vous-même : nous avons une grande quantité d'or, mais nous manquons des autres choses, car toute vacation, tout métier, tout art cesse, personne ne laboure la terre, elle ne produit rien pour nous nourrir, nous ne faisons que fouiller & chercher des choses qui sont inutiles ; tous vos sujets sont consumés par le travail, & périssent de misere. Ces remontrances émurent Pythès, mais il ne fit pas cesser entiérement le travail : il y employa seulement la cinquieme partie de ses sujets, qui venoit alternativement travailler, laissant aux quatre autres cinquiemes, la liberté de

vaquer à leurs occupations ordinaires.

Lorſque Xercès deſcendit dans la Grece, pour y faire la guerre, Pythès le reçut magnifiquement; il lui fit de grands préſents & à tous ceux de ſa Cour; il lui demanda pour toute grace de diſpenſer d'aller à la guerre un de ſes enfants, pour avoir ſoin de lui dans ſa vieilleſſe: Xercès fut ſi courroucé de cette demande, qu'il fit mourir le fils que Pythès lui demandoit, & fit enrôler les autres qui périrent bientôt pendant la guerre. Pythès en conçut un ſi grand chagrin, qu'il prit la réſolution de mourir: il fit conſtruire un ſuperbe tombeau, dans lequel il s'enferma, après avoir donné à ſa femme, ſa Ville & toutes ſes richeſſes, & ſe laiſſa mourir de faim. Sa femme gouverna ſon Etat avec beaucoup de ſageſſe; elle abolit les travaux dont il avoit accablé ſes ſujets, & elle rendit ſon peuple heureux.



TIMOCLÉE.

TIMOCLIA ou Timoclée étoit sœur de Théagenes, célebre Capitaine Thébain qui fut tué à la bataille de Chæronée, où la victoire se déclara pour Philippe de Macédoine, & priva les Grecs de leur liberté. Théagenes commandoit l'aîle gauche de l'armée des Grecs : ayant mis en déroute l'aîle droite des ennemis, & s'abandonnant avec trop d'ardeur à la poursuite des fuyards, un d'eux lui cria, *jusqu'où veux-tu donc nous poursuivre ? Jusqu'en Macédoine*, répondit-il, *à moins que je ne vous aie tous fait périr avant d'y arriver.* Mais cette aîle droite ayant été secourue, & étant revenue à la charge, Théagenes fut tué les armes à la main.

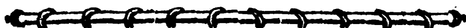
Timoclée fut extrêmement sensible à la mort de son frere, qu'elle ai-

moit tendrement; mais sa sagesse, sa vertu & ses réflexions philosophiques l'aiderent à supporter cette perte & celle de la liberté de sa patrie, dont Philippe s'empara. Après la mort de ce Prince, son fils Alexandre lui ayant succédé, & les Thébains méprisant trop sa jeunesse, se révolterent contre lui. Il assiégea la ville de Thebes, & l'ayant prise d'assaut, il la livra au pillage & la détruisit. Un de ses Capitaines, Thrace de nation, s'empara de la personne de Timoclée & de sa maison : ce barbare, après avoir consommé avec ses soldats les provisions & le vin qu'il y trouva, étant à moitié ivre, fit à Timoclée le plus grand des outrages, sans aucun respect pour sa condition, car elle étoit une des premieres Dames de la ville ; non content de cette insulte, cet homme, aussi avare que brutal, lui ordonna de déclarer où elle avoit caché son

or & son argent, tantôt la menaçant de lui ôter la vie, si elle le refusoit; & tantôt lui promettant de l'épouser. Timoclée saisit courageusement l'occasion qui se présentoit de tirer vengeance de cet insolent : plût aux Dieux, lui dit-elle, que je fusse morte avant d'être exposée à la violence que j'ai soufferte; mais puisque la fortune veut que je te regarde désormais comme mon maître, puisqu'il plaît ainsi aux Dieux qui t'ont donné ce pouvoir sur moi, je ne veux point te frustrer de ce qui est à toi. J'avois des joyaux précieux, des vases d'argent, de l'or & de l'argent monnoyé; mais lorsque j'ai vu que la ville étoit sur le point d'être prise, j'ai tout fait cacher dans une vieille cîterne qui est dans mon jardin, & qui n'est connue que de peu de personnes : tu y trouveras un trésor qui t'enrichira. Sur ce propos, le Thracien n'attendit pas

qu'il fût jour, pour aller s'en emparer : il se fait à l'instant conduire au lieu désigné par Timoclée, après lui avoir ordonné de faire bien fermer la porte du jardin, & descend dans ce puits. A peine fut-il au fond, que Timoclée, aidée par deux de ses femmes, jette sur lui une si grande quantité de pierres, qu'il est assommé dans l'instant : les soldats du Capitaine Thracien qui savoient qu'il avoit passé la nuit dans cette maison, étant venus le matin pour recevoir ses ordres, & ne le trouvant point, menacent Timoclée de la tuer, si elle ne leur apprend ce qu'il est devenu : cette femme courageuse, satisfaite de s'être vengée, leur montre hardiment le lieu où il étoit, d'où les soldats le retirerent ; mais comme Alexandre avoit fait publier des défenses de tuer personne, ils conduisent Timoclée devant lui, & lui rapportent l'action qu'elle avoit

faite. Alexandre, jugeant par l'assurance répandue sur le visage de cette femme, & à la gravité de sa démarche, qu'elle devoit être de noble famille, lui demanda qui elle étoit : *je suis*, répondit-elle avec fermeté, *sœur de Théagenes, qui étant Capitaine général des Thébains, à la bataille de Chæronée, mourut en combattant contre toi, pour conserver notre liberté, & nous empêcher d'être exposés aux outrages indignes que nous avons soufferts ; je ne crains pas la mort, j'aime mieux perdre la vie, que de les endurer encore une fois.* Alexandre admirant le courage de Timoclée, lui donna les louanges qu'elle méritoit ; il lui accorda la liberté de se retirer où elle voudroit ; il lui fit rendre tous ses effets, & il ordonna que tous ceux & celles qui étoient ses parents fussent aussi remis en liberté.



Les Dames Espagnoles.

Hannibal se préparant à passer en Italie, pour aller faire la guerre aux Romains, & ne voulant laisser derriere lui aucuns ennemis, assiégea une des principales villes d'Espagne, appellée Salmatique (1). Les habitants se voyant hors d'état de la défendre, capitulerent avec Hannibal, & promirent de lui payer trois cents talents d'argent, & de lui livrer trois cents ôtages; mais lorsqu'il se fut retiré, ils refuserent d'exécuter cette convention. Hannibal, irrité de cette mauvaise foi, revint avec son armée devant la ville, & pour exciter le courage de ses soldats, il fit proclamer qu'il leur en abandonneroit le butin, lorsqu'ils l'auroient prise; les habitants effrayés, n'osant pas soutenir un assaut général, se ren-

(1) C'est aujourd'hui la ville de Salamanque.

dirent à diſcrétion. Hannibal leur permit d'en ſortir, tant hommes que femmes, de condition libre ſeulement, avec leurs ſimples habillements. Les femmes préſumant qu'elles ne ſeroient point fouillées par les ſoldats, en ſortant de la ville, prirent des épées qu'elles cacherent ſous leurs robes. Quand les habitants furent ſortis, Hannibal les fit reſter à une certaine diſtance, & les fit garder par un détachement de Troupes Maſſiliennes, pendant que le reſte de l'armée ſe jeta en foule dans la ville pour la piller. Ces Maſſiliens, fâchés de ce qu'on les retenoit à la garde des Eſpagnols, & craignant de perdre leur part du butin, ſe débanderent les uns après les autres pour y courir; lorſque les femmes virent que ceux qui reſtoient étoient en moindre nombre que leurs maris, elles ouvrirent leurs robes, leur donnerent les épées qu'elles avoient

apportées, & les encouragerent à attaquer le reste de ceux qui les gardoient. Il y eut même plusieurs femmes qui, ramassant les armes de ceux qui avoient été tués, se jeterent dans la mêlée; il y en eut une d'entr'elles qui eut la hardiesse d'arracher à un Officier sa javeline, avec laquelle elle lui ôta la vie. Enfin, les hommes & les femmes combattirent si courageusement, qu'ils tuerent, ou mirent en fuite tous ceux qui les gardoient, & ensuite ils se retirerent promptement vers leurs montagnes voisines. Hannibal, informé de cet exploit, voulut rassembler ses troupes pour les envoyer à la poursuite des Espagnols; mais ses soldats étoient tellement occupés au pillage de la ville, qu'il n'en pût former que très-tard un corps capable de les arrêter, & les Espagnols eurent le temps de se mettre en sûreté dans les montagnes, où il ne put les

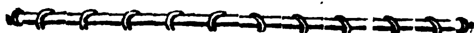
forcer. Mais depuis, les habitants de cette ville lui ayant envoyé demander pardon, il le leur accorda généreusement en faveur, dit-il, de la belle action que leurs femmes avoient faite : il fit l'éloge de leur courage, & il permit aux unes & aux autres de revenir sans crainte habiter leur ville.

En l'année 1379, la garnison d'Alfaro, ville d'Espagne, ayant pris la fuite & abandonné les murailles aux Anglois qui l'assiégeoient, les femmes prirent les armes, & soutinrent l'assaut avec tant de courage & d'intrépidité, qu'elles chasserent les Anglois qui s'étoient déjà emparé d'une partie de la ville, & les obligerent de lever le siege. Il faut avouer, dit leur chef, que nous avons eu affaire à des hommes bien efféminés, & à des femmes bien mâles.

Pendant que les Femmes Célebres, Philosophes & Savantes dont je viens de parler, brilloient dans l'Orient, dans la Grece & chez les autres Nations, la ville de Rome produisoit aussi des Femmes mémorables, qui méritent d'être célébrées dans l'Histoire. Quoique cette Ville, devenue depuis la maîtresse de l'Univers, fût encore au temps dont je vais parler, dans les premieres années de sa fondation, elle étoit déjà le siege de la gloire des femmes. On peut dire qu'elles contribuerent, autant que les hommes, à conserver la vertu & la pureté des mœurs, qui sont les plus solides fondements du bonheur des peuples. Les plus beaux jours de Rome sont ceux qui se sont écoulés depuis sa fondation jusqu'au cinquieme siecle de son existence : elle ne connoissoit point cette Philosophie sur laquelle on disputoit dans les Ecoles de la Grece,

avec trop de vanité, & souvent avec assez peu de raison ; sa Philosophie étoit un usage constant & uniforme des véritables vertus que les femmes pratiquoient avec autant d'ardeur que les hommes : ce furent des femmes qui empêcherent la destruction de Rome dans ses premiers jours ; ce fut une femme qui lui procura la liberté, & fut cause de la destruction de la tyrannie des Tarquins ; ce fut une femme qui sauva Rome de la fureur d'un Citoyen mécontent : aussi les femmes ont-elles toujours joui, dans cette République, de la plus grande considération. Pour prouver la vérité de ce que j'avance, je rapporterai plusieurs traits qui méritent de trouver place dans l'Histoire des Femmes Célebres ; les premieres, dont je parlerai, sont les Sabines.





LES SABINES.

ROMULUS, ayant formé le dessein de fonder une ville dans la contrée où il avoit pris naissance & où il avoit été élevé, rassembla une assez grande quantité d'hommes des villes voisines & de la campagne, qui le choisirent pour leur Roi. Mais comme ceux qui le suivirent n'étoient pas encore en assez grand nombre pour pouvoir résister à ceux qui pourroient les attaquer, il établit un asyle dans l'emplacement qu'il avoit fait enclorre de murs & de fossés : bientôt il vit arriver, dans ce lieu de refuge, une foule d'hommes, tant libres qu'esclaves, que l'amour de la nouveauté y attiroit. Tels furent les premiers habitants qui contribuerent à la fondation & à l'agrandissement de la ville de Rome : ils étoient déjà assez forts pour se défendre contre

ceux qui, jaloux de leur établissement, oseroient s'y opposer; mais ils ne pouvoient se flatter de le perpétuer au-delà de leur vie : il y avoit trop peu de femmes à Rome, pour en espérer une postérité suffisante, & ils en recherchoient en vain d'étrangeres. Romulus envoya des Ambassadeurs chez les peuples voisins, pour leur demander leurs filles en mariage : « Les » nouveaux États, disoient ces Dé» putés, n'ont d'abord, comme toutes » les choses humaines, que de foibles » commencements; mais, si le Ciel les » protege, s'ils sont conduits par la » vertu & le courage, on les voit » alors s'affermir & s'accroître. La » fondation de Rome est l'ouvrage » des Dieux, & la valeur des Ro» mains ne démentira jamais leur ori» gine; hommes & mortels aussi-bien » que nous, ne dédaignez pas notre » alliance ». On ne les écouta nulle

part ; quelques-uns même en les refusant, leur demandoient pourquoi ils n'avoient pas ouvert aussi un asyle pour les femmes ; que c'eût été le moyen de faire des mariages assortis. Romulus, dissimulant son ressentiment, ordonne une fête en l'honneur de Neptune ; &, pour la célébrer avec plus d'éclat, il fait préparer des jeux publics, ornés de tout ce que l'industrie & les modiques facultés de sa nouvelle ville peuvent procurer. Il les fait annoncer chez tous les peuples voisins, & les fait inviter à les venir voir. Il s'y trouva une affluence extraordinaire de personnes que le desir de voir aussi la ville y attiroit de toutes parts ; les Céciniens, les Crustuméniens, les Antemnates, & principalement les Sabins, s'y rendirent en foule avec leurs femmes & leurs enfants : on leur fait un bon accueil ; le grand nombre de maisons où l'on

s'empresse de les recevoir, la situation de la ville, ses édifices, ses remparts, tout les porte à regarder avec admiration cette ville construite en si peu de temps.

Les jeux commencent, & dans le temps qu'ils fixoient les regards & l'attention des spectateurs, les Romains, au signal dont ils étoient convenus, se levent de concert, &, répandus dans l'assemblée, ils ravissent au hasard & sans choix, les filles de ces étrangers. Le désordre interrompit le spectacle; les peres & les meres outrés de douleur prennent la fuite, réclamant les droits de l'hospitalité violée, & invoquant la vengeance des Dieux. Les filles, en la puissance de leurs ravisseurs, incertaines de leur destinée, ne savoient ce qu'elles en pouvoient augurer; mais enfin les soins, les complaisances & les caresses de leurs époux qui s'excusoient sur l'excès de leur amour, fit naître dans leurs

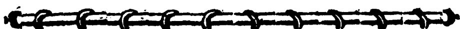
leurs cœurs une tendresse à laquelle la nature a destiné cet aimable sexe : mais il n'en étoit pas de même de leurs parents ; les Céciniens furent les premiers qui, ayant voulu se venger, vinrent avec leurs troupes, ravager le territoire des Romains. Romulus, à la tête de son armée, les eut bientôt mis en déroute, & leur apprit que la colere sans forces est une foible ressource : pareille disgrace arriva aux Crustuméniens & aux Antemnates ; & après les avoir mis hors d'état de défense, Romulus les reçut dans sa ville comme Citoyens, à la priere de sa femme Hersilie, & à la sollicitation des autres femmes. Les Sabins furent les derniers à prendre les armes, mais leur attaque fut la plus importante ; l'emportement & la passion ne leur avoient rien fait précipiter : Tatius, leur Roi, vint à la tête de son armée camper auprès de Rome ;

il avoit introduit pendant la nuit, par une trahison, Mettius, son Lieutenant, dans la citadelle de Rome avec un corps de troupes; & lorsque Romulus, à la tête des siennes, eut attaqué Tatius, Mettius vint les prendre à dos, & mit une partie de l'arriere-garde en fuite: fier de ce succès, il crioit à ses soldats: *voyez ces hôtes perfides, ces lâches ennemis, ils sentent présentement qu'il n'est pas aussi facile de résister à des hommes de cœur, que d'enlever des filles timides;* mais Romulus, avec les plus déterminés de ses soldats, fond sur lui & le repousse. Tatius, d'un autre côté, pressoit vivement les Romains; Romulus revient contre lui: on se battoit avec beaucoup de courage, mais la victoire paroissoit pencher du côté des Sabins, lorsqu'on vit les Femmes Sabines, dont l'enlévement avoit occasionné la guerre, accourir sur le

champ de bataille avec leurs cheveux épars & leurs robes déchirées ; elles ſe jettent au milieu des combattants, & s'adreſſant les unes à leurs peres, & les autres à leurs maris : *ceſſez*, leur diſoient-elles, *de tremper vos mains, vous, dans le ſang de vos gendres, & vous dans celui de nos peres ; épargnez à votre poſtérité la honte dont vos meurtres & vos parricides la couvriront à jamais ; tournez vos armes contre nous, c'eſt nous qui ſommes la cauſe de cette guerre & du carnage qui s'y fait de nos peres & de nos époux : il nous ſera plus avantageux de mourir que de ſurvivre aux uns ou aux autres.* Le ſilence ſuccede tout d'un coup aux cris des combattants, les armes leur tombent des mains ; leurs chefs entrent en conférence, & concluent la paix, à condition que les Sabins ſe réuniront dans la ville de Rome, ne for-

meront plus qu'un même peuple avec les Romains, & que les deux Rois y régneront ensemble. Une paix si heureuse, & qui terminoit la guerre, rendit les Sabines encore plus cheres à leurs peres & à leurs époux; elles surent, par leur douceur & leur complaisance, entretenir entr'eux une parfaite union, & les deux Rois vécurent dans la plus grande intelligence.

La tranquillité que cette paix procura à la ville de Rome, avec une augmentation considérable de Citoyens, contribua beaucoup à élever sa puissance sous les regnes des Rois successeurs de Romulus. Ils avoient subjugué une partie des peuples qui les environnoient; ils avoient détruit la ville d'Albe, alors rivale de Rome, & y avoient incorporé les habitants; ils avoient orné la Ville d'édifices aussi utiles que magnifiques; enfin, ils avoient rendu la Monarchie Romaine la plus puissante de l'Italie.



LUCRECE.

ROME étoit dans la cent quatre-vingt-huitieme année de sa fondation, 577 ans avant Jesus-Christ, lorsque Servius Tullius succéda à Tarquin, surnommé l'Ancien, cinquieme Roi de Rome, & qui fut assassiné par les enfants d'Ancus Martius son prédécesseur. Tullius avoit régné quarante-quatre ans avec tant de sagesse, de courage & de modération, qu'il avoit mérité l'amour de tous les Citoyens. Il avoit vaincu les Veyens & les Toscans, & augmenté l'enceinte de la Ville & le nombre de ses habitants : n'ayant point d'enfants mâles, il avoit marié sa fille Tullie à Tarquin, depuis nommé le Superbe, fils de Tarquin l'Ancien, auquel Tullius avoit succédé. Tullie étoit une femme ambitieuse & impatiente de régner : elle ne cessoit de reprocher à son mari

son peu de courage de n'oser monter sur un trône qui lui appartenoit par droit de naissance, & dont Servius Tullius s'étoit emparé à son préjudice. Tarquin, selon l'expression de Tite-Live, aiguillonné par cette furie, gagne une partie des Citoyens, & sur-tout de la jeune Noblesse par ses présents & par ses carresses; &, lorsque sa brigue est assez forte, il fait assembler le Sénat, sans la participation du Roi son beau-pere; il déclame contre lui, & demande qu'on lui rende un trône qu'il lui a enlevé. Servius Tullius, averti de ce qui se passe, vient au Sénat; lorsqu'il apperçoit Tarquin: *que vois-je*, lui dit-il en élevant la voix, *quelle est ton insolence, Tarquin, d'oser, moi vivant & sans mon aveu, convoquer le Sénat, & t'asseoir sur mon Trône? Oui*, répondit fiérement Tarquin, *je suis sur celui de mon pere, & son fils y a sans doute plus de droit qu'un esclave*

comme toi. Les partiſans de l'un & de l'autre font grand bruit : ce n'eſt plus qu'un tumulte confus dans la ſalle ; alors Tarquin ſe voyant dans la néceſſité de tout oſer, jeune & robuſte, il ſaiſit le vieillard par le milieu du corps, le tranſporte hors de la ſalle & le précipite du haut des degrés dans la place. Ceux qui l'avoient accompagné le relevent & veulent le tranſporter à ſon palais ; mais, avant qu'il y ſoit arrivé, Tarquin fait courir après lui une troupe de ſatellites armés qui le maſſacrent. Au premier bruit, Tullie étoit accourue dans la place, & l'ayant traverſée ſur ſon char, ſans ſe déconcerter à la vue de tout le peuple aſſemblé, elle parvient juſqu'au Sénat, fait appeller Tarquin ſon mari, le proclame la premiere, Roi de Rome & ſe retire : lorſqu'elle fut dans la voie appellée Virbienne, pour monter aux Eſquilies, quartier de Rome, où étoit ſon palais,

celui qui conduisoit le char de Tullie, voyant le corps de Tullius étendu sur le sable, s'arrête saisi de frayeur & le montre à sa maîtresse; mais cette femme dénaturée ordonne au cocher de continuer sa route, & fait passer son char sur le corps de son pere. Une couronne acquise par de pareils crimes, est bien chancelante sur la tête de celui qui la porte : aussi Tarquin se conduisit avec tant de tyrannie, d'avarice & de cruauté, qu'il la perdit bientôt; je n'entrerai pas dans le détail de ses actions, on peut les voir dans l'Histoire Romaine : il suffira de dire que ce fut la débauche d'un de ses fils qui causa cette révolution.

Quelque méchant que fût Tarquin pendant la paix, il étoit grand homme de guerre. Il avoit fait plusieurs conquêtes dans l'Italie & avoit beaucoup augmenté la puissance de Rome. Il avoit voulu surprendre d'emblée la

ville d'Ardée, ſans avoir déclaré la guerre à ſes habitants; mais l'attaque n'ayant pas réuſſi, il avoit formé le ſiege de cette ville qu'il tenoit bloquée, dans le deſſein de s'en rendre maître par la famine. Comme les aſſiégeants étoient les plus forts, le ſiege ſe conduiſoit aſſez foiblement, ce qui donnoit le temps aux principaux Officiers de ſe livrer au plaiſir. Un jour, entr'autres, que les jeunes gens de la famille de Tarquin ſoupoient chez ſon fils Sextus, avec Tarquin Collatin, fils d'Egérius, la converſation tomba ſur les femmes: chacun vantoit la ſienne & la préféroit à celle des autres. La diſpute commençoit à s'échauffer: *Ces diſcours ſont inutiles*, dit Collatin, *je puis vous convaincre facilement que Lucrece l'emporte ſur toutes les autres. Nous ne ſommes pas loin de Rome, allons les ſurprendre, nous jugerons de leur mérite par les occu-*

pations où nous les trouverons, au moment qu'elles nous attendent le moins. Les convives approuvent cette proposition. Ils étoient déjà pris de vin, ils montent à cheval, ils se rendent à Rome, où ils trouvent chacun leurs femmes au milieu des débris de la bonne chere, se livrant au plaisir avec leurs amies. Ensuite ils vont à Collatie pour voir aussi Lucrece : ils la trouvent, bien avant dans la nuit, au milieu de ses femmes occupées à différents ouvrages. Elle reçut ses hôtes avec l'honnêteté & la politesse convenables, & tous convinrent que Lucrece avoit remporté le prix de la dispute. Sextus Tarquin, aussi frappé de la beauté de Lucrece que de ses graces & de sa modestie, en devint sur le champ passionnément amoureux. Quelques jours après, à l'insu de Collatin, il revient seul avec un domestique à Collatie; Lucrece & toute sa maison

le reçoivent avec le plus agréable accueil, & le conduisent après le souper dans l'appartement destiné pour les hôtes. Lorsqu'il croit tout le monde enseveli dans le sommeil, il se rend à la chambre de Lucrece ; d'une main il la saisit, & de l'autre tenant son épée : *Ne faites point de bruit, Lucrece*, lui dit-il, *je suis Sextus Tarquin ; je vous ôte la vie, si vous proférez une seule parole.* Lucrece passe subitement d'un doux sommeil dans une horrible frayeur. Tarquin lui déclare sa passion : prieres, menaces, il met tout en usage pour triompher de la pudeur de Lucrece ; mais toujours rebuté par une constance qui ne cede pas au péril le plus évident, il essaie encore de l'ébranler par la crainte de l'infamie. Il la menace de tuer un esclave & de le mettre auprès d'elle dans son lit, après l'avoir égorgée elle-même, pour faire croire qu'on l'avoit

surprise dans le crime avec lui. Lucrece en frémit, les forces lui manquent, & Tarquin, content d'avoir triomphé de la foiblesse de cette femme, se retire.

Lucrece désolée, dépêche sur le champ un exprès à Rome, à son pere, Spurius Lucrétius; & un autre à son mari, au camp devant Ardée, & leur mande de venir en diligence chaçun avec un ami fidele, qu'il n'y a pas un moment à perdre, qu'un grand malheur vient d'arriver. Ils accourent, Lucretius avec Publius Valerius & Collatin amene avec lui L. Junius Brutus; ils trouvent Lucrece plongée dans la plus vive douleur : en les voyant, elle fond en larmes; son mari lui demande le sujet de sa tristesse : *Ah!* s'écrie Lucrece, *tu vois une femme à qui l'on a ravi l'honneur, si mon corps est criminel, mon cœur est innocent, & ma mort te le prouvera,*

mais jurez tous, que vous tirerez vengeance de celui qui m'a outragée : c'est Sextus Tarquin ; ce scélerat, sous le masque de l'amitié, s'est introduit ici la nuit derniere, & , le poignard à la main, il a triomphé de moi ; mais, si vous avez du courage, son triomphe lui sera fatal autant qu'à moi. Tous font serment de la venger, & comme ils vouloient lui faire entendre, pour la consoler, que dans son malheur elle n'étoit pas coupable, qu'il ne sauroit y avoir de crime dans ce qu'on ne fait pas librement, que tout le mal vient du cœur, que le corps est incapable d'en faire, & qu'enfin la honte & l'infamie de ce qui s'étoit passé retomboient sur le corrupteur, *ce sera*, leur dit-elle, *à vous de le punir selon ses forfaits ; je sais que je suis innocente, mais je n'en serai pas moins la victime de mon infortune, & jamais l'exemple de Lucrece n'autori-*

sera l'adultere : à l'instant elle plongea dans son sein un poignard qu'elle tenoit caché sous sa robe ; elle tombe, elle expire. Pendant que son pere & son mari se livroient à la plus vive douleur, Brutus tire du sein de Lucrece le poignard tout sanglant, & le tenant élevé : *par ce sang*, dit-il, *par ce sang si pur avant l'insulte de Tarquin, je jure, & vous, grands Dieux, je vous prends à témoins que j'emploierai le fer & le feu pour soulever le Ciel & la terre contre le superbe Tarquin, l'exécrable Tullie, leurs enfans & toute cette race scélérate : je le proteste, Rome ne sera plus désormais gouvernée par des Rois.* Collatin, Lucrétius & Valérius font les mêmes serments ; ils font prendre le corps de Lucrece, & on l'expose dans la Place de Collatie : ce spectacle tragique attire tout le peuple qui fait éclater à l'envi sa douleur

& ſon indignation. Brutus lui expoſe que la conjoncture demande autre choſe que des larmes, ou une inutile commiſération; qu'il s'agit de courir aux armes, pour tirer vengeance avec éclât d'un ſi horrible attentat : ſon diſcours fait impreſſion; les plus déterminés prennent les armes les premiers : leur exemple entraîne les autres. Brutus, après avoir poſé des gardes aux portes de Collatie, pour empêcher que Tarquin ne ſoit inſtruit de ce qui ſe paſſoit, marche à Rome, à la tête de ceux qui veulent bien le ſuivre. Le récit de la ſcene tragique arrivée à Collatie, fait à Rome la même impreſſion ſur les eſprits : on accourt de tous les quartiers, dans la Place. Brutus ayant fait aſſembler le peuple, lui fit un diſcours vif & pathétique, dans lequel il expoſa la violence de Sextus Tarquin, ſon attentat ſur la pudicité de Lucrece, la

fin tragique de cette chaſte femme, & la déſolation d'un pere, moins ſenſible à la perte de ſa fille, qu'à la cauſe de ſa mort. Il rappella là tyrannie du ſuperbe Tarquin, la maniere indigne dont-il avoit traité le peuple, le meurtre horrible de Servius Tullius, & la barbarie de Tullie qui avoit fait paſſer ſon char ſur le corps de ſon pere. Les diſcours de Brutus ſouleverent tellement l'aſſemblée, qu'elle déclara ſur le champ Tarquin le Superbe déchu de la Royauté; lui, ſa femme & ſes enfants exilés & bannis de Rome.

Cependant Tarquin, informé de ce qui ſe paſſoit à Rome, troublé d'une ſi violente révolution, étoit parti du camp devant Ardée, pour en arrêter le progrès; mais Brutus, qui l'avoit prévu, avoit déjà formé une armée de ceux qui venoient en foule ſe ranger ſous ſes ordres; il confia la garde deRome à Lucrétius, y laiſſa une partie

des troupes, & se mit à la tête de l'autre, pour aller faire soulever les Soldats Romains qui étoient au siege devant Ardée. Tullie se sauva du Palais, au milieu des insultes & des imprécations du peuple qui conjuroit les Dieux de la livrer, elle & sa race, aux Furies destinées à tourmenter les parricides. Brutus, à la tête du corps de troupes qu'il commandoit, se détourna du grand chemin, pour éviter la rencontre de Tarquin, & ils arriverent presqu'en même temps, l'un au camp, & l'autre devant Rome; Tarquin en trouva les portes fermées, & on lui annonça son exil, pendant que les troupes, qui assiégeoient Ardée, recevoient avèc joie Brutus comme le libérateur de la Patrie Les enfants de Tarquin furent chassés du camp; les deux aînés suivirent leur-pere en exil; & Sextus Tarquin, l'auteur de cette révolution, s'étant retiré dans la ville

de Gabies, y fut massacré par les habitants, irrités de la rigueur avec laquelle il les gouvernoit. Lucrétius, Gouverneur de Rome, ayant fait assembler le peuple, il élut deux Consuls, qui furent L. J. Brutus & L. Tarquin Collatin. Le regne de Tarquin le Superbe avoit duré 25 ans, & le Gouvernement Monarchique 244 ans, jusqu'à l'établissement de la liberté.





CLÉLIE.

CEPENDANT les Tarquins, se voyant forcés d'abandonner la ville de Rome, s'étoient refugiés à la Cour de Porsenna, Roi de Clusium; ils l'avoient engagé de prendre leur défense; s'étant mis en marche avec une armée considérable, il étoit venu attaquer la ville de Rome : il s'en seroit même rendu maître, sans la valeur d'Horatius Coclès, & de quelques Citoyens qui défendirent, contre son armée, le passage du Tybre, jusqu'à ce qu'on eût rompu le pont qui conduisoit à la ville. Porsenna, maître de tous les dehors, avoit réduit les Romains à la plus grande disette de vivres, lorsque Caïus Mucius, jeune homme d'une des meilleures familles, conçut le dessein d'aller tuer Porsenna dans son camp. Après avoir communiqué son

projet aux Consuls, & avoir obtenu la permission de l'exécuter, il se rend au camp ennemi, il se mêle dans la foule des soldats, dans le temps que le Roi leur faisoit payer leur solde ; Mucius voyant deux hommes presqu'également vêtus, d'une maniere plus distinguée que les autres, ne sachant lequel étoit le Roi, qu'il n'avoit jamais vu, n'osa demander à le connoître, de crainte d'être découvert ; il se détermine au hasard, & tue le principal Officier qui étoit à côté du Roi ; il prend la fuite, & la foule, effrayée de le voir un poignard sanglant à la main, s'ouvre & le laisse passer. Cependant les gardes courent après lui & l'arrêtent ; lorsqu'il est en présence du Roi, il lui dit d'un ton ferme & assuré : *je suis Caïus Mucius, Citoyen Romain, aussi déterminé à souffrir la mort, que je l'étois à te la donner ; mon dessein n'a pas réussi,*

mais je ne ſuis pas le ſeul qui ait réſolu ta perte : tu en verras beaucoup d'autres après moi courir la même carriere ; ils viendront ſeul à ſeul t'attaquer, & malgré la vigilance de tes gardes, quelqu'un plus heureux que moi, triomphera d'un Prince qui n'eſt devenu notre ennemi, que pour nous forcer de recevoir nos Tyrans. Porſenna, enflammé de colere par ce diſcours, & par le péril qu'on lui annonce, menace Mucius de lui faire donner la plus rude queſtion, s'il ne lui découvre à l'inſtant la trame de cette conſpiration ; mais Mucius, ſans faire paroître la moindre crainte : *vois*, lui dit-il, *combien l'on fait peu de cas de la vie, lorſqu'on ne cherche que la gloire ;* auſſi-tôt il poſe ſa main droite ſur un braſier allumé pour faire un ſacrifice, & la laiſſe brûler avec la plus grande intrépidité. Porſenna, étonné d'une conſtance qui

tient du prodige, se leve, fait arracher Mucius de l'autel: *retire-toi*, lui dit-il, *plus ennemi de toi-même, que de Porsenna ; je donnerois à ton action les louanges qu'elle mérite, si elle avoit été faite pour mon service : retire-toi, je ne veux pas user du droit que la guerre me donne sur ta liberté & sur ta vie.* Alors Mucius lui dit : *Prince, puisque vous savez honorer la vertu, vous obtiendrez de moi, par reconnoissance, ce que vous n'avez pu m'arracher par vos menaces : trois cents jeunes Romains, des premieres familles, ont conjuré de vous ôter la vie ; je vous ai attaqué le premier parce que le sort l'avoit décidé en ma faveur ; ils me suivront a mesure que le sort tombera sur eux, jusqu'à ce que la fortune leur ait été plus favorable qu'à moi.* Porsenna, frappé du péril qu'il avoit couru, qu'il n'avoit évité que par le plus

grand hasard, & auquel il se voyoit continuellement exposé, fit accompagner Mucius par des Ambassadeurs qu'il envoyoit pour offrir aux Romains de leur donner la paix. Dans les conditions, il n'insista pas beaucoup sur le rétablissement des Tarquins, que le Sénat & le Peuple Romain refuserent absolument; mais ils promirent de lui rendre les terres qu'ils avoient autrefois conquises sur les Volsques. La paix fut conclue à cette condition; en attendant l'entiere exécution, Porsenna exigea pour ôtages dix jeunes hommes & dix jeunes filles des premieres familles de Rome: il leva le siege de la ville, & il y laissa entrer les vivres dont elle avoit besoin.

Pendant qu'on étoit occupé à régler les derniers articles, les Filles Romaines voulurent aussi avoir part à la gloire d'avoir contribué à délivrer

leur Patrie. *Clélie*, l'une des principales ôtages, exhorta ses compagnes d'avoir la hardiesse de se sauver; comme la ville étoit pourvue de vivres, ces filles crurent pouvoir rompre la capitulation : ayant trompé la vigilance de leurs gardes & rompu leurs liens, Clélie les conduisit sur les bords du Tybre, se jeta la premiere dans le fleuve, & leur montra l'exemple de le passer à la nage, aidant elle-même à soutenir celles qui étoient les plus foibles, & avec un peu de peine elles se rendirent toutes à l'autre bord. Porsenna étoit un Prince non seulement vaillant & courageux, mais encore magnanime & juste; lorsqu'il eut appris l'action de Clélie, il envoya des Ambassadeurs pour demander qu'on la lui livrât elle seule, se souciant peu des autres ôtages : que, si on la refusoit, il recommenceroit la guerre; mais qu'au contraire il la renverroit honorablement

honorablement à ses parents. Les Ambassadeurs de Porsenna rencontrerent des Députés Romains qui ramenoient Clélie & les autres ôtages ; lorsqu'il vit cette fille, il lui donna les plus grandes louanges, élevant son action au-dessus de celles des Coclès & des Mutius ; & au lieu de bijoux, il lui fit présent du plus beau de ses chevaux magnifiquement harnaché, & la renvoya avec ses Compagnes ; la paix ayant été ratifiée, il se retira avec son armée. Les Romains, pour honorer d'une nouvelle maniere le nouvel héroïsme de cette fille, lui firent élever une statue équestre qui la représentoit à cheval (1).

---

(1) *Romani novam in feminâ virtutem, novo genere honoris, statuâ equestri donavêre.* Tit. Liv. *Libr. II*, § XIII.



VÉTURIE,
Mère de Coriolan.

DE tous les peuples du monde, le plus fier & le plus hardi, dit M. Bossuet, dans son Histoire Universelle (1), mais en même temps le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux & le plus patient a été le Peuple Romain : il a produit les plus grands hommes, les plus sages & les plus courageux ; & enfin il a assujetti tous les Royaumes de l'Univers. Néanmoins, dans le temps qu'il pratiquoit les plus sublimes vertus, il étoit presque toujours agité par les plus violentes dissentions : la jalousie qui régnoit entre la Noblesse & le Peuple, a été plusieurs fois sur le point de détruire cet Etat si brillant. J'en don-

(1) Page 541 de l'édition *in*-12.

verrai une preuve dans l'histoire de Coriolan, que je vais rapporter le plus succintement qu'il me sera possible; elle fera connoître que ce fut Véturie, mère de Coriolan, & les Dames Romaines qui garantirent la République de sa perte.

Il ne faut pas regarder le Peuple Romain comme les peuples des autres Nations : il n'étoit occupé que de la guerre & de l'agriculture; il méprisoit les Arts & les Métiers, qu'il faisoit exercer par ses esclaves. Ce qu'on appelloit les Citoyens Romains, étoient divisés en deux classes, celle des Nobles & celle des Plébéïens; lorsque les Romains eurent chassé leurs Rois, la Noblesse s'empara de toute l'autorité, & traita tyranniquement les Plébéïens : ceux-ci de leur côté, qui ne voyoient d'autre différence entre eux & la Noblesse que le plus ou le moins de richesses, secouerent ce joug

impérieux ; &, après plusieurs graves séditions, ils forcerent la Noblesse de leur accorder des Tribuns, Magistrats sacrés qui ne pouvoient être pris que dans le corps du peuple : ils avoient droit d'assister à toutes les délibérations du Sénat ; un seul Tribun qui prononçoit le mot *veto*, *je m'oppose*, arrêtoit toutes les décisions. Ils avoient le droit de citer les Nobles devant le peuple, pour leur faire rendre compte de leur conduite. La Noblesse souffroit ces Tribuns avec la plus grande impatience, & cherchoit tous les moyens de les faire abroger.

Environ l'an 263 de la fondation de Rome, la République fut affligée d'une disette presque générale, causée par l'interruption des travaux de la campagne, pendant les dernieres divisions, & par l'intempérie de l'air ; elle fut si grande, qu'elle eût peut-être causé la perte des esclaves & d'une

partie du peuple, sans la sage prévoyance des Consuls qui envoyerent acheter des bleds sur les côtes de l'Italie & sur-tout en Sicile qui en fournit une grande provision. Le Sénat s'assembla, pour en régler la distribution & le prix : du nombre des Sénateurs, étoit Caïus Marcius, homme de tête & de courage, surnommé Coriolan, pour s'être rendu maître de la ville de Corioles. L'avis de plusieurs Sénateurs, & sur-tout de Coriolan, étoit de profiter de cette disette, pour forcer les Plébéïens de renoncer aux privileges qu'ils avoient extorqués dans leur derniere dissention. « S'ils veulent, dit Coriolan, profiter de » l'abondance que nous pouvons leur » procurer, qu'ils nous laissent rentrer dans nos droits. Verrai-je donc » toujours des Magistrats Plébéïens, » un Tribun Sicinius s'ériger en maître, » & nous traiter en esclaves ? Nous

» avons été forcés de le souffrir, il
» est vrai; mais il faut se servir de
» cette occasion pour nous délivrer
» de leur tyrannie. Aurions-nous
» brisé le joug de Tarquin, pour
» subir celui du Tribun Sicinius?
» qu'il forme des partis, qu'il souleve
» la populace, qu'il l'emmene, & qu'il
» aille s'établir avec elle sur le Mont
» sacré, les chemins lui sont ouverts.
» Laissons faire ces mutins, j'ose le
» prédire, subjugués par l'indigence,
» ils se porteront d'eux-mêmes à la-
» bourer nos terres, au lieu de les
» faire déserter par les laboureurs ».
Cet avis outré, répandu parmi le peuple, y porta la fureur & l'indignation; il fut sur le point de courir aux armes, mais il fut arrêté par le Tribun Sicinius, qui cita Coriolan à comparoître devant le peuple, au jour qu'il indiqua : Coriolan ne s'étant point présenté au jour marqué, le peuple

fut inflexible aux sollicitations des Sénateurs, & le condamna au bannissement (1). Coriolan, indigné de ce traitement, se retira chez les Volsques, peuple de tout temps ennemi des Romains; ils le reçurent avec le plus grand plaisir : Attius Tullus, le plus implacable ennemi des Romains, le logea chez lui; tous deux également animés, ils déterminerent les Volsques à déclarer la guerre aux Romains, & l'on en donna la conduite à Coriolan : s'étant mis en campagne, il pilla & ravagea tout le territoire de Rome, affectant cependant de conserver les domaines des Patriciens, pour fomenter la division entr'eux &

(1) Il faut observer qu'à Rome, lorsqu'un Citoyen étoit condamné à l'exil, on ne faisoit point sortir de la ville sa famille & l'on ne confisquoit pas ses biens, on lui en laissoit la jouissance.

les Plébéïens; il s'empara de pluſieurs villes du Domaine de la République, & il vint enſuite camper à cinq milles de Rome, pour en former le ſiege. Cependant la crainte des ennemis du dehors avoit réuni les eſprits, malgré leur animoſité réciproque; mais un point les diviſoit encore. Les Conſuls & le Sé nat mettoient toutes leurs eſpérances dans les armes, au lieu que le peuple en vouloit faire la derniere reſſource. Enfin, d'un conſentement unanime, on convint d'envoyer une Députation à Coriolan; mais elle n'eut de lui qu'une réponſe pleine de hauteur : « Nous parlerons de paix, dit » Marcius aux Députés, quand vous » aurez rendu aux Volſques leurs » terres dont vous vous êtes emparés : » ſi vous prétendez qu'on vous laiſſe » jouir impunément des rapines que » vous avez faites pendant la guerre, » penſez que Marcius, auſſi ſenſible

» à l'insulte de ses Citoyens, qu'à » la bienveillance de ceux qui l'ont » accueilli, au lieu d'être découragé » par son exil, n'en est devenu que » plus fier & plus implacable ». Ces mêmes Députés renvoyés à Marcius, pour avoir une seconde audience, ne furent pas seulement admis dans le camp : on rapporte même que les Prêtres & les Ministres de la Religion, avec leurs habits de cérémonie, étant allés en suppliants se présenter devant lui, ne furent pas mieux reçus.

Dans cette fâcheuse circonstance, plusieurs Dames Romaines allerent trouver *Véturie*, mere de Coriolan, & *Volumnie* son épouse ; elles engagerent Véturie à venir avec elles, malgré son grand âge, dans le camp ennemi, & Volumnie, sa bru, de les accompagner avec ses deux jeunes enfants, pour se présenter à Marcius, lui demander, par leurs prieres & leurs

larmes, le ſalut & la conſervation d'une Patrie que ſes Citoyens déſeſpéroient de pouvoir défendre contre lui.

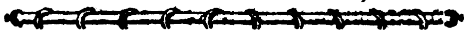
A leur approche, Marcius averti qu'un grand nombre de femmes éplorées s'avançoit vers le camp, & quelqu'un de ſes amis étant venu lui dire qu'il croyoit avoir reconnu à leur tête ſon épouſe, ſes deux enfants, & ſa mere livrée à la plus grande triſteſſe, Coriolan, conſterné & comme hors de lui-même, ſortit de ſa tente pour aller à ſa rencontre : il voulut d'abord embraſſer ſa mere; mais Véturie le repouſſant, lui dit d'un ton irrité : « Avant de me donner des marques » de ta tendreſſe, dis-moi ſi je ſuis » venue trouver un fils, ou un en- » nemi; ſi tu me regardes comme ta » captive, ou comme ta mere? Je » n'ai donc vécu ſi long-temps que » pour te voir d'abord exilé de ta

» Patrie, & ensuite son implacable
» ennemi. As-tu bien osé ravager la
» terre qui t'a vu naître & qui t'a
» nourri ? quelque furieux que fût
» l'esprit de vengeance qui te con-
» duisoit, dès que tu as mis le pied
» sur ces frontieres, ton cœur n'a-
» t-il pas dû s'attendrir, & les armes
» te tomber des mains ? As-tu donc
» pu, à la vue de Rome, ne pas te
» dire à toi-même : c'est là que sont
» encore mes Dieux, ma mere, ma
» femme, mes enfants, ma maison ?
» Ingrat ! c'est donc parce que je t'ai
» enfanté, que Rome va périr ? Si je
» n'avois pas été mere, je pourrois
» encore espérer de mourir dans le
» sein de ma Patrie : saches néan-
» moins que tu ne saurois m'acca-
» bler de maux, sans te rendre toi-
» même plus odieux, que tu ne me
» rendras malheureuse ; mais je ne la
» serai pas long-temps : pense plutôt

» à cette épouse & à ces enfants dont
» tu vas abréger les jours, ou per-
» pétuer la servitude jusqu'à la mort,
» si tu t'obstines à pousser plus loin la
» vengeance ». Sa femme & ses enfants se jettent en même temps entre ses bras, & les autres femmes poussent des cris & répandent des torrents de larmes. Ce spectacle attendrit Coriolan: il renvoya sa famille, après lui avoir donné des marques de sa tendresse; & pour lui, après avoir éloigné son camp de la ville de Rome, il se retira bientôt hors des frontieres. Les Volsques lui firent un crime de sa complaisance; qui lui coûta la vie, à ce que disent quelques Historiens; mais d'autres assurent qu'il passa le reste de ses jours en exil. Les Romains, pour immortaliser le souvenir du service important que les femmes venoient de leur rendre, & la gloire qu'elles avoient acquise

en préſervant la République de ſa ruine, firent élever un Temple qu'ils dédierent, *fortunæ muliebri*, c'eſt-à-dire, à la fortune favorable aux femmes.





LES DAMES ROMAINES.

JE ne dois pas oublier une autre belle action des Dames Romaines, qui fait connoître combien elles avoient de respect pour la Religion & d'amour pour la Patrie. L'an 365 de Rome, les Romains ayant perdu contre les Gaulois la fameuse bataille d'Allia, qui mit cette République sur le penchant de sa ruine, ceux-ci profitant de leur victoire, marcherent contre la ville de Rome; mais avant qu'ils s'en fussent rendus les maîtres, les principaux de la Noblesse & du Sénat, & la jeunesse en état de porter les armes, s'étoient refugiés dans la forteresse du Capitole, avec leurs femmes, leurs enfants & leurs plus précieux effets. Ils y soutinrent un assez long siege, & , les vivres commençant à leur manquer, ils firent une espece de capitulation avec les Gaulois, qui convinrent de lever le

ſiege en leur payant une rançon de mille livres d'or peſant (1). Comme le tréſor public étoit épuiſé, on étoit ſur le point de prendre l'or qui avoit été conſacré pour le ſervice des Dieux & qui ſervoit d'ornements à leurs Temples; mais les Dames Romaines qui étoient dans la forterelle, donnerent tout l'or qu'elles y avoient apporté, pour conſerver celui des Dieux & completter celui qui devoit être payé aux Gaulois. Lorſque le Dictateur Camille eut, quelque temps après, chaſſé les Gaulois de Rome & de l'Italie, l'on rendit des actions publiques de graces aux Dames Romaines, de la belle action qu'elles avoient faite; & il fut ordonné, par un décret, qu'à l'avenir les funérailles des femmes ſeroient après leur mort honorées d'un éloge public & ſolemnel de leurs belles qua-

(1) Cette ſomme revenoit à peu de choſe près à 1562 marcs de notre poids.

lités, ainsi qu'on étoit dans l'usage de le faire pour les hommes.

L'Histoire Romaine ne nous offre dans les trois siecles qui s'écoulerent depuis la prise de Rome par les Gaulois, jusqu'aux révolutions occasionnées dans cet Empire, par la guerre civile de Marius & de Sylla, & par celle de César & de Pompée, aucunes Dames Romaines qui se soient distinguées par des actions éclatantes, dignes de passer à la postérité. Elles se rendoient seulement illustres par leurs vertus civiles & la pureté de leurs mœurs, pendant que leurs époux & leurs enfants étoient occupés à la conquête du monde. Cependant les événements arrivés pendant ces guerres civiles, procurerent à plusieurs Dames Romaines les occasions de se distinguer par des actions héroïques, qui méritent d'être placées dans l'Histoire des Femmes Célebres.



CORNÉLIE,

Mere des Gracques.

QUOIQUE Cornélie, fille du grand Scipion, ſurnommé l'Afriquain, ne ſoit recommandable par aucune action d'éclat particuliere, cependant ſon nom s'eſt conſervé dans l'Hiſtoire, comme celui d'une perſonne qui jouiſſoit d'une grande réputation, & qu'on citoit à Rome comme un modele de ſageſſe & de vertu. Lorſqu'on vouloit faire l'éloge d'une femme reſpectable par ſon mérite, on la comparoit à Cornélie, mere des Gracques.

Elle vivoit environ 77 ans avant J. C., dans le temps où les Arts de la Grece commençoient à s'introduire à Rome. Elle étoit très-ſavante, & fut une des premieres Dames Romaines qui s'attacherent aux Sciences.

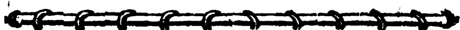
Cornélie avoit épouſé Tibérius

Sempronius Gracchus, qui, après avoir été deux fois Conſul, une fois Cenſeur, & av[illegible] mérité deux fois l'honneur du Triomphe, mérita que tout le monde dît de lui, qu'il étoit moins illuſtre par tous ces avantages que par ſa propre vertu.

Un jour une Dame de la Campanie, amie de Cornélie, étant venue à Rome pour des affaires, & étant logée chez elle, affecta de lui faire voir & d'étaler à ſes yeux les joyaux & les ornements qui lui ſervoient de parure, & pria Cornélie de lui faire voir ſes richeſſes. Cornélie lui préſenta ſes enfants, en lui diſant qu'elle les regardoit comme ſon unique & le plus précieux de tous les tréſors, & qu'elle avoit donné tous ſes ſoins pour leur procurer une éducation qui en fît des hommes capables de rendre à leur Patrie les plus grands ſervices. Elle prenoit beaucoup de plaiſir lorſ-

qu'on ajoutoit à ſon nom de Cornélie celui de mere des Gracques, *Cornelia*, *mater Gracchorum* : auſſi ont-ils été des hommes très-célebres dans la République Romaine.





CORNÉLIE,

Femme du grand Pompée.

CORNÉLIE étoit de l'illustre famille des Scipions, si fameux dans les fastes de la République Romaine, à laquelle ils avoient rendu les plus grands services. Cette Dame joignoit à une grande beauté, des vertus éclairées par les lumieres de la Philosophie, dont elle sut faire le plus bel usage pour supporter les infortunes auxquelles elle fut exposée. Cornélie étoit veuve du jeune Crassus, lorsqu'elle épousa Pompée, dont elle fut toujours tendrement aimée. Pompée étoit un homme vertueux, très-réglé dans ses mœurs, différent en cela de Jules-César, qui, sectateur d'Epicure, se livroit volontiers aux charmes de la volupté. Pompée étoit alors le plus grand des Romains. Il avoit mérité

l'eſtime univerſelle de ſes Citoyens, par ſa modération. Après avoir terminé glorieuſement la guerre de Mithridate, après avoir rendu les Juifs tributaires des Romains, après avoir détruit les Pirates qui infeſtoient toute la Méditerranée, & après avoir ſubjugué les Eſpagnes, étant revenu à Rome, à la tête d'une armée victorieuſe, dont il pouvoit ſe ſervir pour s'emparer de la Souveraineté, ſur-tout n'ayant alors aucun concurrent, il licentia ſes troupes & ſe remit au rang de ſimple Citoyen. Heureux, ſi l'ambition ne ſe fût pas emparée de ſon cœur, ou plutôt, ſi les principaux Citoyens de Rome, jaloux de la gloire que Céſar avoit acquiſe dans la conquête des Gaules, n'avoient pas voulu en arrêter le cours, & n'avoient pas forcé Pompée de ſe joindre avec eux contre Céſar!

La guerre s'étant déclarée entre

ces deux grands hommes, leur querelle fut décidée dans les Plaines de Pharsale. César est victorieux. Pompée vaincu est obligé de prendre la fuite. Ce grand homme, qui, peu de jours auparavant, étoit le maître de toutes les flottes de la République, trouve à peine un vaisseau pour le soustraire à la poursuite du vainqueur.

Pendant que tout l'univers retentissoit du bruit des armes, Cornélie étoit à Mitylene, dans l'Isle de Lesbos, où elle attendoit tranquillement que la fortune, qui avoit jusqu'alors favorisé Pompée, se déclarât en sa faveur. Mais Pompée, presque seul dans un vaisseau d'emprunt, entre dans le Port de Mitylene : il en fait donner avis à Cornélie, & la fait prier de le venir joindre. Elle reconnoît au peu de cortege & à la tristesse du messager, le malheur arrivé à Pompée. Elle se rend auprès de lui : en entrant dans

le vaiſſeau, elle s'évanouit entre les bras de ſon époux, mais ſon courage la ſoutient; elle reprend ſes forces, & ils partent enſemble pour ſe rendre à Alexandrie.

Pompée, comptant ſur la reconnoiſſance de Ptolomée, Roi d'Egypte, qui lui étoit redevable de ſa couronne, ſe flattoit d'y trouver un aſyle & de raſſembler de nouvelles troupes pour recommencer la guerre. Mais ce Prince ingrat, averti de l'arrivée de Pompée, envoie au-devant de lui un ſimple eſquif rempli de pluſieurs ſoldats, qui l'invitent d'y deſcendre pour ſe rendre ſur le rivage où ils diſent que Ptolomée l'attend pour le recevoir. Pompée quitte ſon vaiſſeau, tout baigné des larmes de Cornélie, accompagné ſeulement de deux de ſes affranchis, & lorſqu'il eſt un peu éloigné, il eſt maſſacré dans l'eſquif par les ſoldats de Ptolomée, à la

vue de Cornélie & de ceux qui étoient restés avec elle. Voyant sur la côte des vaisseaux qui appareilloient pour venir s'emparer du sien, elle s'éloigne à la faveur du vent, & peu de temps après ayant rencontré quelques Vaisseaux Romains, ils l'escorterent jusqu'au Port de Tarente, d'où elle se rendit à Rome. Ce fut alors qu'elle se vit livrée aux plus accablantes réflexions sur son malheureux sort. Crassus, son premier époux, lui avoit été enlevé à la fleur de son âge, dans la guerre des Parthes. Pompée, qu'elle épouse en secondes nôces, après avoir été élevé au comble de la gloire que Cornélie partageoit avec lui, en est précipité par le crime de quelques scélérats conduits par la fortune de César.

On ne sauroit trop admirer le courage de Cornélie dans une si triste situation. Elle ne se livre point au désespoir;

désespoir ; elle ne cherche pas dans la mort la consolation de ses disgraces, elle la trouve dans ses larmes & dans le souvenir des moments heureux qu'elle a passés avec son époux. Elle prolonge ses jours, afin de donner à leurs enfants une vertueuse éducation qui leur inspire le desir de tirer une noble vengeance de la mort de leur pere. Elle n'entre avec eux dans aucune conspiration contre celui qui en est l'auteur. Elle attend pour récompense de sa vertu, sans qu'il lui en coûte ni à ses enfants aucun crime, que la Providence daigne prendre le soin de la venger. Il y a plus d'héroïsme dans la modération du cœur de Cornélie, que dans les actions du plus grand éclat : aussi fut-elle l'admiration de son siecle, & mérita qu'on dît d'elle, qu'elle étoit plus illustre que son époux & que le vainqueur de son époux.



Porcie,

Femme de Brutus.

Porcie étoit fille de Caton d'Utique, ce fameux Philosophe Romain qui se donna la mort, plutôt que d'avoir obligation de la vie à la clémence de César (1). Porcie étoit savante, fort instruite des Belles-Lettres & de la Philosophie, qu'elle avoit étudiée dans les Auteurs Grecs, dont elle savoit la Langue; mais elle étoit Stoïcienne, la secte philosophique la moins estimée chez les Romains, & dont elle avoit été instruite par son pere. Tout ce qu'on sait de Porcie, c'est que, comme Brutus, son mari, lui cachoit la conjuration qu'il méditoit contre César, dont elle avoit eu quelques soupçons, elle se fit à elle-

(1) Voir ce que j'en ai dit dans le premier volume de cette Histoire, à l'article de Caton.

même une blessure au bras, qui n'étoit cependant pas mortelle : voyant son mari alarmé & fort empressé à lui faire donner du secours, *je me suis blessée*, lui dit-elle, *pour vous donner une preuve de mon amour, & pour vous faire connoître avec quelle constance je me donnerois la mort, si le dessein que vous avez conçu ne réussissoit pas.* Brutus pénétré du courage de sa femme, l'instruisit des circonstances de la conjuration, qui fut suivie de la mort de César ; mais les suites n'en ayant pas été favorables aux Conjurés, Brutus ayant été défait à la Bataille de Philippe, & s'étant donné la mort, lorsque Porcie l'eut apprise, elle résolut de l'imiter. Sa famille s'étant apperçue de ce funeste dessein, la veilla de si près, qu'elle lui ôta les moyens de l'exécuter ; mais elle en trouva un qu'on n'avoit pas prévu : elle avala des charbons ar-

dents, qui la ſuffoquerent & lui ôterent la vie. Elle ne ſeroit peut-être pas tombée dans cette extrêmité, ſi, au lieu d'être Stoïcienne, elle avoit été de la ſecte de Platon : elle auroit trouvé de la conſolation dans les Ouvrages de ce Philoſophe, qui lui auroient appris ce que c'eſt que la conſtance, le véritable courage & l'uſage qu'un Philoſophe en doit faire dans les adverſités ; au lieu que les maximes de la Secte Stoïcienne n'ont jamais fait que des Philoſophes extravagants & outrés.

On auroit peut-être plus admiré la vertu de Porcie, ſi elle eût ſuivi l'exemple de Cornélie, dont la conſtance paroît véritablement héroïque. Porcie devoit ſavoir que ſon mari Brutus étoit le plus ingrat de tous les hommes. Il fut l'aſſaſſin de Céſar, qui l'avoit comblé de bienfaits, qui étoit ſon pere, ſi l'on veut croire l'hiſtoire de ce temps-là, & les ga-

lanteries connues de Servilie, mere de Brutus, maîtresse déclarée & la plus chérie de César. Si Porcie avoit su ce que c'étoit que la véritable vertu, & si elle avoit sérieusement réfléchi sur ces faits, elle n'auroit pas exhorté Brutus à donner la mort à César. Mais elle voulut venger celle de Caton, son pere, qu'elle attribuoit faussement à César, & fit commettre à son époux un crime dont elle se punit elle-même. On peut bien lui appliquer ces vers de la Tragédie d'Andronic :

> Desseins mal concertés, malheureuse vengeance,
> Dont mon cœur abusé, goûta trop l'espérance ! &c.





LIVIE,

Femme de l'Empereur Auguste.

LIVIE, fille de *Livius Drusus Calidianus*, épousa Tibérius Claudius Néro, dont elle eut Tibere, qui fut depuis Empereur. Les Triumvirs, qui remplissoient Rome de leurs cruautés, ayant mis au rang des proscrits son pere & son époux, Livie avoit été obligée de se cacher, & d'être errante avec eux, pour éviter la mort. Mais les proscriptions étant cessées, Auguste ayant partagé l'Empire avec Marc Antoine, & rien ne résistant plus à ses volontés, il répudia sa femme Scribonie, & enleva Livie à Tibérius Claudius Néro, quoiqu'elle fût enceinte de six mois, & l'épousa.

Livie étoit d'un caractere doux, affable & complaisant; elle joignoit à beaucoup d'esprit une connoissance profonde de toutes les Sciences, &

une politique fine & recherchée qui lui faisoit souvent donner à Auguste des conseils justes & heureux dans l'exécution. Elle étoit belle, mais d'une conduite irréprochable, dont tous les Historiens ont fait l'éloge ; cependant elle ne se piquoit pas de cette vertu sévere, qui condamne les plaisirs des autres. Elle n'étoit pas fâchée, au contraire, que son mari se livrât à des plaisirs étrangers, & contribuoit elle-même à le rendre sensible pour les belles personnes, mais elle vouloit qu'elles dépendissent d'elle, & les honoroit de sa bienveillance. Elle étoit superbe & ambitieuse : cependant elle savoit si bien cacher ses défauts, sa complaisance pour Auguste paroissoit si naturelle, que ce Prince ne s'apperçut que fort tard qu'elle le gouvernoit. Ce fut à Livie que l'Empire Romain eut obligation de la douceur & de la modération

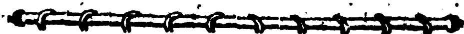
avec laquelle Auguste régna pendant la seconde partie de sa vie ; dont les siecles suivants ont fait de si grands éloges ; elle avoit, pour ainsi dire, changé, par ses conseils & ses insinuations, le caractere féroce & barbare de ce Prince. Ce fut Livie qui, par son éloquence douce, mais forte & persuasive, engagea Auguste de pardonner à Cinna & à ses complices la conspiration qu'ils avoient formée contre lui (1). L'effet de cet acte de clémence fut si grand, qu'on n'entendit plus parler d'aucunes conspirations. Les supplices & les punitions cesserent, on oublia les horreurs des proscriptions ; la paix régna par tout l'Empire ; & les peuples furent heureux. La Cour d'Auguste étoit ornée d'une magnificence noble & majestueuse,

(1) C'est cette action qui fait le sujet de cette belle Tragédie de Corneille que nous admirons.

dont il avoit banni ce luxe extravagant & méprisable, qui avoit jusqu'alors régné dans Rome, & qu'on vit reparoître sous ses successeurs. Les plaisirs dont on jouissoit dans cette Cour, étoient assaisonnés par le bon goût; elle brilloit par le concours des hommes les plus éclairés & les plus spirituels. Les Mécene, les Agrippa, les Virgile, les Horace, les Tite-Live, & tant d'autres, en faisoient le plus bel ornement. Enfin, l'Impératrice Livie avoit pris un si fort ascendant sur le cœur & sur l'esprit d'Auguste, qu'il ne se conduisoit que par les volontés de cette femme, & l'on peut dire que c'étoit elle qui gouvernoit l'Empire; effectivement ce fut avec tant de sagesse, qu'elle eût mérité non seulement les plus grandes louanges, mais encore, si je puis me servir de ce terme, les adorations de tous les peuples, si elle n'avoit pas été dévoiée

par l'ambition de mettre l'Empire dans fa famille, & de rendre fon fils du premier lit, héritier d'Augufte. Elle ne fit des crimes que pour parvenir à ce but. On l'a accufée avec affez de fondement d'avoir fait périr toute la famille d'Augufte, & même d'avoir avancé fes jours par le poifon, dans la crainte qu'il ne déclarât pour fon fucceffeur à l'Empire, fon petit-fils Agrippa, pour lequel il avoit marqué, peu de jours avant fa mort, quelques retours de tendreffe. Ce qu'il y a de plus furprenant, c'eft que ce Prince ait été fi fort affujetti aux volontés de cette femme, qu'elle le força de de donner l'Empire à un homme qui n'étoit pas de fa famille, qu'il n'aimoit pas, & dont il connoiffoit les mauvaifes qualités. L'élévation de Tibere à l'Empire, qui fut le motif de tous les crimes de Livie fa mere, fut payée par ce fils, de la plus noire

ingratitude, pendant les quatorze années qu'elle survéquit à Auguste. Tibere n'eut pas la moindre considération pour elle; après sa mort, il ne prit aucun soin de ses funérailles, il ne fit point son éloge funebre, comme il étoit d'usage pour toutes les Dames Romaines distinguées; il cassa son testament qui fut sans exécution, & il défendit de lui rendre aucuns honneurs; comme s'il étoit ordonné par la Providence que les enfants pour lesquels les peres & les meres commettent des crimes, fussent tous des ingrats. Livie mourut l'an 29 de J. C. à l'âge de 86 ans. Cette femme a été mise au rang des plus grands politiques. *Elle réunissoit*, dit Laurent Echard, *l'habileté d'Auguste avec la profonde dissimulation de Tibere.* Lorsque son petit-fils Caligula parloit d'elle, il disoit qu'elle étoit *un Ulisse sous l'habit d'une femme.*



Octavie,

Sœur d'Auguste.

Si l'Impératrice Livie dont je viens de parler, mérite notre admiration pour la force de son génie & les belles actions qu'elle a faites, il est cependant difficile de lui accorder cette haute estime qui n'est due qu'à la véritable vertu. On la verra briller cette vertu, sans le moindre nuage, dans le caractere d'Octavie. Lorsque j'entrerai dans le détail particulier des belles qualités qu'elle possédoit, je me contenterai de rapporter les faits les plus intéressants de sa vie. Ils feront suffisamment connoître que cette Princesse a surpassé en sagesse, en fermeté & en courage toutes les femmes qui l'avoient précédées. Si l'extrait que je donne de sa vie est plus long que les autres que j'ai rapportés, c'est

que les Hiſtoriens ſe ſont fait un plaiſir de tirer de l'obſcurité & de mettre dans le plus beau jour le caractere d'Octavie : ce qu'ils n'ont pas fait pour les autres femmes qui ſe ſont rendues recommandables.

Quoiqu'on ſache peu de choſe des premieres années d'Octavie, niece de Jules-Céſar, il ne faut pas douter que ce Prince lui ait fait donner une excellente éducation, & convenable à une perſonne qu'il regardoit comme héritiere en partie de ſon immenſe fortune. Dans le temps que Céſar étoit lié d'amitié avec le grand Pompée, il avoit projeté de lui faire épouſer Octavie, pour ſerrer plus étroitement les nœuds de l'union qui étoit entr'eux ; mais la guerre civile qui ſurvint empêcha ce mariage.

Tous les Hiſtoriens nous parlent d'Octavie, comme de la perſonne la plus belle de ſon temps, & qui fut

mieux assortir les graces brillantes avec celles de la modestie & de la pudeur. Si, pour soutenir ses vertus, elle n'avoit eu que de bons modeles devant les yeux, sa propre gloire l'auroit assez engagée à les imiter; mais quoiqu'elle n'eût que des exemples pervertis, elle sut se garantir de la corruption générale, qui étoit excessive de son temps.

Ce beau siecle qui, par une tradition vulgaire, fit appeller chaque regne heureux, un siecle d'Auguste, ne fut pas d'abord aussi tranquille & aussi florissant que les Poëtes de son temps l'ont célébré. On ne peut voir sans horreur avec quelle cruauté s'exécuta le projet ambitieux de trois hommes, qui, pour retenir entre leurs mains l'autorité souveraine de la République, mirent la désolation dans cette Ville fameuse, & les terribles spectacles que donnerent la vengeance des ennemis,

la jalousie des femmes, l'avarice des enfants, en faisant périr une quantité prodigieuse de Citoyens. Durant ces sanglantes révolutions, on vint souvent implorer la compassion & le crédit d'Octavie, & ce ne fut pas en vain; sœur d'Auguste, l'un des Triumvirs, elle sauva la vie à plusieurs proscrits. Il parut en plusieurs occasions combien elle avoit de pouvoir sur l'esprit de son frere, qui connoissoit mieux que personne le mérite d'une sœur si charmante, à laquelle il ne pouvoit rien refuser.

Lorsque les Triumvirs n'eurent plus de concurrents à craindre, leur domination devint plus paisible dans le sein de l'Etat, mais Octavie ne trouva gueres plus d'agréments à la Cour. Le rang qu'elle y tenoit, l'obligeoit d'être en relation avec des femmes qui sembloient avoir abandonné toutes les loix de la pudeur. Les Auteurs

contemporains font d'étranges descriptions du déréglement qui régnoit alors dans les mœurs, le vice y marchoit tête levée, la famille d'Auguste en fut même infectée; mais un commerce si contagieux ne donna aucune atteinte à la sagesse & à la vertu d'Octavie. Elle fut mariée à Marcellus, Personnage Consulaire & d'une grande réputation. Les deux filles qu'elle en eut l'attacherent encore plus tendrement à un mari qui étoit généralement estimé. Ils vécurent ensemble avec tous les agréments d'une étroite union; mais dans le temps qu'elle étoit enceinte pour la troisieme fois, la mort rompit des nœuds si doux. Quoiqu'elle ressentît vivement la perte de cet époux, elle fit taire sa douleur avec une supériorité de raison qui ne la quitta jamais; car elle soutint toujours les malheurs auxquels elle fut exposée par la suite, avec la même

dignité, sans ostentation & sans foiblesse. S'il eût dépendu d'elle, jamais elle n'eût quitté l'état où Marcellus l'avoit laissée ; mais rien ne fait mieux connoître combien l'utilité publique avoit de pouvoir sur son cœur, que le consentement qu'elle donna d'épouser le Triumvir Marc-Antoine. Lépide, l'un d'eux, ayant été dépouillé de cette dignité par les deux autres, Auguste & Antoine se trouverent seuls maîtres de l'Empire Romain*, qu'ils partagerent entr'eux; mais ils se brouilloient souvent par la diversité de leur caractere & de leurs intérêts, & leurs divisions causoient des troubles qui altéroient la tranquillité commune. Fulvie, femme d'Antoine, y contribuoit beaucoup par ses intrigues. Irritée des mépris d'Auguste qu'elle aimoit & qui n'avoit pas voulu la venger des infidélités de son mari, elle avoit suscité à Auguste la guerre de Pé-

rouſe, dans laquelle ſon armée ayant été défaite, elle avoit été obligée de quitter l'Italie. Etant morte, peu de temps après de déplaiſir, cauſé par le mépris qu'Antoine lui avoit témoigné & par la jalouſie qu'elle avoit conçue de ſon amour pour la Reine Cléopatre, la mort de Fulvie rendit Auguſte plus facile à écouter des propoſitions de paix. Ce fut dans cette vue que les Généraux des deux partis, le Sénat & les plus illuſtres Citoyens de Rome repréſenterent aux deux Empereurs, qu'il étoit de leurs intérêts de terminer toutes leurs diſſentions; que, pour former entr'eux une liaiſon ſincere & conſtante, rien ne feroit plus convenable que de faire épouſer Octavie par Marc-Antoine. Auguſte ſe chargea de propoſer ce mariage à ſa ſœur : elle y conſentit, & lui ſacrifia, dans cette occaſion, l'intérêt de ſon cœur & les douceurs

qu'elle goûtoit dans la retraite. Ce qui auroit dû donner à Octavie beaucoup d'opposition pour cet engagement, étoit, outre les mauvaises qualités d'Antoine, le violent amour qu'il avoit conçu pour la Reine Cléopatre. Mais ses réflexions ne l'arrêterent pas, quoiqu'elle prévît les suites affligeantes d'une pareille union. Son amitié pour son frere & l'intérêt de l'Etat prévalurent dans son cœur, avec la satisfaction de procurer la paix à tous les sujets de l'Empire Romain. Antoine & Auguste se rendirent à Rome pour la solemnité des nôces, qui durerent plusieurs jours & furent célébrées avec la plus grande magnificence, aux acclamations de tous les Citoyens. Octavie parut encore plus belle au milieu des jeux & des spectacles, ravie de se voir la cause de tant de réjouissances, & de ne pas moins contribuer à la satisfaction de son

frere, qu'au bonheur des peuples. Ensuite les deux beaux-freres qui se voyoient maîtres de toutes les provinces de l'Empire, en firent un nouveau partage ; Augúste eut l'Occident, & Antoine, l'Orient.

Cependant Octavie qui connoissoit parfaitement la prodigieuse différence des caracteres de son frere & de son époux, craignit que, s'ils demeuroient encore long-temps ensemble, il ne survînt quelque nouveau sujet de division ; ainsi, pour en éloigner jusqu'aux moindre causes, elle proposa à son mari d'aller avec lui passer l'hiver à Athenes, & il y consentit.

Les Athéniens, qui ne respiroient que le plaisir, virent avec la plus grande joie dans leur ville une Cour aussi brillante qu'étoit celle du Monarque de la moitié du monde, accompagné de la plus belle & de la plus vertueuse femme de l'Empire,

Cette Nation, accoutumée à connoître & discerner le vrai mérite, n'admira pas seulement les graces d'Octavie, mais la justesse de son esprit & la délicatesse de son goût. Athenes fut aussi pour elle un agréable séjour; elle étoit trop savante, pour ne pas se plaire dans une ville où les Sciences & les Arts prirent autrefois leur origine, d'où la Philosophie, la valeur & la politesse se répandirent chez les autres peuples, & qui conservoit encore assez de son ancienne splendeur, pour en faire une ville d'une résidence délicieuse. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce fut la maniere dont Antoine se conduisit pendant tout l'hiver; on sait quelle étoit sa grossiéreté & son emportement dans les plaisirs: cependant la compagnie d'Octavie paroissoit lui avoir tellement adouci les mœurs, & réformé les sentiments, qu'il vécut dans Athenes, comme s'il

n'avoit jamais fait profeſſion que de la ſageſſe la plus épurée. Il marchoit dans les rues, vêtu en ſimple Citoyen, avec un cortege peu nombreux, ſans Licteurs & ſans faiſceaux, ni autres marques de Souveraineté; il ſe trouvoit aux aſſemblées des Philoſophes, & prenoit plaiſir à leurs diſputes; il admettoit les principaux d'entre les Grecs à ſa table : elle étoit ſervie avec ſimplicité, mais avec une déli-cateſſe éloignée du faſte & du luxe prodigieux auxquels il s'étoit livré juſqu'alors; il étoit toujours accompagné d'Octavie qu'il ne pouvoit ſe laſſer de voir, & dont les volontés régloient toutes les ſiennes.

Mais les choſes changerent de face lorſque l'hiver fut paſſé. Je n'entrerai point dans le détail des affaires qui cauſerent une nouvelle diviſion entre Auguſte & Antoine, je dirai ſeulement que celui-ci, après avoir fait

de grands préparatifs de guerre, prit le parti de repasser en Occident, & s'embarquant avec Octavie, il se mit en mer avec une flotte de trois cents voiles. Auguste ayant appris qu'il venoit dans un équipage ennemi, lui fit fermer le port de Brindes, ensorte qu'il fut obligé d'aller relâcher à Tarente. Cette nouvelle division affligea beaucoup Octavie : elle pria son mari d'agréer qu'elle allât trouver Auguste, pour négocier leur réconciliation; elle étoit enceinte pour la seconde fois, elle ne laissa pas de partir. Elle rencontra sur sa route Auguste qui s'avançoit avec son armée; elle eut d'abord un entretien secret avec Mécènas & Agrippa, confidents & favoris d'Auguste : elle leur parla de la maniere la plus touchante, pour les engager de déterminer son frere à s'accommoder; elle leur exposa combien elle seroit à plaindre si l'on en venoit

aux armes, de quelque côté que se déclarât la victoire : « car, enfin, leur » dit-elle, je ne puis manquer de de- » venir la plus malheureuse femme » du monde, ou comme femme d'An- » toine, ou comme sœur d'Auguste : » ces deux titres m'élevent au pre- » mier rang de l'Empire Romain ; » mais, si la guerre recommence, de » quelque façon que le sort en dé- » cide, je me verrai réduite à la né- » cessité de pleurer les malheurs d'un » frere, ou ceux d'un époux ». Ces deux Ministres approuverent les raisons d'Octavie, mais ils lui dirent qu'elles feroient plus d'impression sur l'esprit d'Auguste, quand il les apprendroit d'elle immédiatement : cela ne manqua pas d'arriver ; ce Prince eut beau lui alléguer tous les sujets de mécontentements qu'Antoine lui avoit donnés, les vues de sa politique le déterminoient à vouloir la guerre ;

mais

mais il ne put tenir contre une éloquence, à laquelle sa tendresse ouvroit toutes les avenues de son cœur. Il renvoya Octavie satisfaite de sa négociation, & lui promit qu'il se rendroit à Tarente incessamment, pour y voir Antoine; lorsqu'il y fut arrivé, Antoine l'ayant apperçu sur le rivage, dans une distance peu éloignée, se jeta seul dans un esquif, pour aller au-devant de lui. Charmé de ce procédé plein de confiance, Auguste en fit autant; les deux armées immobiles & surprises, furent témoins de leurs embrassements au milieu de la mer; tout retentissoit de cris de joie & des louanges d'Octavie, dont la sagesse & la prudence avoient reconcilié les deux maîtres du monde; elle les engagea de plus, l'un & l'autre, à se faire des présents considérables. Auguste donna à Antoine deux légions, pour l'aider dans la guerre contre les Parthes; &

Antoine donna à Auguste cent galeres, pour continuer la guerre contre le jeune Pompée. Après les protestations de l'amitié la plus inviolable, les deux Empereurs se séparerent : Antoine prit le chemin de l'Asie, Auguste tourna vers la Sicile, après avoir donné une escorte à Octavie, pour la conduire à Rome, où elle alla s'occuper de l'éducation de ses enfants : ce fut là le terme de ses beaux jours, elle n'en eut plus dans la suite que de tristes & de malheureux.

Du moment qu'Antoine cessa de voir Octavie, il ne consulta plus que le déréglement de son cœur, & sa passion pour Cléopatre se réveilla plus vive que jamais. Apeine sut-elle qu'il étoit arrivé en Syrie, qu'elle l'y vint trouver, armée de tous ses appas & de tous les prestiges de l'art de plaire, qu'elle savoit faire jouer à son gré. C'en étoit trop pour Antoine qui succomboit à beaucoup moins.

Il devint plus épris d'elle, & plus esclave qu'auparavant; il oublia entiérement Octavie; & pour donner à Cléopatre un plus éclatant témoignage de son amour, il lui abandonna plusieurs Provinces qu'il réunit à son Royaume d'Egypte. Lorsqu'Auguste eut appris ces nouvelles, il ne considéra plus Antoine que comme l'ennemi de Rome & de sa maison, & souffrit très-impatiemment l'outrage qu il faisoit à Octavie : mais elle n'en fit paroître aucune émotion; elle ne le justifia pas à la vérité, d'avoir aliéné les Provinces de l'Empire, mais elle parla toujours de son asservissement à Cléopatre, comme d'une foiblesse excusable dans un homme aussi susceptible que lui des plus petites impressions de l'amour.

Antoine avoit presque oublié la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Parthes; il avoit eu bien de la peine

à se séparer de l'objet de sa passion : les plaisirs l'emportoient toujours sur ses affaires. Enfin, ayant renvoyé Cléopatre en Egypte, il se mit à la tête de son armée, mais il ne sut pas profiter des avantages qu'elle avoit remportés l'année précédente ; l'envie de revoir sa maîtresse l'engagea dans des expéditions précipitées & mal concertées : il y perdit la plus grande partie de ses troupes, & il y auroit péri lui-même, sans les avertissements d'un transfuge. Enfin, il revint à Alexandrie, dans le plus grand délabrement : ces nouvelles portées à Rome, y rendoient de jour en jour Antoine plus méprisable ; elles aigrissoient Auguste, qui étoit résolu de venger la cause commune. La seule Octavie veilloit encore aux intérêts de son époux, sans que ses infidélités ni ses imprudences empêchassent qu'elle ne poussât son attachement à sa personne

au-delà de tous les devoirs. Ayant appris que la campagne d'Antoine contre les Parthes avoit été malheureuse, Octavie conjura son frere de permettre qu'elle l'allât trouver, & de lui porter différents secours dont il pouvoit avoir besoin. Auguste y consentit, quoiqu'il prévît bien le peu de succès qu'auroit ce voyage. Octavie, sans être alarmée d'aller exposer sa gloire en concurrence avec une Reine habile à conserver ceux qu'elle avoit engagés dans ses chaînes, s'abandonne aux incertitudes de l'événement, & n'hésite point à se mettre en mer : plusieurs vaisseaux chargés de richesses, de rafraîchissements, d'habits & d'équipages pour les soldats, voguent avec elle ; mais dans le temps que son cœur est le plus flatté de les étaler devant Antoine, elle en reçoit un exprès qui vient lui dire de se rendre à Athenes, & d'y séjourner en l'y attendant. On

peut juger aisément s'il lui fut sensible de recevoir un pareil ordre, expédié peut être sous les yeux de Cléopatre, & pour satisfaire sa jalousie. Cette nouvelle lui fut annoncée en présence de plusieurs personnes : elle imposa silence à des ressentiments très-justement fondés, & les spectateurs admirerent sa modération & sa constance. La réponse qu'elle fit à son mari ne fut pas moins surprenante : sans rien donner à connoître de ce qu'elle pensoit d'un mépris si public & si marqué, elle lui manda simplement qu'elle le prioit de lui faire savoir où il vouloit qu'elle lui envoyât ce qu'elle avoit destiné pour lui.

Pendant qu'Octavie attendoit Antoine dans Athenes, où elle n'apprenoit que des nouvelles désagréables & injurieuses, Antoine continuoit sa route vers Alexandrie, escorté d'un petit corps de troupes : il y voulut

triompher, comme s'il avoit été dans Rome, & que sa campagne lui eût acquis beaucoup de gloire. Son amour croissant toujours par l'excès de la licence & de ses richesses, il se fit appeller le nouveau Bacchus; il prit les attributs dont on avoit coutume d'orner cette Divinité, & il entra dans Alexandrie, sur un char traîné par des tigres, tenant un thyrse à la main, orné de pampre, avec une couronne d'or sur la tête, & faisant marcher à sa suite un Roi d'Arménie, enchaîné, pour donner plus de lustre à son triomphe, en présence de Cléopatre.

Octavie, instruite de toutes ces extravagances, fut convaincue combien son mari la méprisoit. Elle revint aussi-tôt à Rome, où son frere voulut l'engager de quitter la maison d'Antoine; elle n'en voulut rien faire, elle le pria même de n'avoir aucune inquiétude sur la maniere dont son

mari la traitoit, disant qu'il seroit honteux aux Romains que, par amitié pour une femme, & par amour pour une autre, deux Empereurs en vinssent à se faire la guerre ; elle continua sa vigilance sur l'éducation de ses enfants, & même sur ceux de Fulvie, comme s'ils eussent été les siens.

Antoine toujours épris des charmes de Cléopatre, la combloit d'honneurs & de dons. Dans une fête magnifique qu'il lui donna, il la déclara Reine de plusieurs Royaumes ; on a même rapporté qu'il l'avoit épousée publiquement. De son côté, Auguste fit rapport au Sénat de la conduite extravagante d'Antoine, & n'oublia rien de ce qui pouvoit le plus irriter les esprits : il fit donner, par le Sénat, un décret qui déclaroit la guerre à Cléopatre, comme ayant usurpé plusieurs Provinces de l'Empire. Antoine prit

le parti de cette Reine, & leva de nouvelles troupes pour joindre à celles de Cléopatre, & ils se rendirent tous deux à Athenes, pour être plus à portée de commencer les opérations de la guerre. Antoine qui donnoit, pour cette femme, dans toutes les chimeres d'une folle adoration, vint un jour à la tête de plusieurs Citoyens, la reconnoître pour Souveraine de l'Univers, & lui ayant juré qu'il ne se réconcilieroit jamais avec Octavie, il déclara qu'il ne la reconnoissoit plus pour sa femme, & quelque temps après il envoya à Rome des ordres pour la chasser de sa maison; elle en sortit toute baignée de larmes, non qu'elle déplorât sa destinée, par rapport à la maniere dont on traitoit sa personne, mais parce qu'elle se voyoit une des principales causes de la guerre; car les Romains s'armoient, pour la venger, avec an-

tant d'ardeur que pour les intérêts de la République. Octavie prit avec elle ſes enfants & ceux de Fulvie, & attendit, dans la plus cruelle incertitude, la ſuite des grands événements qui ſe préparoient. Les chefs des deux partis ayant raſſemblé chacun toutes leurs troupes, ſe préparoient à une action déciſive, ſans avoir encore réſolu ſi elle ſe paſſeroit ſur terre, ou ſur mer. Quelques Officiers de l'armée d'Antoine qui lui conſeillerent prudemment de renvoyer Cléopatre en Egypte, ne furent pas ſeulement écoutés ; on lui dit encore qu'il ſeroit plus avantageux d'engager le combat ſur terre ; mais, préférant les conſeils de cette Reine, il voulut que ce fût ſur mer, quoiqu'Auguſte eût une armée navale beaucoup plus forte & mieux équipée que la ſienne. Les troupes d'Auguſte avoient fait tant de diligence, qu'elles furent en Epire, & ſe trouverent de-

vant Actium beaucoup plutôt que celles d'Antoine : enfin les deux armées se trouvant en présence, & ayant été rangées en ordre de bataille, elles entrerent en action ; l'escadre des galeres de Cléopatre, qu'elle commandoit en personne, formoit une derniere division derriere les vaisseaux d'Antoine. Incertaine & craintive sur les suites de cet événement décisif, sans attendre que la victoire se déclarât en faveur de l'un des deux partis, Cléopatre fit tourner sa galere, se retira & fit voile du côté de l'Egypte, avec tant de promptitude, qu'il sembloit que les vents fussent d'accord avec elle pour accélérer sa fuite (1). Antoine qui s'apperçut de sa retraite, ne balança pas à la suivre, comme si elle eût, pour ainsi dire, emporté le cœur

(1) *Ipsa videbatur ventis Regina vocatis vela dare.* Eneid. Lib. VIII, Vers. 696.

de ce Général; quand Cléopatre vit venir Antoine, elle le fit approcher & passer dans sa galere, & prenant ensemble la fuite, ils furent cacher leur honte dans Alexandrie; la flotte d'Antoine se voyant abandonnée par son Général, cessa de combattre, & Auguste s'en rendit le maître en peu de temps; ensuite il marcha vers Alexandrie: il étoit sur le point de s'en emparer, lorsque Cléopatre, se faisant accompagner par deux de ses femmes, alla se renfermer dans de superbes tombeaux qu'elle avoit fait bâtir, & en fit fermer les portes. On alla, par son ordre, trouver Antoine, pour lui dire qu'elle s'étoit donné la mort; Antoine crut ce rapport qui étoit faux, & de désespoir se perça de son épée, sans néanmoins en mourir sur le champ; mais, ayant appris ensuite qu'elle étoit encore vivante, il se fit porter vers ces tombeaux; Cléopatre

ne voulut pas en laisser ouvrir les portes, mais aidée par deux de ses femmes, & avec des cordes auxquelles on l'attacha, il fut guindé avec les plus grands efforts, jusqu'à une fenêtre par laquelle on le fit entrer. Ces trois femmes firent tous leurs efforts pour lui conserver la vie; mais après quelques moments les violents efforts qu'il avoit faits & le sang qu'il avoit perdu terminerent ses jours, & il expira entre les bras de Cléopatre. Auguste en étant informé, fit avancer son armée jusqu'à Alexandrie : il se rendit maître de cette ville, sans aucun obstacle, ainsi que de la personne de Cléopatre. Comme il avoit une envie prodigieuse de lui conserver la vie, pour la faire servir d'ornement à son triomphe, il lui fit les plus belles promesses, pour l'engager à vivre. Il mit auprès d'elle plusieurs personnes, pour la veiller de si près, qu'elle ne

pût pas attenter à sa vie. Quoiqu'on lui eût ôté tous les moyens dont elle pouvoit se servir, que sa nourriture lui fût servie de la table de l'Empereur, & qu'on examinât très-soigneusement tout ce qu'on lui apportoit, elle trompa la vigilance de ses gardes. Un jeune homme qui avoit une physionomie modeste, avec un air naïf, lui apporta une corbeille remplie de très-beaux fruits qui cachoient deux aspics. les fruits étoient si artistement arrangés, que les gardes ne voulurent pas en déranger l'économie, ne pouvant croire qu'ils couvrissent quelque instrument meurtrier; mais elle se fit piquer par ces aspics, & mourut après avoir écrit à Auguste qu'elle le prioit de faire joindre ses cendres à celles de Marc-Antoine.

Octavie ayant appris la mort de son époux, garda les bienséances proportionnées à cet événement; elle

remplit tous les honneurs funébres dus à un grand Guerrier, auquel le bien de l'Etat & de la Patrie l'avoit attachée, plutôt que l'intérêt de son cœur; elle honora sa mémoire par tout l'appareil d'un grand deuil, mais elle n'affecta point une tristesse empoulée, qui n'auroit trompé personne; elle continua sa vie sérieuse, ne prit plus de part aux affaires, & devint encore plus occupée qu'auparavant de la conduite de sa famille & de celle des enfants qu'elle avoit eus de ses deux maris.

Le jeune Marcellus qu'elle avoit mis au monde environ trois mois après son mariage avec Antoine, étoit celui qui lui étoit le plus précieux, & qui donnoit les plus grandes & les plus belles espérances; elle lui trouva toutes les dispositions propres à devenir un Prince des plus accomplis du monde: elle lui forma l'esprit & les mœurs

avec des soins si bien dirigés par ses talents & par son amour, qu'elle eut souvent la joie de l'entendre appeller unanimement les délices du Peuple Romain. Auguste avoit accoutumé Octavie à regarder ce fils comme le maître du monde après lui : il avoit une grande vivacité d'esprit & tout le courage d'un Héros naissant ; il y joignoit une continence & une modération rare dans la jeunesse, sur-tout celle qui se trouve au milieu de la grande opulence ; il étoit la [illegible]rieux & appliqué, ennemi des plaisirs, & capable des plus sérieuses occupations. Octavie ne s'en tint pas avec Marcellus à une éducation d'éclat, elle travailla plus encore à lui former le cœur, à lui donner le goût & le discernement du vrai, & à l'affermir dans les principes de la véritable Philosophie. C'étoit pour elle un sujet de joie bien satisfaisant, de voir que

tous ſes ſoins avoient un ſi heureux ſuccès, que les Romains y prenoient un intérêt ſenſible, & qu'ils applaudiſſoient aux peines qu'elle ſe donnoit pour leur offrir un jour un maître ſi digne de ſe faire aimer.

Mais à peine un ſi bel ouvrage a-t-il acquis ſa perfection, que la mort l'enleve & le détruit. Marcellus fut attaqué d'un mal de poitrine, on lui conſeilla d'aller prendre les eaux de Bayes, qu'on croyoit propres à le ſoulager; un Médecin de l'Impératrice Livie s'y trouvant en même temps, lui conſeilla de ſe baigner dans des eaux froides; on a ſoupçonné ce Médecin d'avoir donné ce conſeil par un ordre ſecret de Livie, qui voyoit avec chagrin ſon fils Tibere exclus d'un rang que l'amitié d'Auguſte & les vœux des Peuples deſtinoient à Marcellus. Quoi qu'il en ſoit, il mourut à l'âge de vingt ans, en prenant

ces bains, & fut regretté généralement. A l'affliction de la perte commune, ſe joignit encore l'intérêt qu'on prenoit à ce qui touchoit Octavie, que cette mort accabloit ; le corps fut apporté à Rome, où Auguſte lui fit faire les funérailles les plus magnifiques, qui furent arroſées des pleurs de tout le Peuple Romain, pénétré de voir une ſi belle vie renfermée dans le cercle de ſi peu d'années. A l'égard d'Octavie, tant qu'elle vécut, rien ne fut capable de la diſtraire un moment de ſa douleur ; toujours affectée du même objet, elle fut auſſi touchée pendant le reſte de ſa vie, qu'elle l'avoit été le jour des funérailles : loin de ſe mettre au-deſſus du chagrin qui l'accabloit, elle en refuſa juſqu'au moindre ſoulagement.

Un jour, Auguſte la pria de ſe trouver à une lecture que Virgile devoit faire du ſixieme Livre de ſon

Énéide ; où il faisoit l'éloge de Marcellus, & rapportoit les regrets du Peuple Romain sur sa mort ; lorsqu'il fut en cet endroit où il dit : *jeune homme infortuné, si tu pouvois fléchir la rigueur des destins, tu serois ce grand Marcellus, &c.* (1). A ces mots, Octavie tomba évanouie & fut fort long-temps sans connoissance, pendant qu'Auguste & tous les assistants fondoient en larmes ; lorsqu'elle fut revenue de son évanouissement, elle fit donner à Virgile dix grands sesterces pour chaque Vers de ce passage qui en contenoit vingt & un ; récompense qui se montoit environ à cinq mille écus de notre monnoie.

Depuis ce temps-là Octavie vécut dans la plus grande solitude, ayant renoncé à toutes les fêtes. Cependant

---

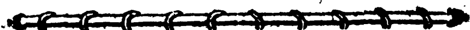
(1) *Si fata aspera rumpas, tu Marcellus eris.* Virgil. Eneid. Lib. VI, Vers. 882.

ſa retraite & ſes chagrins ne changerent rien à la douceur de ſon caractere, quoiqu'elle eût lieu de ſoupçonner fortement la politique ambitieuſe de l'Impératrice Livie, dans la mort de Marcellus; elle ne lui en témoigna rien par ſes procédés, & n'en fit rien paroître dans ſes entretiens avec Auguſte, laiſſant le ſoin de la venger à la Providence. Octavie avoit toujours pris ſoin des enfants qu'Antoine avoit eus de Fulvie, & veilla même ſur l'éducation & la fortune de ceux qu'il avoit eus de Cléopatre. Elle maria la jeune Cléopatre au fils de Juba, Roi de Mauritanie, lequel avoit ſervi d'ornement au triomphe de Jules-Céſar, & avoit été élevé à la Cour d'Auguſte; & elle fit donner par Auguſte, au jeune Juba, le Royaume de la Mauritanie (1).

(1) Ce Prince devint par la ſuite très-célebre par ſa ſcience & par ſes talents.

La vie retirée qu'Octavie continua toujours de mener jusqu'à sa mort, ne nous apprend plus rien de ses dernieres années ; elle vécut environ treize ans après la mort du jeune Marcellus, & mourut l'an de Rome 744, onze ans avant la naissance de J. C. Auguste fit son éloge funebre ; il consacra un Temple, un Portique & une Bibliotheque en l'honneur d'une sœur qui méritoit, à de si beaux titres, son estime & sa tendresse.





L'IMPÉRATRICE JULIE,

Femme de l'Empereur Septime Sévere.

LES 179 années qui s'écoulerent depuis la mort d'Auguſte, juſqu'à l'élévation de Septime Sévere à l'Empire, ne furent pas fort favorables à la Philoſophie ; il en faut cependant excepter les regnes d'Adrien, d'Antonin le Pieux, & de Marc-Aurele, qui furent eux-mêmes des Princes Philoſophes : ils protégerent les Savants, & firent fleurir les Arts & les Sciences ; mais elles furent fort négligées ſous les regnes ſuivants, à cauſe des guerres civiles & étrangeres dont ils furent continuellement agités. Septime Sévere a été un des plus grands hommes qui aient paru dans le monde ; il étoit courageux & ſpirituel, il aimoit les Gens de Lettres, & il étoit

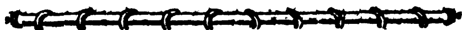
ſavant lui-même ; il étoit inſtruit des Mathématiques & de l'Hiſtoire, & avoit écrit celle de ſa vie ; enfin, il fut élevé par ſon mérite à l'Empire. Il avoit épouſé Julie ; on croit que dans cette union il avoit préféré l'eſprit & la beauté à la naiſſance, car les Hiſtoriens ne nous ont pas inſtruit de ſon extraction. Au ſurplus, quelle qu'elle fût, cette Princeſſe méritoit le rang auquel elle fut élevée, par les belles qualités dont elle étoit ornée & par ſa beauté, qui inſpirerent à Sévere de l'amour pour elle. Julie avoit commencé de bonne heure à cultiver les Sciences & la Philoſophie, ſachant combien l'eſprit, lorſqu'on en fait un bon uſage, ajoute à la beauté. Julie préſidoit aux jeux & à tous les divertiſſements de la Cour, & les ordonnoit avec tant de goût & d'agréments, qu'elle fût ſurnommée la Philoſophe. Elle entretenoit une Cour

ſpirituelle, délicate & décente, dans laquelle les Savants étoient admis. Les Gens de Lettres briguoient ſon approbation, toujours judicieuſe, qui répondoit de celle du public; il y avoit plus, elle nommoit aux Chaires de Philoſophie, dans les lieux où les malheurs de la guerre n'avoient point encore anéanti les Etudes publiques. Il y a lieu de croire que, quoique ſon ſexe & ſon rang la duſſent expoſer à des ſurpriſes, elle choiſiſſoit bien & donnoit la préférence, autant qu'il ſe pouvoit, au mérite.

Julie fut heureuſe, tant que vécut l'Empereur ſon époux; mais après ſa mort, elle fut accablée de chagrins & de déplaiſirs. De deux enfants qu'elle avoit, elle vit poignarder entre ſes bras Geta le cadet, par Caracalla, ſon aîné, que ſes cruautés, après un regne de ſix ans, conduiſirent à une fin tragique, dont elle fut ſpectatrice; heureuſe

heureuſe encore d'avoir cultivé la Philoſophie, qui lui aida à ſe conſoler de ſes diſgraces, comme elle l'avoit empêché d'abuſer de ſes proſpérités.





Zénobie,
Reine de Palmire.

Une des plus illustres Princesses qui ait paru dans le monde, depuis la Reine de Saba, est sans difficulté Zénobie, Reine de Palmire. Je ne saurois me persuader que pendant les treize cents années qui se sont écoulées entre ces deux Princesses, il n'y en ait pas eu plusieurs qui se soient distinguées par leurs vertus & leurs belles actions. Lorsque nous parcourerons l'Histoire de l'Europe, nous trouverons dans un bien plus court espace de temps beaucoup de Reines, dont les belles actions nous feront connoître que les femmes sont aussi capables que les hommes de commander & de faire usage de cette belle Philosophie, dont le but est d'être utile à l'humanité & de rendre les peuples heureux. Zé-

nobie eſt une de celles qui mérite avec le plus de juſtice d'être miſe en ce rang.

Les Hiſtoriens nous ont laiſſé ignorer quels étoient les ancêtres de Zénobie, & à quel titre elle poſſédoit le Royaume de Palmire. Ce que nous ſavons ſeulement, c'eſt qu'elle deſcendoit des anciens Ptolomées, Rois d'Egypte. Ses parents, quels qu'ils furent, lui avoient fait donner une excellente éducation; le célebre Philoſophe Longin (1) l'avoit inſtruite de toutes les Sciences néceſſaires à une grande Reine, dans leſquelles elle avoit fait de très-grands progrès; elle parloit en perfection les Langues Egyptienne, Grecque & Latine. Elle poſſédoit ſi bien l'Hiſtoire des Egyptiens & des

(1) C'eſt celui dont il nous eſt reſté un Traité du Sublime, que Boileau a traduit avec tant d'élégance.

autres Nations Orientales, qu'elle en avoit compoſé un abrégé, ainſi que de l'Hiſtoire Romaine. Elle protégeoit les Savants, & les attiroit à ſa Cour par ſes libéralités, pour s'entretenir avec eux; elle étoit belle, chaſte & très-courageuſe. Ayant épouſé Odenat, Prince Arabe, elle contribua beaucoup aux avantages qu'ils eurent ſur les Perſes. Elle marchoit avec lui à la tête des armées. Ils empêcherent Sapor de s'emparer des poſſeſſions des Romains dans l'Orient. Sapor ayant reçu avec le dernier mépris les préſents qu'Odenat & Zénobie lui avoient envoyés pour le féliciter, ils lui déclarerent la guerre; ils remporterent ſur lui pluſieurs victoires, & lui enleverent ſa femme & ſes tréſors. L'Empereur Galien, pour reconnoître un ſervice ſi important, déclara Zénobie Auguſte, & Odenat, Empereur. Après la mort d'Odenat,

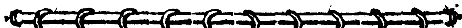
elle gouverna ſes Etats avec beaucoup de prudence, de courage & de ſageſſe, pendant le bas-âge de ſes enfants, & la gloire de ſon nom devint fameuſe dans tout l'Orient. Zénobie fit la conquête de l'Egypte, & ſe préparoit à en faire encore d'autres, lorſque l'Empereur Aurélien, qu'on a ſoupçonné de jalouſie contr'elle, lui déclara la guerre. Ce Prince ayant remporté deux victoires ſur elle, l'aſſiégea dans la ville de Palmire : Zénobie ſe défendit courageuſement, mais après un très-long ſiege, ſe voyant réduite à la néceſſité de ſe rendre, elle én ſortit ſecrétement. L'Empereur la fit pourſuivre avec tant de diligence, qu'elle fut arrêtée dans l'inſtant qu'elle alloit paſſer le fleuve du Tygre; Aurélien lui conſerva la vie, mais il la mena à Rome, où il la fit ſervir d'ornement à ſon triomphe. Une choſe qui fit beaucoup de tort à la réputation de

l'Empereur Aurélien, fut d'avoir fait mourir Longin, le Philosophe le plus sage & le plus éclairé de son temps, plus occupé cependant des Belles-Lettres que des hautes Sciences. D'Instituteur de *Zénobie* pour l'éducation, il devint son premier Ministre, & contribua beaucoup par ses conseils à la gloire qu'elle avoit acquise dans le gouvernement de ses Etats. Aurélien reprocha à Longin d'avoir été cause en partie de la guerre & du long temps qu'elle avoit duré ; Aurélien donna à *Zénobie* une belle maison auprès de Rome, où elle passa tranquillement avec ses deux enfants le reste de ses jours, dans les bras de la Philosophie, qui la consola des malheurs dont la fortune l'avoit accablée. Les Historiens ont fait de cette Princesse les plus grands éloges, qui furent le fruit de la protection qu'elle avoit accordée aux Savants, & des bienfaits

dont elle les avoit comblés, sans lesquels sa gloire & ses vertus seroient tombées dans l'oubli, ainsi que celles de tant d'autres Femmes Célebres que nous ignorons.

Zénobie professoit la Religion Chrétienne; on lui a reproché d'avoir protégé Paul de Samosate, fameux hérétique, condamné par le Concile d'Antioche; & d'avoir, par sa protection, empêché, pendant qu'elle régna, que cet Evêque ne fût chassé de son Eglise. Cette Princesse vivoit dans le troisieme siecle de l'Ere Chrétienne.





L'Impératrice Eusébie, *Femme de l'Empereur Constance.*

Eusébie, femme de Constance II, Empereur de Constantinople, & fils de Constantin le Grand, fut une Princesse douée de grandes vertus, conduites par un génie supérieur ; elle aimoit beaucoup les Sciences, dont elle étoit fort instruite ; elle joignoit à cette qualité un cœur tendre & compatissant pour les malheureux. Elle en eut souvent besoin pour modérer la férocité & la cruauté de l'Empereur son époux. Le pouvoir que sa beauté & sa sagesse lui donnoient sur l'esprit de Constance, ne réussissoit pas toujours à l'empêcher de faire des actions blâmables, & sur-tout de sacrifier, comme il fit, à son ambition son oncle & sept de ses cousins. Cependant les insinuations douces & les sages

conſeils d'Euſébie ne laiſſérent pas de produire de très-bons effets dans plu-ſieurs occaſions ; elle ſauva la vie à Julien, connu depuis ſous le nom de Julien l'Apoſtat, couſin-germain de Conſtance, qui le vouloit auſſi faire périr. Euſébie ayant reconnu dans le jeune Julien un goût & un talent extraordinaires pour toutes les Sciences, elle lui procura la plus belle éducation, dont il profita admirablement (1). Comme elle avoit elle-même de grandes obligations à la Philoſophie, elle crut ſans doute, car elle n'avoit point d'enfants, qu'elle feroit un riche préſent à l'Empire, ſi elle rendoit Julien, qui y avoit droit par ſa naiſſance, digne de le poſſéder ; elle adoucit la férocité du cœur de Conſtance, elle le rendit favorable à Julien : elle lui fit donner

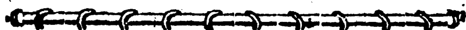
(1) Voir ce que j'ai dit ci-devant dans la vie de Julien.

le gouvernement des Gaules; &, voyant que la conduite qu'il tenoit & la sagesse avec laquelle il se conduisoit, préparoient l'accomplissement des desseins qu'elle avoit sur lui, elle engagea Constance à associer Julien à l'Empire; mais c'est ici qu'il faut admirer la profondeur des Jugements de Dieu, qui, quand il lui plaît, fait évanouir tous nos projets. Constance se repent d'avoir associé Julien à l'Empire : Julien se révolte contre lui; & dans le temps que Constance se prépare à l'en punir, il meurt, & Julien parvient à l'Empire avec un applaudissement universel; mais il abandonne quelque temps après la Religion Chrétienne, pour professer la Religion Païenne.

C'est en cette occasion que la Philosophe Eusébie dut faire de terribles réflexions sur elle-même, & craindre que Dieu n'eût voulu la punir d'avoir

ſoutenu ſi hautement l'Arianiſme contre la Religion Chrétienne ; conduite qui avoit terni les belles qualités qu'elle poſſédoit. Elle vivoit dans le quatrieme ſiecle de l'Egliſe.





HYPACIE.

LE quatrieme siecle de l'Eglise, qui fut éclairé par les lumieres de plusieurs Saints & Savants Docteurs, tels que Saint Jérome, Saint Augustin, Saint Ambroise, Saint Athanase, & plusieurs autres, produisit aussi des Femmes qui se distinguerent par une Philosophie chrétienne & savante.

La premiere dont je parlerai, fut Hypacie, fille de Théon, Philosophe & Mathématicien célebre; elle naquit à Alexandrie, vers la fin du quatrieme siecle; elle eut pour Maître, Théon son pere, & elle fit de si grands progrès dans l'étude de l'Ecriture Sainte, dans la Philosophie, la Géométrie, l'Astronomie & les Mathématiques, qu'elle passa pour la femme la plus savante de son temps.

Hypacie fut mise à la tête de l'Ecole

d'Alexandrie, où tant de grands hommes avoient enſeigné avant elle. Tout ce qu'il y avoit alors dans le monde de Philoſophes Chrétiens & Païens venoient entendre ſes leçons ; on compte parmi ſes diſciples Syneſius de Cyrène, qui fut depuis Evêque, l'un des premiers Savants de ſon ſiecle. Il appelle cette docte fille, ſa mere, ſa ſœur, ſon maître en Philoſophie & ſa bienfaitrice ; il lui adreſſe pluſieurs Lettres, il la rend Juge de ſes ouvrages, & les ſoumet à ſa critique. Ce qu'on ſait de plus de cette ſavante fille, c'eſt qu'elle fut tuée au mois de Mars 415, dans la grande Egliſe d'Alexandrie, dans une émeute populaire, parce qu'on l'accuſoit d'empêcher la réconciliation d'Oreſte, Gouverneur d'Alexandrie, avec Saint Cyrille, Patriarche de cette Egliſe. Ceux qui ont parlé d'Hypacie, lui ont autant donné de louanges pour la

pureté de ses mœurs que pour sa science & la beauté de son génie. Les Protestants ont accusé faussement Saint Cyrille d'avoir été cause de la mort d'Hypacie.



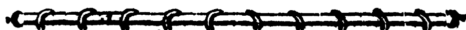
STE. EUSTOCHIE ET STE. PAULE.

SAINT JÉRÔME étant à Rome, Secrétaire du Pape Damase, instruisit dans la piété & dans les Sciences, plusieurs Dames Romaines, dont les plus célebres furent Eustochie, Paule, Marcelle, Albine, Léa & Bléſille. Les leçons qu'il leur donnoit, & les liaisons qu'il avoit avec elles, l'exposerent aux calomnies de ceux dont il reprenoit avec zele les déréglements; & le Pape Sirice, qui avoit succédé à Damas, n'ayant pas pour Saint Jérôme toute l'estime que la doctrine & la vertu de ce saint Docteur méritoient, il sortit de Rome, & se retira dans le Monastere de Béthléem en Judée. Eustochie, issue des familles des Scipions & des Paul-Emile si fameuses dans l'Histoire Romaine, après avoir distribué une partie de ses biens

aux pauvres, ſuivit Saint Jérôme en Orient, & ſe retira dans le Monaſtere de Béthléem. Paule, Dame Romaine, illuſtre par ſa naiſſance, par ſa piété & par ſon eſprit, étant reſtée veuve encore jeune, quitta toutes les pompes & les délices de Rome, & accompagna Euſtochie dans le même Monaſtere, où elles continuerent d'étudier l'Ecriture Sainte, & pratiquerent avec édification toutes les vertus évangéliques, ſous la conduite de Saint Jérôme. Ces deux Dames ſavoient parfaitement les Langues Grecque & Hébraïque, & étoient très-inſtruites des autres Sciences. Cependant elles furent aſſez ſages & aſſez modeſtes pour ne pas avoir la vanité de compoſer des ouvrages ſavants : contentes de ceux des grands Docteurs des ſiecles précédents, elles paſſerent le reſte de leur vie à les étudier, & à méditer l'Ecriture Sainte. On a prétendu que

Saint Jérôme les avoit consultées, lorsqu'il fit en Langue Latine la traduction de l'Ecriture Sainte, connue sous le nom de Vulgate ; mais cela n'est pas certain. A l'égard des autres Dames dont j'ai parlé, on ignore si elles étoient aussi savantes qu'Eustochie & Paule : tout ce qu'on sait, c'est qu'après avoir édifié la ville de Rome par leur piété & leurs vertus, elles mériterent d'être mises au rang des Saintes, ainsi qu'Eustochie & Paule.





PULCHÉRIE ET EUDOXIE.

L'HISTOIRE du Bas-Empire d'Orient nous présente deux Femmes Philosophes, qui doivent tenir un rang honorable parmi celles dont j'ai parlé. C'est Pulchérie & Athénaïs : celle-ci fille du Philosophe Léonce. Pulchérie, illustre par ses grandes vertus, son savoir & ses belles connoissances, étoit fille d'Arcadius, Empereur d'Orient, & sœur de Théodose le jeune; elle fut nommée Auguste, en l'année 414 de J. C., & partagea avec son frere la Puissance Impériale ; elle gouverna même sous son nom l'Empire, avec tant de sagesse & de prudence, que, pendant son administration, il jouit d'une profonde paix & fut redoutable à tous ses ennemis. Pulchérie fit épouser à son frere, par un événement fort singulier, Athé-

naïs, laquelle reçut au Baptême le nom d'Eudoxie. Le jeune Théodose, à ce que dit l'Histoire, vouloit épouser la plus belle personne qu'il y eût au monde; sa sœur Pulchérie faisoit faire des recherches dans toutes les Villes considérables, pour lui donner cette satisfaction : un hasard favorable se présenta.

Le Philosophe Léonce, confiné au fond de la Grece, avoit une fille nommée Athénaïs, qui étoit de la plus grande beauté : elle y joignoit un esprit supérieur & des talents presque universels; elle avoit pénétré dans les connoissances les plus abstraites de la Philosophie, & même dans celles où la plupart des Savants échouent. Son pere avoit pris les plus grands soins de son éducation, auxquels il avoit joint la plus grande dépense. Léonce en mourant déshérita sa fille, persuadé que sa beauté, ses graces, son

eſprit & ſes belles connoiſſances devoient la conduire à la plus haute fortune. Sa fille s'en plaignit : elle vint à Conſtantinople demander juſtice à l'Empereur ; elle apperçut, lorſqu'elle fut en préſence de Pulchérie & de Théodoſe, que ſes charmes avoient eu un grand ſuccès, & que ſon pere avoit heureuſement percé dans l'avenir. Pulchérie fut touchée de la beauté d'Athénaïs, de l'air noble qui brilloit dans toute ſa perſonne, des charmes de ſon eſprit & des agréments de ſa converſation. Théodoſe avoüa qu'il n'avoit plus rien à deſirer, & qu'il rencontroit même au-delà de ſes ſouhaits. Le mariage fut conclus, & la ſuppliante devint Impératrice. Théodoſe ayant pris les rênes de ſon Empire, voulut gouverner ſeul ; il éloigna ſa ſœur Pulchérie de la conduite des affaires : comme ſon génie étoit borné, il ne ſe conduiſit

pas ſagement ; il publia des Loix très-ſéveres contre les Païens, les Juifs & les Hérétiques, & cependant il protégea l'Héréſiarque Eutichès, & il fit une paix honteuſe avec Attila; mais ſa femme Eudoxie lui ayant fait connoître l'imprudence de ſa conduite, elle l'engagea à rappeller ſa ſœur, & à lui confier le gouvernement de l'Empire. Pulchérie s'en acquitta avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'elle rétablit les affaires dérangées par la mauvaiſe conduite de ſon frere Théodoſe. Ce Prince étant mort le 28 Juillet 450 de J. C., à l'âge de 49 ans, Pulchérie qui lui avoit ſuccédé à l'Empire, y éleva Marcien, natif d'Illyrie, qui s'étoit fait une grande réputation par ſa prudence, ſon courage, ſa piété & ſes autres belles qualités; & elle l'épouſa, à condition qu'ils vivroient enſemble dans la continence. Marcien ſe rendit digne

de ce choix, par la sagesse de sa conduite & par les égards respectueux qu'il conserva toute sa vie pour Pulchérie ; ils gouvernerent ensemble l'Empire avec tant de prudence, de modération & dans une si parfaite union, qu'ils rendirent heureux leurs peuples dont ils firent les délices ; ils publierent des Loix rigoureuses contre les Hérétiques ; ils rappellerent les Evêques exilés, & firent tenir en l'année 451 le Concile général de Chalcédoine, où ils assisterent sans se mêler des affaires ecclésiastiques. Enfin, ils maintinrent la paix dans l'Empire ; & s'acquirent une gloire immortelle par leur chasteté, par l'innocence de leurs mœurs, par leur zele pour la Religion ; sublime effet de l'union respective de leurs grandes vertus ! Tels sont les éloges que les Peres de ce Concile donnerent à ces deux illustres époux. Pulchérie mourut en l'année 454, à l'âge

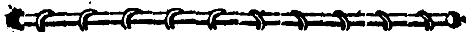
de 56 ans. L'Eglise l'a mise depuis au rang des Saintes.

L'Histoire nous apprend peu de choses de l'Impératrice Eudoxie. Il ne paroît pas qu'elle ait eu aucune part aux affaires de l'Empire ; elle eut assez d'esprit pour sentir qu'elle n'avoit pas les talents nécessaires pour le gouvernement. Eudoxie eut de son mariage avec l'Empereur Théodose, une fille aussi nommée Eudoxie, qui fut mariée avec l'Empereur Valentinien III. Ce Prince ayant corrompu la femme de Pétrone Maxime, Sénateur & Consul Romain, celui-ci le fit assassiner en secret, s'empara de l'Empire, & ensuite il força la jeune Eudoxie de l'épouser, malgré la répugnance & la haine qu'elle avoit conçues contre lui par un certain pressentiment dont elle ignoroit la cause ; mais Maxime dans un transport d'amour, la lui découvrit, en lui avouant que

c'étoit lui qui, dans le dessein d'être son époux, avoit fait périr Valentinien. Eudoxie, au désespoir de se voir la femme de l'assassin de son époux, appella secrétement Genseric, Roi des Vandales, qui vint en Italie avec son armée, & s'empara de Rome, où Maxime fut massacré par la populace. Genseric emmena Eudoxie captive en Afrique; mais quelque temps après, à la priere des Empereurs Marcien & Léon, elle fut renvoyée à Constantinople, où elle passa le reste de ses jours à déplorer ses malheurs.



AMALAZONTHE.



AMALAZONTE, *Reine des Ostrogoths.*

AMALAZONTE, fille de Théodoric, Roi des Ostrogoths, qui régnoit en Italie, dans le cinquieme siecle, & d'Audeflède, sœur de Clovis, Roi de France, fut une Princesse des plus sages, des plus habiles & des plus infortunées entre celles qui porterent la Couronne. Le Roi son pere lui avoit fait donner la plus belle éducation; elle avoit une mémoire prodigieuse; elle savoit non seulement les Langues Grecque & Latine, mais encore celles des différents Peuples de l'Europe, ensorte qu'elle n'eut jamais besoin d'interprete pour les entendre & leur répondre. Son pere Théodoric n'ayant point d'enfants mâles, la déclara son héritiere, & lui fit épouser Etharic son petit-neveu : ce Prince

étant mort jeune, & n'ayant laiſſé qu'un fils en bas-âge, nommé Athalaric; Amalazonte gouverna le Royaume pendant la minorité de ſon fils. Les Auteurs contemporains font les plus grands éloges de la religion, de la piété, de la ſageſſe, de la juſtice & de la prudence de cette Princeſſe, pendant les huit années de ſon adminiſtration. Elle fit donner à ſon fils la plus vertueuſe éducation, à laquelle elle préſidoit elle-même, ayant mis auprès de lui les plus habiles inſtituteurs; elle fit alliance & contracta la plus étroite amitié avec Juſtinien, Empereur d'Orient, qui eut toujours pour elle la plus grande conſidération & la plus haute eſtime. Elle favoriſoit & récompenſoit les Savants avec leſquels elle s'entretenoit dans ſes moments de loiſir. Quelqu'habile que fût Amalazonte, elle eut bien de la peine, dans les premieres années de ſa Ré-

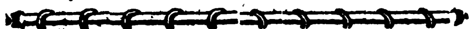
gence, à maintenir ſon autorité ſur un peuple auſſi indocile & auſſi barbare que les Oſtrogoths. Ayant découvert une conſpiration formée contre ſa perſonne, par trois Seigneurs des plus conſidérables de la Nation, elle la diſſipa en les faiſant punir, & continua enſuite à gouverner ſes Etats d'une maniere plus ferme & plus abſolue. Athalaric, à l'âge de quinze ans, s'étant ſouſtrait à la conduite de ſa mere, par les conſeils des jeunes gens de ſa Cour, & ayant voulu gouverner par lui-même, ſe livra aux plaiſirs & à la débauche avec tant d'excès, qu'il fut enlevé par une mort prématurée. Les grands Seigneurs du Royaume, dont les mœurs barbares n'étoient pas encore adoucies, ni civiliſées, & qui ne connoiſſoient pas l'avantage d'être gouvernés par une Princeſſe ſi ſage & ſi vertueuſe, voulurent élire un Roi à la place d'Athalaric. Amalazonte,

assurée de l'amitié & de la protection de l'Empereur Justinien, & résolue de conserver sa Couronne & son autorité, se détermina à choisir un Roi, à condition qu'il lui laisseroit toute la puissance, & ne se mêleroit point du gouvernement. Pour cet effet, elle jeta la vue sur Théodat son cousin-germain, fils d'Alafrede, sœur de Théodoric. Théodat étoit un Prince dont la meilleure qualité étoit de savoir bien le Latin & la Philosophie de Platon, mais qui ignoroit les maximes d'un bon gouvernement; c'étoit d'ailleurs un homme sans courage, qui n'aimoit que l'argent & l'oisiveté. Ce Prince ingrat oublia bientôt le bienfait d'Amalazonte; il la fit enfermer dans un Château, bâti au milieu d'une Isle du lac Bolzene en Toscane, où il la fit mourir sur la fin de l'année 534: on a dit même qu'il l'avoit étrangiée dans un bain. Ce crime ne

demeura pas long-temps impuni; l'Empereur Juſtinien ayant appris cette action barbare, en fut ſenſiblement affligé : il réſolut de venger la mort d'une Princeſſe qui poſſédoit toute ſon eſtime & ſon amitié; il ordonna au fameux Béliſaire, Général de ſes armées, de conduire ſes troupes contre Théodat. Mais les Oſtrogoths avoient déjà commencé à venger Amalazonte. Mécontents de la mauvaiſe conduite & de l'avarice de Théodat, ils s'étoient ſoulevés contre lui, & ayant choiſi à ſa place, Vitigès ſon grand Ecuyer, d'une naiſſance obſcure, mais grand homme de guerre, leur premier hommage fut la tête de Théodat, qu'ils mirent à ſes pieds. Quelque temps après, Béliſaire ſurvenant en Italie, avec l'armée de Juſtinien, battit les troupes de Vitigès, le fit priſonnier avec toute ſa famille, & l'envoya à Conſtantinople, où il mourut. Enſuite

Béliſaire, pour punir les principaux Seigneurs Oſtrogoths, les diſperſa après les avoir privés de leurs biens. Il éteignit en Italie leur domination, & ce beau Royaume fut réuni à l'Empire de Juſtinien, qui fut bien récompenſé, par ce moyen, de la vengeance qu'il prit de la mort d'Amalazonte.





BATHILDE,

Reine de Bourgogne & de Neustrie.

LA Reine Bathilde étoit femme de Clovis II, Roi de Bourgogne & de Neustrie, frere de Sigebert II, Roi d'Austrasie, tous deux enfants de Dagobert, Roi des François, & qui vivoient dans le septieme siecle.

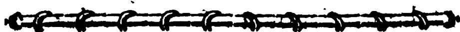
Bathilde tiroit son origine de l'ancienne Maison de Saxe en Allemagne; dans sa jeunesse, elle avoit été ravie à ses parents, par des brigands, & vendue en France, comme esclave. Archambaut, Maire du Palais de Clovis II, l'acheta & la mit auprès de sa femme pour la servir. Bathilde se distingua tellement par sa vertu, son esprit & sa beauté, qu'Archambaut étant devenu veuf, voulut l'épouser, mais elle le refusa, & se retira secrétement dans un Monastere, pour se

ſouſtraire à ſes pourſuites. Clovis II, à qui l'on avoit vanté les belles qualités de Bathilde, l'ayant vue, l'aima & la choiſit pour ſon épouſe. Ce Prince, après avoir régné environ ſeize ans, mourut, & laiſſa de ſon mariage avec Bathilde trois enfants en bas-âge, dont elle fut nommée tutrice, & fut en même temps déclarée Régente du Royaume. Elle fit donner à ſes enfants la plus belle éducation, & gouverna avec beaucoup de ſageſſe & de prudence, par les conſeils de Chrodeberg, Evêque de Paris, & de Saint Ouen, Evêque de Rouen. Ce fut par la prudence de Bathilde, que l'uſurpateur du Royaume d'Auſtraſie fut dépoſé; & elle ſut ſi bien ménager l'eſprit des Seigneurs Auſtraſiens, qu'elle les engagea de donner la Couronne à ſon fils Childeric. Elle fit de beaux réglements contre la ſimonie; elle rétablit la diſcipline & la régularité dans

plusieurs Monasteres, où l'on vivoit avec beaucoup de relâchement, & elle en fonda de nouveaux. Lorsqu'elle eut remis entre les mains de Clotaire III, son fils aîné, lors de sa majorité, les rênes du Gouvernement, elle quitta la Cour, & se retira dans l'Abbaye de Chelles, qu'elle avoit fondée : elle y prit l'habit de Religieuse, & y mourut dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. L'Eglise l'a mise au rang des Saintes.

Une des belles actions de cette Princesse a été d'avoir commencé à abolir en France l'esclavage : on n'y connoissoit alors que la Noblesse & la servitude. Comme dès sa jeunesse elle avoit été enlevée à ses parents, elle connoissoit tous les inconvénients de cette barbare coutume, qui prenoit sa source dans le brigandage. C'est à elle que la France a obligation de l'établissement des Villes & des Com-

munautés pour servir de retraite aux roturiers contre l'oppression des Nobles, & c'est de cet établissement que s'est formé le second ordre de l'Etat; c'est elle qui a eu la gloire d'avoir commencé à polir & adoucir la férocité des anciens Francs, sortis de dessous les neiges & les glaces du Nord, qui avoient subjugué la douceur de notre caractere, en se rendant maîtres de notre Pays. Ce fut encore par les conseils de Bathilde, que son mari Clovis II fit enlever de l'Eglise de Saint Denis les lames d'or & d'argent qui couvroient les tombeaux de ce Saint & de ses Compagnons, pour nourrir les pauvres dans une disette, à l'imitation de Saint Ambroise, Evêque de Milan, qui avoit vendu les vases d'or & d'argent de son Eglise, dans une pareille occasion.



AYESHA,

Epouse de Mahomet.

PENDANT que l'Empire des Grecs étoit envahi de tous côtés, par des nations barbares, il parut en Arabie, dans le septieme siecle, une femme qui, par sa science & ses belles qualités, contribua, autant que son mari, à l'établissement d'une nouvelle Religion : je veux parler de la Religion Mahométane qui a fait un si grand bruit dans le monde, & qui est encore suivie dans la plus grande partie de l'Univers. Cette femme étoit Aïsce, ou Ayesha, épouse de Mahomet, fille d'Abubeker, l'un de ses Confidents dans l'établissement de sa nouvelle Religion, & l'un de ses sectateurs ; elle vivoit en l'année 620 de l'Ere Chrétienne ; elle étoit dans sa premiere jeunesse & d'une grande beauté, lorsque

Mahomet l'épousa, & elle fut de toutes ses femmes celle qu'il aima le plus tendrement. Il prit un grand soin de la faire instruire de toutes les Sciences alors connues dans l'Arabie; comme elle avoit un génie supérieur, elle profita beaucoup des soins que l'on prit de son éducation. L'Arabie étant alors sous la domination de l'Empire Grec, Ayesha en savoit la Langue, outre l'Arabe qui étoit sa Langue naturelle; comme Mahomet étoit fort ignorant, ne sachant pas même écrire; on prétend qu'elle lui servoit de Secrétaire, & qu'elle lui aida à composer son Alcoran. On ignore dans quelle Religion elle avoit été élevée; mais on ne doute pas que, pouvant lire les écritures qui étoient traduites en Grec, elle ne fût instruite des Religions Judaïque & Chrétienne, dans lesquelles Mahomet a puisé les principaux points de sa Religion. Après

la mort du Prophête, Ayesha jouit de la plus grande réputation parmi ses sectateurs; on l'appelloit la Prophétesse par excellence & la mere des fideles : elle en étoit l'oracle vivant; on la consultoit dans tous les points difficiles de la Loi, pour apprendre d'elle, quelle avoit été l'intention du Législateur. Quels que fussent ses réponses, elles ont toujours passé, parmi les Musulmans, pour des traditions authentiques. Enfin, elle fut le premier Muphti, ou Grand-Prêtre de la Religion Musulmane.

Ayesha avoit conçu la haine la plus implacable contre Ali, gendre de Mahomet & l'un de ses sectateurs; elle l'empêcha de s'emparer de la succession du Prophête, & de parvenir à la dignité de Calife. Enfin, Ali l'ayant obtenue, elle se ligua contre lui, elle leva une armée de trente mille hommes; s'étant mise à la tête, elle lui livra

bataille, mais ayant été vaincue, Ayesha fut faite priſonniere. Cependant les fideles croyants qui lui étoient attachés, & qui étoient en grand nombre, forcerent Ali de lui rendre ſa liberté & de la renvoyer à Médine. Ayesha y vécut encore pluſieurs années, toujours reſpectée, & jouiſſant de la plus grande conſidération ; & lorſqu'elle mourut, elle fut inhumée auprès de Mahomet, dans le même tombeau. Mais la ligue qu'Ayesha avoit formée contre Ali, pour venger la mort d'Othoman, qu'elle avoit ſoutenu contre lui, ne finit pas avec elle : quelque temps après Ali fut tué, & delà naquit un grand ſchiſme dans la Religion Muſulmane, qui ſubſiſte encore depuis ce temps-là entre les ſectateurs d'Ali, d'une part, & ceux d'Omar, ſucceſſeur d'Othoman, de l'autre part, qui ſe regardent reſpectivement comme des Hérétiques.

M. Prideaux, dans la vie qu'il a écrite de Mahomet, nous apprend les causes de la haine qu'Ayesha avoit conçue contre Ali; il rapporte qu'elle étoit une femme galante, toujours occupée de quelqu'intrigue amoureuse, & que ce fut Ali qui l'en accusa auprès de Mahomet; comme celui-ci l'aimoit plus qu'aucune autre de ses femmes, il n'en voulut rien croire, & ne put jamais se résoudre à la répudier; au contraire, il composa le vingt-quatrieme Chapitre de l'Alcoran, pour la justifier, & pour se disculper en même temps de ce qu'il la gardoit. Il y déclaroit à ses Musulmans, de la part de Dieu, que les bruits qui couroient au désavantage d'Ayesha étoient des impostures & des calomnies, & il leur défend d'en plus parler, & menace de peines terribles en cette vie & dans l'autre ceux qui oseront médire des femmes de bien. Il ne

faut donc pas s'étonner ſi Ayesha jouiſſoit d'une ſi grande réputation parmi les ſucceſſeurs de Mahomet. On ne ſauroit douter qu'Ayesha ne fût une femme très-ſpirituelle & très-habile, & que, pour conſerver ſa réputation, elle trouva le ſecret d'inſérer dans l'Alcoran ce vingt-quatrieme Chapitre.

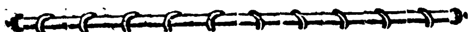




ANNE COMNENE.

ALEXIS COMNENE, Empereur de Conſtantinople, dans le commencement du onzieme ſiecle, eut une fille, nommée Anne Comnene, qui ſe rendit célebre par ſes vertus, ſa ſcience & ſes connoiſſances philoſophiques. Alexis s'étoit frayé rapidement le chemin du trône qu'il avoit envahi ſur Nicéphore Botoniate, plus encore par ſon adreſſe & par ſon induſtrie, que par ſa valeur. Mille obſtacles traverſerent ſon regne, mais il les ſurmonta tous, ou il les éluda, & il ſut ſe maintenir; ſa réputation eſt devenue un problême. Les Hiſtoriens Grecs en ont fait un grand homme : les Hiſtoriens Latins, au contraire, en ont dit beaucoup de mal, & l'ont décrié pour ſa mauvaiſe foi. Cela n'eſt pas ſurprenant : les Hiſtoriens parlent ordinaire-

ment assez mal des ennemis de ceux en faveur desquels ils écrivent. Mais, quoi qu'il en soit, Alexis Comnene trouva dans la Philosophe Anne sa fille une zélée Apologiste qui, non contente de justifier son pere des reproches que les Historiens Latins lui ont faits, le représente encore comme un grand homme. Comme elle possédoit les richesses de la Langue Grecque, il n'y a rien de plus animé & de plus agréable que le style d'Anne Comnene, rien de plus charmant que l'admiration qu'elle témoigne pour son pere; son langage est celui du cœur, langage qui ne se contrefait point. Au reste, comme l'étude avoit toujours fait sa principale occupation, elle s'attacha préférablement à celle de la Philosophie, & pénétra dans les questions les plus abstraites de cette Science dans laquelle elle se rendit très-savante.



Blanche de Castille, *Reine de France.*

La Reine Blanche étoit fille d'Alphonse IX, Roi de Castille; elle épousa, en l'année 1200 de J. C., Louis VIII, Roi de France; elle fut mere de neuf fils & de deux filles, dont quatre fils & une fille moururent en bas-âge; la derniere fille mourut saintement, en l'année 1269, au Monastere de Long-champs qu'elle avoit fondé. Le Roi Louis VIII étant mort en 1226, à l'âge de trente-neuf ans, Blanche réunit en sa personne les deux qualités de tutrice de ses enfants & de Régente du Royaume. Ses principales vertus étoient une solide piété & une rare prudence dont elle fit le plus bel usage pour l'éducation de ses enfants, & la sage conduite avec laquelle elle administra les affaires de la France.

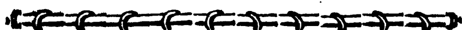
Pendant qu'elle fut tutrice de ſes enfants, elle leur inſpira, & ſur-tout à Louis ſon fils aîné, les ſentiments de la piété ſolide dont elle étoit elle-même pénétrée, leur répétant ſouvent qu'elle aimeroit mieux les voir dans le tombeau, que coupables d'un péché mortel. L'éducation qu'elle leur donna fut ſi ſage, & ils en profiterent ſi bien, qu'ils vécurent entr'eux pendant toute leur vie dans la plus parfaite union; les cadets furent toujours pénétrés pour le Roi Saint Louis, leur aîné, de cette amitié tendre & reſpectueuſe, qui fait ordinairement le bonheur des ſupérieurs & des inférieurs; comme de ſon côté Saint Louis les traita toujours avec la plus grande bonté, moins en Roi qu'en ami, enſorte qu'il n'y eut jamais dans cette noble famille le moindre nuage de diſſention.

La Régence de la Reine fut fort

agitée par les brigues & les mécontentements des Princes & des grands vassaux de la Couronne, jaloux de voir entre ses mains la tutelle & la Régence de ses enfants. Tels étoient Thibaud VI, Comte de Champagne; le Comte de Bretagne, le Comte de Boulogne, oncle du Roi; la Comtesse de la Marche, la Comtesse de Flandres, & plusieurs autres; mais elle sut, par sa fermeté, sa prudence & ses sages insinuations, semer entr'eux la division, faire rentrer les uns dans leur devoir, & soumettre les autres par son courage & par la force des armes. Elle éteignit toutes les factions, elle établit si solidement les affaires du Royaume, que, lorsque Saint Louis partit pour la Terre Sainte, il nomma la Reine sa mere, Régente en son absence, pendant laquelle cette sage & prudente Princesse fit régner la plus grande tranquillité dans tous les Ordres

de l'Etat. Elle fut comblée d'éloges & de bénédictions par les peuples dont elle fit le bonheur, sur tout en les délivrant de la tyrannie & des vexations de la Noblesse, & en abolissant entiérement, suivant l'exemple que la Reine Bathilde lui en avoit donné, l'esclavage auquel ils étoient assujettis.





PHILIPPE,

Fille de Guillaume III, Comte de Hainaut, épouse d'Edouard III, Roi d'Angleterre.

LE quatorzieme siecle a été mémorable par les brillantes actions de quatre femmes dont je vais parler, qui se sont distinguées par leur sagesse, leur courage & leur prudence.

La premiere est Philippe, fille du Comte de Hainaut, femme d'Edouard III, Roi d'Angleterre. Ce Prince a été un des plus grands Rois de cette Nation ; il rassembloit dans sa personne toutes les belles qualités qui forment un héros ; il étoit sage, prudent, courageux, généreux, savoit connoître & récompenser le mérite ; mais il fut en même temps un des plus dangereux ennemis de la France, à laquelle il causa de grandes pertes

par ses victoires & ses conquêtes ; il gagna sur elle la bataille de Crécy ; il prit la ville de Calais, après un siege de onze mois, un des plus mémorables dont l'Histoire fasse mention, & son armée commandée sous ses ordres par le Prince de Galles son fils, gagna la bataille de Poitiers, dans laquelle le Roi Jean fut fait prisonnier. Philippe de Hainaut étoit une Princesse qui égaloit Edouard en sagesse, en prudence & en courage. Comme il connoissoit ses belles qualités, elle étoit à la tête de son Conseil, & il ne décidoit rien sans avoir son approbation. Ayant pris la résolution de faire le siege de Calais, qu'il prévoyoit devoir être de longue durée, & après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour passer la mer, Edouard, pendant son absence, confia le gouvernement de son Royaume à la Reine, son épouse. Environ trois

mois

mois après le départ d'Edouard, & pendant qu'il étoit occupé au siege de Calais, David, Roi d'Ecosse, sollicité par le Roi de France, entra en Angleterre, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes. Edouard comptant sur le courage & la prudence de la Reine Philippe, lui laissa la conduite de cette guerre. David, après avoir ravagé les frontieres voisines de l'Ecosse, s'avança jusqu'à la ville d'Yorck, où la Reine faisoit sa résidence, pour observer les mouvements des Ecossois. Aussi-tôt elle forma un corps d'armée, & quoiqu'elle n'eût pas encore rassemblé toutes les troupes qu'elle attendoit, elle s'avança jusqu'à Newcastle, où l'armée ennemie étoit campée, & lorsqu'elle eut réuni toutes ses forces, elle accepta le défi du Roi d'Ecosse; elle ordonna elle-même avec ses principaux Officiers l'ordre de la bataille; elle par-

courut tous les rangs pour exhorter les ſoldats à bien faire leur devoir, elle ſe mit à l'arriere-garde, ſur un terrein élevé, d'où elle découvroit ce qui ſe paſſoit, & envoyoit des renforts à ceux qui étoient trop preſſés. La bataille fut ſanglante, & la victoire long-temps diſputée; mais enfin l'Armée Ecoſſaiſe fut miſe dans une entiere deroute, & le Roi fut fait priſonnier. La Reine n'ayant plus rien à craindre du côté de l'Ecoſſe, s'en revint triomphante à Londres. Après avoir mis ordre aux autres affaires du Royaume, elle voulut recevoir du Roi ſon époux ſes félicitations ſur cette victoire; elle s'embarqua avec un grand nombre de Dames, & ſe rendit au camp d'Edouard, au ſiege de Calais. Elle fut reçue avec la joie & les honneurs qu'on peut imaginer. Ce ne fut pendant pluſieurs jours que feſtins & réjouiſſances en faveur des Dames

qu'on y regaloit avec autant de magnificence que l'on eût pu faire à Londres.

Cependant Edouard preſſoit le ſiege de Calais avec la plus grande vigueur ; les habitants étoient réduits à une ſi grande diſette de vivres, qu'ils furent obligés de demander à capituler : le Gouverneur de la Ville en fit la propoſition au Seigneur Gauthier de Mauni, l'un des Généraux d'Edouard ; mais ce Prince, irrité contre les habitants de cette Ville, pour les pertes qu'ils lui avoient cauſées & à ſes ſujets ſur mer & ſur terre, ne voulut les recevoir qu'à diſcrétion, pour tirer d'eux telle punition & telle rançon qu'il jugeroit à propos. Enfin, après pluſieurs conférences, Edouard fit faire aux habitants, par Gauthier de Mauni, cette réponſe : « Sire Gauthier, vous » direz au Capitaine de la Ville, que » la plus grande grace qu'il pourra

» trouver en moi, c'est qu'ils partent
» de la Ville six des plus notables
» Bourgeois, les chefs tous nus &
» tous déchaussés, les hares au cou &
» les clefs de la Ville & du Châtel
» en leurs mains, & d'iceux je ferai
» en ma volonté, & le remanant je
» prendrai à merci ». Cette réponse étant portée aux Bourgeois de la Ville, ils furent obligés d'accepter ce parti. Un des principaux, nommé Eustache de Saint-Pierre, prit la parole & parla avec un courage & une fermeté qui auroient fait honneur à ces anciens Citoyens Romains du temps de la République, & dit qu'il s'offroit d'être la premiere victime pour le salut du peuple, & que, plutôt que de voir périr tous ses Compatriotes par le fer & par la faim, il vouloit être l'un des six qu'on livreroit à la vengeance du Roi d'Angleterre. Cet exemple en fit parler un autre, ap-

pellé Jean d'Aire, de la même maniere; deux autres, nommés Jacques Wisant & Pierre son frere, en firent autant. Enfin, deux autres des plus considérables de la Ville, qui ne sont point nommés dans l'Histoire, mais qui méritoient de l'être, furent les cinquieme & sixieme. Ils furent présentés à Edouard, en présence de sa Cour & de son armée; ils se jeterent à ses pieds & lui demanderent leur grace qu'il leur refusa.

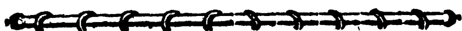
Mais la Reine d'Angleterre, aussi bienfaisante que courageuse, touchée de compassion sur le récit que lui fit le Seigneur de Mauni, de la générosité de ces six Bourgeois, qui sacrifioient leur vie pour sauver le reste des habitants de leur Ville, vint fondante en larmes se jeter aux genoux du Roi son mari: elle lui demanda leur grace, qu'il lui accorda.

Ensuite, elle les fit venir à son

logis, elle leur fit donner à manger, elle leur fit fournir des habits, & leur donna de l'argent pour se retirer où ils voudroient.

Comme les personnes vertueuses s'attachent volontiers à celles qui leur ressemblent par leurs belles qualités, la Reine d'Angleterre avoit une amitié & une estime particuliere pour Jeanne de Flandres, Comtesse de Montfort ; cette Princesse sollicita si vivement le Roi son époux, en faveur de cette héroïne de Bretagne, qu'il lui fournit les plus grands secours pour soutenir la guerre contre le Roi de France & la Comtesse de Penthievre. La Comtesse de Montfort les employa avec tant de courage & de prudence, qu'elle procura à son fils le Duché de Bretagne, ainsi que je vais le rapporter.





JEANNE DE FLANDRES,

Femme de Jean, Comte de Montfort; & Jeanne de Penthievre, femme de Charles de Blois.

PENDANT les guerres qui ont agité le Royaume de France, depuis le regne de Philippe de Valois, jufqu'à la fin de celui de Charles VII, la Province de Bretagne a toujours été regardée comme une pomme de difcorde jetée entre les Rois de France & d'Angleterre. Les Ducs de Bretagne, fuivant leurs intérêts particuliers, prenant alternativement le parti de l'un ou de l'autre de ces deux Rois, leur Duché fut long-temps le théâtre de la guerre.

En l'année 1334, Jean III, Duc de Bretagne, n'ayant point d'enfants, maria Jeanne de Bretagne fa niece, Comteffe de Penthievre, avec Char-

les de Châtillon, Comte de Blois, & la déclara héritiere du Duché de Bretagne. Jean de Bretagne, Comte de Montfort, frere de Jean III, qui se prétendoit héritier de ce Duché, connut bien alors le préjudice que ce mariage lui faisoit, mais il n'osa s'y opposer, de crainte de déplaire à son frere. Il avoit épousé, en l'année 1329, Jeanne de Flandres, fille de Louis, Comte de Nevers: si elle ne lui apporta en dot que cinq mille livres de rente, il fut bien dédommagé par les belles qualités que cette Princesse possédoit, & qui l'ont fait regarder comme la plus célebre femme de son siecle.

Le Comte de Montfort, ayant appris la mort de Jean III son frere, arrivée le 3 Avril 1341, se rendit à Nantes, où il fut reconnu Duc de Bretagne; mais, pendant un voyage qu'il fit à Limoges pour se mettre en

possession du trésor du feu Duc, Charles de Blois vint en Bretagne, & se trouva à l'Assemblée des Etats que le Comte de Montfort avoit convoquée à Nantes. Une partie de la Noblesse se déclara pour lui, & l'autre reconnut le Comte de Montfort. Le Roi de France ayant pris le parti de Charles de Blois, le Comte de Montfort passa en Angleterre, où il trouva le Roi Edouard très-disposé en sa faveur, par les sollicitations de Philippe de Hainaut sa femme, & ils lui promirent de le soutenir contre Charles de Blois. En conséquence, les deux concurrents leverent des troupes & se firent la guerre avec beaucoup d'animosité.

Après différents événements, Charles de Blois, soutenu par les armes de France, acquit une grande supériorité sur le Comte de Montfort, qu'il força de se retirer dans la ville de Nantes.

où il l'assiégea. Montfort fut contraint par les habitants qui craignirent d'être pris d'assaut, de se rendre prisonnier de guerre à Charles de Blois, qui le fit conduire à Paris, où il fut enfermé dans la Tour du Louvre. Après cet avantage, Charles de Blois se crut en état de se rendre maître de toute la Bretagne ; mais il trouva dans la Comtesse de Montfort une héroïne qui soutint le parti de son mari avec autant de courage & de gloire qu'il eût pu le faire lui-même. C'étoit une femme comparable aux plus fameux guerriers de son temps, pour les vertus militaires, civiles & politiques qu'elle possédoit. Il n'y avoit point d'homme qui montât un cheval avec plus de dextérité, & qui se tînt plus ferme en selle : armée de pied en cap, la cuirasse sur le dos & le casque en tête, elle se servoit de la lance & de l'épée avec autant de force & d'adresse

que les Chevaliers les plus robuſtes ; l'adverſité ne put jamais l'abattre : elle avoit l'eſprit ſi ſolide & ſi pénétrant, que les plus habiles négociateurs ne purent jamais la ſurprendre. Ce fut avec de ſi belles qualités qu'elle maintint dans ſes intérêts la nobleſſe, les ſoldats & les habitants de pluſieurs Villes de la Bretagne.

La Comteſſe de Montfort étoit à Rennes, lorſqu'elle apprit la captivité de ſon mari ; elle employa tous ſes ſoins pour arrêter les ſuites fâcheuſes qu'elle pouvoit avoir. Elle aſſembla les habitants de Rennes, &, tenant ſon fils entre ſes bras, elle leur parla d'une maniere ſi pathétique & ſi touchante, que tous lui promirent de le défendre aux dépens de leurs biens & au péril de leurs vies. Elle parcourut enſuite, accompagnée de ſon fils, toutes les autres places qui s'étoient déclarées pour ſon mari ; elle en ren-

força les garnisons, elle fit de grandes largesses aux soldats pour conserver leur affection : ensuite elle se retira à Hennebon pour y passer l'hiver. Afin de faire voir que la détention de son mari n'avoit point affoibli son parti, elle assembla des troupes, se mit à leur tête & attaqua les Villes qui obéissoient à Charles de Blois; mais, comme ses forces n'étoient pas suffisantes pour égaler les secours que le Roi de France fournissoit à Charles de Blois, elle envoya Amauri de Clisson en Angleterre, pour presser ceux que le Roi Edouard avoit promis au Comte de Montfort, & ce Prince fit équiper une flotte pour transporter des troupes en Bretagne.

Philippe de Valois, Roi de France, voyant que la détention du Comte de Montfort ne terminoit pas cette guerre, fit faire à la Comtesse de Montfort des propositions d'accommodement.

La négociation n'ayant pas réussi, il donna de nouvelles troupes à Charles de Blois : celui-ci recommença la guerre par le siege de la ville de Rennes, qui, ayant été vivement attaquée, fut obligée de se rendre. Cependant le Gouverneur en sortit avec les honneurs de la guerre, & se retira avec sa garnison à Hennebon, auprès de la Comtesse. Après la prise de Rennes, Charles de Blois vint assiéger la Comtesse de Montfort renfermée dans Hennebon, espérant, s'il pouvoit la prendre, déterminer la guerre. Dans cette vue, il rassembla toutes ses troupes, les joignit à celles que le Roi de France lui envoya, & vint assiéger cette Ville. La Comtesse ne fut pas prise au dépourvu, car elle n'avoit rien négligé pour mettre cette place en état de faire une longue & vigoureuse résistance. Un jour, un corps de troupes ennemies

s'étant avancé juſqu'aux barrieres pour y donner l'aſſaut, la Comteſſe armée de pied en cap, & montée ſur un vigoureux cheval, ſortit à la tête d'une partie de la garniſon, attaqua les aſſaillants & les obligea de ſe retirer avec perte. Le lendemain, les François, voulant effacer la honte de cet échec, revinrent attaquer les barrieres à la pointe du jour. Les habitants ſoutinrent cette attaque juſqu'à trois heures après midi. Pendant qu'on ſe battoit avec la plus grande ardeur, la Comteſſe deſcendit de cheval, & étant montée ſur le haut d'une tour, pour examiner la ſituation du camp des ennemis, en découvrit un quartier mal gardé & preſque abandonné; elle remonte auſſi-tôt à cheval, ſe met à la tête de trois cents cavaliers, ſort par une porte éloignée de l'attaque des François, & va mettre le feu au quartier abandonné. La fuite des valets

ſurpris & l'incendie des tentes jeterent l'alarme dans le camp & firent ceſſer l'aſſaut ; mais la Comteſſe ne pouvant rentrer dans Hennebon ſans s'expoſer à un danger évident, rallia ſa troupe & ſe retira en diligence. Louis d'Eſpagne, qui commandoit au ſiege, ſe mit à la pourſuite de cette troupe, tailla en pieces quelques-uns des plus mal montés, & fut bien ſurpris d'apprendre que c'étoit la Comteſſe en perſonne qui avoit brûlé une partie des tentes & bagages, & qu'elle étoit à la tête des cavaliers qu'il pourſuivoit. Les aſſiégés, privés de la préſence de la Comteſſe, furent dans la plus grande conſternation pendant cinq jours. Ils furent ſi vivement attaqués, qu'ils furent ſur le point de ſe rendre ; mais la Comteſſe ayant raſſemblé ſix cents hommes & leur ayant fourni armes & chevaux, elle parut le ſixieme jour, au lever de

l'aurore, & vint attaquer le camp ennemi; elle en força les retranchements, & rentra triomphante dans la ville, sans avoir perdu un seul homme. Lorsqu'elle y fut rentrée, secondée par les habitants, témoins de sa valeur, elle se défendit encore trois jours, après lesquels elle apperçut du haut des tours, la flotte d'Angleterre qui lui ammenoit du secours. Elle aborda effectivement à la côte d'Hennebon, & ayant débarqué les troupes qu'elle portoit, elles firent lever le siege.

Cependant la guerre continuoit avec beaucoup de vivacité en Bretagne, entre les Rois de France & d'Angleterre qui soutenoient chacun l'un des deux concurrents, sans qu'il s'y passât aucune action décisive; elle duroit encore au commencement de l'année 1345, lorsque le Comte de Monfort se sauva de sa prison, & se retira en Angleterre, où il rendit hommage

du Duché de Bretagne, au Roi Edouard qui lui fournit de nouveaux ſecours pour continuer la guerre; mais à peine y fut-il revenu, qu'accablé par les mauvais traitements qu'il avoit reçus, & par la fâcheuſe ſituation de ſes affaires, il mourut à Hennebon, le 6 Septembre, laiſſant un fils âgé de vingt ans, mais qui donnoit déjà les plus grandes eſpérances. Il avoit été élevé avec les plus grands ſoins par la Comteſſe ſa mere, qu'il n'avoit jamais quittée, même dans ſes expéditions militaires: il étoit très-robuſte & fort adroit dans l'exercice des armes, & il s'étoit diſtingué dans pluſieurs combats où il s'étoit trouvé; il devint un grand homme de guerre, & fut ſurnommé dans la ſuite Jean le Conquérant. Il ſembloit, depuis la mort de Jean III, Duc de Bretagne, que la fortune ſe fût attachée à perſécuter le Comte de Mont-

fort & Charles de Blois, pour faire briller les grandes qualités & le courage de leurs épouses. Quelque temps après la mort du Comte de Montfort, la fortune tourna le dos à Charles de Blois; dans un combat auprès de la Roche-de-Rien, où il s'étoit trouvé, contre les Anglois commandés par la Comtesse de Montfort, elle le força de se rendre prisonnier. Mais la Comtesse de Penthievre, sa femme, ne se laissa point abattre par cette disgrace; elle se mit à la tête de ses troupes, continua la guerre contre la Comtesse de Montfort, conserva toutes ses places, & se conduisit avec tant de courage & d'habileté, qu'elle ne reçut aucun échec. La Comtesse de Montfort fit conduire Charles de Blois en Angleterre, où *il fut mis*, dit l'Historien Froissart, *en courtoise prison*; la Comtesse de Penthievre, son épouse, se donna de grands mouvements pour

lui procurer sa liberté, mais tous ses soins furent inutiles, & ce ne fut qu'après trois ans, le 10 Août 1350, qu'elle l'obtint à la sollicitation du Pape Clément VII, qui envoya exprès au Roi d'Angleterre le Cardinal Gui de Boulogne, en qualité de Légat, pour la lui demander.

La guerre avoit toujours continué pendant l'emprisonnement de Charles de Blois entre les deux héroïnes de Bretagne, soutenues par les Rois de France & d'Angleterre. Elle recommença encore plus vivement, lorsque Charles de Blois eut obtenu sa liberté, & ne fut terminée qu'en l'année 1364, lorsque ce Prince, que les Bretons regardent comme un de leurs héros, fut tué à la bataille d'Aurai. Sans entrer dans le détail des événements qui se passerent jusqu'à cette époque, je dirai seulement que Charles V, Roi de France, ayant envoyé à Charles de

Blois un ſecours de troupes commandées par le fameux Bertrand du Gueſclin, l'un des héros de la Bretagne, car cette Province en a produit pluſieurs dans le quatorzieme ſiecle, la guerre recommença avec la plus grande vivacité. Enfin, les deux armées s'étant miſes en marche, elles ſe trouverent en préſence près de la ville d'Aurai. La Comteſſe de Penthievre avoit exigé de ſon mari, avant qu'il partît pour ſe mettre à la tête de ſes troupes, qu'il n'entendroit à aucun accommodement, & il le lui avoit promis. On étoit ſur le point d'en venir aux mains, lorſque la Comteſſe & le jeune Comte de Montfort envoyerent un Héraut à Charles de Blois, pour le ſommer d'exécuter le traité d'Evran qu'ils avoient fait entr'eux. Les principaux Seigneurs du parti de Charles l'y exhortoient; mais il répondit qu'il n'étoit plus queſtion que de ſe battre.

Les troupes s'étant avancées de part & d'autre, le combat commença avec beaucoup d'ardeur & de courage. Dans le fort de la mêlée, Charles de Blois apperçut un Chevalier couvert d'une cote d'armes garnie d'hermine, & qui crioit hautement *Bretagne*; croyant que c'étoit le Comte de Montfort; il pénétra jusqu'à lui, l'attaqua & lui déchargea sur la tête un si furieux coup de hache, qu'il l'étendit à ses pieds : transporté de joie, il s'écria *Bretagne, Montfort est mort.* Le Comte en ayant été averti, leva la visiere de son casque, courut de rang en rang pour se faire voir & rassurer ses soldats. Celui qui avoit été tué, étoit un parent du Comte, à qui il avoit permis, ce jour-là, de s'armer comme lui, sans qu'on en ait su la raison. Charles, s'étant apperçu de la méprise, chercha Montfort dans la mêlée, & ce fut dans ce moment que la victoire

ſe déclara pour le Comte de Montfort. Hugues de Caurélée, brâve Chevalier, à qui Chandos, Général des Anglois qui accompagnoient Montfort, avoit donné le commandement de l'arriere-garde, voyant le corps de bataille du Comte de Montfort ouvert & fort ébranlé, vint, à la faveur d'un champ couvert de genêts, prendre Charles de Blois par derriere & l'environna de toutes parts. Charles ſe défendit avec une valeur qui coûta cher à ſes ennemis; mais enfin il fut ſerré de ſi près, qu'il fut contraint de ſe rendre priſonnier pour éviter la mort: il ne l'évita cependant pas, car il fut tué, quelques moments après, de ſang-froid par un Gendarme Anglois, inconnu.

Après la mort de Charles de Blois, le Comte de Montfort s'empara des principales Villes de Bretagne. Charles V, Roi de France, lui envoya des

Députés pour l'engager à s'accommoder avec la Comtesse de Penthievre, & à terminer une guerre qui désoloit la Bretagne depuis près de vingt-quatre ans. Les Députés de la Comtesse & ceux du Comte de Montfort s'étant assemblés à Guerrande avec ceux du Roi, ils firent un traité le vingt & un Avril 1365, qui fut ensuite ratifié par les deux parties intéressées. Par ce traité, Jean, Comte de Montfort fut reconnu pour Duc de Bretagne, & l'on eut égard aux prétentions de la Comtesse de Penthievre, qui fut dédommagée. Le nouveau Duc étant venu à Paris, le 13 Décembre 1366, il rendit foi & hommage de son Duché au Roi de France, & la paix fut rétablie en Bretagne.

De toutes les personnes qui étoient intéressées dans ce mémorable événement, il n'y en avoit aucune qui

goutât une plus glorieuse & plus douce satisfaction que Jeanne de Flandres, Comtesse de Montfort. La Providence la récompensoit bien libéralement de la sagesse, de la vertu, de la prudence & du courage qui l'avoient conduite pendant la captivité & depuis la mort de son mari. Elle voyoit son fils Souverain de la Bretagne ; elle voyoit ce cher fils, auquel elle avoit donné la plus belle éducation, être l'objet de l'amour de ses sujets qu'il gouvernoit en pere, & de l'estime des Princes ses contemporains. Elle eut le bonheur de jouir de cette satisfaction jusqu'à la fin de sa vie.



JEANNE



JEANNE DE BELLEVILLE,
Veuve d'Amaury de Clisson.

JE ne dois pas oublier la troisieme Héroïne Bretonne, contemporaine de celles dont je viens de parler, qui mérite de grandes louanges pour la conduite sage & courageuse qu'elle a tenue pendant les guerres de Bretagne.

En l'année 1343, dans le temps que la Bretagne étoit le plus agitée par les dissentions qui régnoient entre le Comte de Montfort & Charles de Blois; Amaury de Clisson, Godefroi de Harcourt & quelques autres Chevaliers Bretons, attachés au parti de Charles de Blois, traiterent secrétement avec Edouard, Roi d'Angleterre, sans néanmoins à l'extérieur paroître avoir changé de parti: (de pareils actes étoient dans ces temps-là traités de félonie.) Le Comte de Salisbury fut

dépoſitaire de leur ſecret, & ils lui avoient remis leurs ſcellés (1). Quelque temps après il apprit que pendant ſon abſence ſa femme avoit été corrompue par Edouard. Salisbury, outré de dépit, ſe retira ſecrétement de la Cour de ce Prince & paſſa en France. Croyant ſe venger d'Edouard, il découvrit à Philippe de Valois les engagements que Cliſſon, Harcourt & les autres Seigneurs Bretons avoient contractés avec Edouard, & remit leurs ſcellés entre les mains de Philippe. Cliſſon étant venu à la Cour de France, pour joûter dans un Tournois que Philippe avoit fait publier, Cliſſon fut arrêté, &, ſans aucune forme de procès, Philippe lui fit trancher la tête à Paris,

(1) On nommoit, dans ce temps, ſcellés, des lettres qui contenoient les conventions que les Seigneurs faiſoient enſemble, & l'on ſe contentoit ſimplement d'y attacher le cachet de ſes armes.

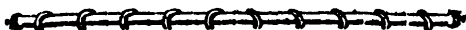
fit porter ſon corps au gibet de Montfaucon, & envoya ſa tête à Nantes, où elle fut expoſée ſur le bout d'une lance. Geoffroi d'Harcourt s'étant ſauvé, fut banni du Royaume pour le même ſujet.

Les amis d'Amauri de Cliſſon, informés de ſa mort, s'aſſemblerent & allerent offrir leurs ſervices à Jeanne de Belleville ſa veuve. Cette femme courageuſe, au lieu de s'abandonner aux pleurs & aux regrets, prit la réſolution d'en tirer vengeance. Elle ſe mit à la tête de quatre cents hommes bien armés, elle en plaça la meilleure partie en embuſcade auprès d'un château qui tenoit pour Charles de Blois : accompagnée de 40 hommes ſeulement, elle ſe préſente devant le château & demande à y entrer. Le Gallois de la Heuſe, qui en étoit le Commandant, ignoroit encore le ſupplice de Cliſſon ; il crut que ſa femme étoit

en partie de chasse, & donna ordre que la porte lui fût ouverte. Aussitôt que le pont-levis est baissé, celui qui portoit le cors de chasse donne le signal aux Gendarmes qui étoient en embuscade : ils accourent promptement, se rendent maîtres du château & passent au fil de l'épée tous ceux qui y étoient. Le Capitaine fut seul qui trouvât le moyen de se sauver. Charles de Blois, informé de cette action, assembla des troupes pour reprendre son château ; mais la veuve Clisson ne l'y attendit pas : après avoir pillé la place, elle se retira en Angleterre. Ayant obtenu du Roi Edouard, trois vaisseaux, elle s'y embarqua avec sa troupe & courut les côtes de France, où elle faisoit le métier de Pirate sur tous les Vaisseaux François qu'elle rencontroit, vengeant sur eux la mort de son mari ; elle fit dans ses courses un butin considérable qui la récom-

pensa de la perte de ses biens, que Philippe de Valois avoit confisqués. Lorsqu'elle vit que les Marchands François n'osoient plus sortir de leurs Ports, elle quitta la mer & se retira avec son fils Olivier de Clisson, auprès de la Comtesse de Montfort, qu'elle accompagnoit dans toutes ses expéditions militaires. Son fils étoit continuellement avec elle à cheval, armé de toutes pieces, pour s'endurcir aux travaux de la guerre, dans laquelle il acquit une si grande réputation, que, quelques années après, Clisson fut fait Connétable de France par le Roi Charles VI, pour remplacer le fameux Bertrand du Guesclin.





JEANNE DE BOURBON,

Fille de Pierre I du nom, Duc de Bourbon, femme de Charles V, dit le Sage, Roi de France.

LES Hiſtoriens de toutes les Nations demeurent d'accord que la vertu qui diſtingua principalement Charles V, Roi de France, fut la Prudence qui lui fit donner unanimement le ſurnom de *Sage* : cette vertu ſembloit être née avec lui. Le fameux Pétrarque étant venu en France, ſous le regne précédent, fut également ſurpris & charmé de voir dans ce Prince, tout jeune qu'il étoit, un eſprit déjà mûr & capable des plus grandes affaires : cette ſageſſe éclata dans ſes actions, dès l'âge de dix-neuf ans, lorſqu'il fut déclaré Régent du Royaume, pendant la captivité du Roi Jean ſon pere, qui avoit été fait priſonnier à la bataille

de Maupertuis, le 19 Septembre 1356. Il fit pendant toute sa vie beaucoup plus d'usage de la prudence que de la valeur, dont il avoit cependant donné des preuves, n'étant encore que Dauphin; mais la foiblesse de sa santé, altérée par un poison que le Roi de Navarre lui avoit fait donner, ne lui permit plus de suivre les mouvements de son courage : il se rendit par sa sagesse beaucoup plus redoutable à ses ennemis, que s'il avoit paru à la tête de ses armées; c'est ce qui fit dire à Edouard III, Roi d'Angleterre, qui avoit conquis une partie du Royaume de France, *qu'il n'y eût oncques Roi qui si peu s'armât, & qui lui donnât tant d'affaires*; aussi rétablit-il le Royaume qui étoit réduit aux plus grandes extrêmités. Une louange que les Historiens lui ont donnée, c'est que *jamais Prince ne se plut tant à demander conseil*

& se laissa moins gouverner : on n'en vit jamais un plus constant, ni plus ferme dans l'adversité, & qui y conservât plus de présence d'esprit. Par ses économies, sans charger trop ses peuples, il trouva non-seulement de quoi soutenir de grandes guerres, entretenir magnifiquement sa maison, faire beaucoup d'aumônes, & quantité de pensions aux Gentilshommes qui avoient vieilli, ou qui avoient été blessés à son service, aussi-bien qu'à plusieurs Gens de Lettres, car il aimoit les Savants & se plaisoit fort à la lecture des meilleurs Auteurs. Il étoit poli, il avoit la parole douce & les manieres agréables, recevant avec bonté ceux qui l'approchoient, mais sans rien perdre de sa Majesté Royale, aimant à faire du bien & à contenter tout le monde ; il étoit chéri dans son domestique, qui n'étoit pas moins bien réglé que son état.

Si le Roi Charles V fut le Prince le plus ſage & le plus prudent de ſon temps, il fut admirablement ſecondé par la Reine Jeanne de Bourbon ſon épouſe, qui fut ſon ſeul Favori, ſon premier Miniſtre, & qu'il aima toujours très-tendrement. C'étoit une Princeſſe de beaucoup d'eſprit, d'un grand jugement, & qui étoit très-inſtruite; Charles qui connoiſſoit la ſolidité de ſon génie, la conſultoit ſur tous ſes deſſeins, l'admettoit dans tous ſes Conſeils, lui donnoit beaucoup de part dans ſes affaires: enfin elle partageoit avec lui tous les ſoins de la Royauté. Cette Princeſſe mourut deux ans avant le Roi ſon époux, qui fut d'autant plus ſenſible à cette perte, qu'il prévoyoit les malheurs auxquels la France ſeroit expoſée, s'il laiſſoit ſon fils en minorité. C'eût été pour lui un grand ſujet de conſolation dans l'état ou le Royaume ſe

trouvoit, de mettre la Régence en de si sûres mains ; il avoit en effet ce dessein, & dans un testament qu'il avoit fait deux ans avant qu'elle mourût (1), il l'avoit déclarée Régente, en cas qu'elle lui survécût, & que son fils aîné ne fût pas en âge de gouverner. Il ne faut pas douter que, si elle avoit été Régente, la minorité de son fils n'auroit pas été aussi terriblement agitée qu'elle le fut par l'intérêt, l'ambition & la jalousie des Princes ses oncles.

(1) Ce testament est daté du mois d'Octobre 1374.





MARIE D'ANJOU,

Femme du Roi Charles VII.

LORSQUE Charles VI, Roi de France, mourut, son fils Charles VII lui ayant succédé, se trouva dépouillé de presque tous ses Etats, qui avoient été envahis par les Anglois : ils étoient les maîtres de Paris & de l'Isle de France, de Bordeaux & de la Guyenne, de la Normandie, de la Picardie & de toutes les Provinces en deçà de la Loire. Charles VII ne possédoit plus sur cette riviere que la ville d'Orléans : si les Anglois s'en fussent emparés & eussent passé cette riviere, le reste de la France seroit tombé sous leur domination ; ils avoient mis le siege devant cette place, & le pressoient avec la plus grande ardeur. Quoiqu'elle fût défendue par une nombreuse garnison, composée de la

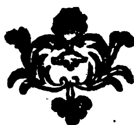
plus courageuſe Nobleſſe de la France ; cependant elle étoit ſi peuplée, qu'elle n'auroit pas pu tenir long-temps par la difficulté qu'il y avoit de lui procurer des vivres. Elle ſe trouvoit réduite à une ſi grande diſette, qu'on délibéra dans le Conſeil du Roi, ſi, non ſeulement on ne devoit pas la rendre, mais encore abandonner le Berry & la Touraine, pour ſe retirer à l'extrêmité du Royaume, y ramaſſer toutes les forces qui reſtoient, afin de défendre l'Auvergne, le Languedoc, le Lyonnois & le Dauphiné. Mais la Providence, qui a toujours protégé la France, ne permit pas qu'on ſuivît un ſi pernicieux avis. Elle ſuſcita trois femmes, qui, par leurs ſages conſeils & leur courage, firent triompher les François de leurs ennemis.

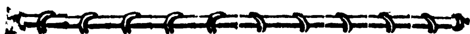
La premiere fut Marie d'Anjou, femme de Charles VII ; comme elle

étoit connue de toute la Cour, pour une Princesse d'un courage égal à sa prudence & à sa piété, elle assistoit à tous les Conseils & à toutes les délibérations, & l'on ne décidoit rien sans prendre son avis. Elle représenta au Roi, dans cette occasion, que c'étoit trop facilement quitter la partie, que cette fuite feroit un tort irréparable à sa réputation; que, dans cet éloignement, il ne feroit plus en état de profiter de la bonne intention des principaux Seigneurs du Royaume, qui, se voyant abandonnés de celui qui étoit l'astre qui devoit les conduire, & dont la prospérité étoit l'objet de leurs vœux & de leurs actions, l'abandonneroient aussi à son malheur, & se livreroient entiérement aux Anglois. Enfin, elle parla avec tant d'éloquence, de sagesse & de jugement, qu'elle fit revenir tout le monde à son avis. Il fut donc résolu

qu'on feroit les plus grands efforts pour secourir Orléans ; & que, si l'on ne pouvoit pas le conserver, on défendroit le reste du Royaume pied à pied, & qu'on tâcheroit de couvrir le Berry & la Touraine. Ce conseil sauva Orléans & ensuite tout le Royaume, qui en eut l'obligation à la sagesse de la Reine de France.

La seconde femme qui contribua aussi en partie à la prospérité de la France, par le conseil qu'elle donna à Charles VII, fut Agnès Sorel, dont je vais parler.





AGNÈS SOREL, *Demoiselle de Touraine.*

JE n'avois pas dessein de parler de cette Demoiselle qui fut Maîtresse de Charles VII, Roi de France; mais les Historiens de son temps, & ceux qui les ont suivis, lui ont donné de si grandes louanges, que j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché d'en trouver ici quelques-unes, tant il est vrai qu'une belle action ne tombe jamais dans l'oubli. Ce que je dirai de cette Demoiselle ne paroîtra pas suspect, étant rapporté par le Pere Daniel, Jésuite, célebre Auteur de l'Histoire de France; il dit (1): « On fait honneur à la belle » Agnès Sorel, Maîtresse de Char- » les VII, d'avoir beaucoup contri- » bué à l'encourager dans cette occa-

(1) Tome IV, page 386.

» sion, lorsqu'il fut sur le point d'aban-
» donner aux Anglois la ville d'Or-
» léans, & de se retirer à l'extrêmité
» du Royaume; on lui fait cet hon-
» neur, principalement au sujet du
» quatrain rapporté par Saint-Gelais,
» comme ayant été fait par Fran-
» çois I, à la louange de cette De-
» moiselle:

» Plus de louanges & d'honneur tu mérite,
» La cause étant de France recouvrer,
» Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer,
» Close Nonnain, ou bien dévot Hermite.

» Agnès Sorel étoit un prodige
» de beauté: on l'appelloit communé-
» ment la belle des belles; ce fut en
» partie, pour lui conserver cet éloge
» jusques dans son nom, que le Roi
» lui avoit donné le château de
» Beauté. On parla long-temps de la
» belle Agnès après sa mort, elle
» devint presqu'aussi fameuse en France
» que la belle Héleine le fut dans la

» Grece. Les Poëtes la célébroient
» encore dans leurs Vers, ſous le
» Regne de François I; car, outre le
» quatrain que je viens de citer, un
» fameux Poëte du même temps fit
» le panégyrique d'Agnès Sorel, dans
» une lettre en vers qu'il adreſſa à un
» Seigneur de la famille & du nom
» de cette Demoiſelle, où il parloit
» du plus bel endroit de ſa vie : je
» veux dire le conſeil qu'elle donna
» au Roi, & qu'il ſuivit, de l'oublier
» pendant quelque temps, pour ne
» penſer qu'à combattre les Anglois,
» & reconquerir ſon Royaume. Les
» Hiſtoriens lui rendent cette juſtice,
» qu'elle avoit encore plus de gran-
» deur d'ame que d'eſprit & de beauté ;
» que ſa conduite & ſes manieres
» reſpectueuſes envers la Reine fai-
» ſoient que cette Princeſſe avoit
» des égards pour elle ».

Elle étoit fort charitable envers

les pauvres, & libérale envers les Eglises. Elle fut frappée d'une dysenterie mortelle, à l'âge de quarante ans, & mourut le neuvieme jour de Février de l'an 1450. Elle parut mourir dans de grands sentiments de piété, & un peu auparavant, en présence du Comte de Tancarville, du Sire de Gouffier, de Madame la Senéchale de Poitou & des Demoiselles qui étoient à son service, elle fit un très-beau discours de morale sur la fragilité de la beauté & des avantages du corps.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

LA France a de si grandes obligations à la Pucelle d'Orléans, cette fille s'est conduite avec tant de sagesse, de courage & de grandeur d'ame que, quoiqu'elle ne fût pas d'une famille distinguée, car elle n'étoit qu'une simple paysanne, elle mérite d'être citée entre les Femmes Célebres qui ont paru dans le monde.

Jeanne d'Arcq, plus connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, native du village de Damremi sur la Meuse, près de Vaucouleurs, étoit fille de Jacques d'Arcq & d'Elisabeth Gautier. Ils eurent soin de l'élever, ainsi que leurs autres enfants, dans la piété, & de leur inspirer un grand amour pour la vertu. Jeanne d'Arcq crut voir plusieurs fois Saint Michel qui lui commandoit de prendre les armes,

pour aller délivrer la ville d'Orléans assiégée depuis six mois par les Anglois, & ensuite de conduire à Rheims le Roi Charles VII, pour l'y faire sacrer. Elle résista quelque temps à ces inspirations; mais enfin elle en parla à son pere & à sa mere qui la menerent au Gouverneur de Vaucouleurs, nommé Baudricourt. Il ne fit que rire de l'assurance que lui donnoit cette jeune fille, du choix que Dieu avoit fait d'elle pour chasser les Anglois hors du Royaume, & des instances réitérées qu'elle lui fit de la faire conduire à la Cour; mais elle lui parla avec tant de sagesse & de prudence sur la Religion & sur la guerre, & elle lui annonça si affirmativement qu'au moment qu'elle lui parloit, les François venoient d'être battus devant Orléans, qu'il l'écouta: mais il attendit, pour l'envoyer à la Cour, la confirmation de la nouvelle qu'elle

lui apprenoit; l'ayant reçue quelques jours après, il regarda cette fille comme une personne envoyée de Dieu. Il lui fit donner, & à deux de ses freres qui l'accompagnoient ; & qui ne la quitterent jamais depuis, des armes & des chevaux, & les fit conduire à la Cour. Charles VII la tenoit alors à Chinon en Touraine, fort embarrassé de secourir Orléans. Comme il avoit été prévenu de l'arrivée de la Pucelle, il l'attendit avec ses Courtisans, dans son Palais, sans avoir aucune marque de distinction qui pût le faire connoître. Ayant été introduite, elle s'adressa dabord à lui ; & le salua avec un air modeste & respectueux; le Roi lui dit : *vous vous trompez, voilà le Roi*, en lui montrant un des Seigneurs qui étoient présents. Elle lui répondit : Sire, je vous connois bien, quoique je ne vous aye jamais vu, & elle lui parla avec

tant d'eſprit & de jugement, que toute la Cour en fut dans l'admiration; elle promit au Roi de ſecourir Orléans, d'en faire lever le ſiege, & enſuite de le mener ſacrer à Rheims ; elle lui dit en particulier, des choſes très-ſecretes, dont il avoit ſeul connoiſſance, & qu'il convint être véritables. Alors il ne douta plus qu'il n'y eût dans la conduite de cette fille quelque choſe de ſurnaturel; voulant néanmoins que les autres en fuſſent convaincus, il la fit examiner par ſon Conſeil, par des Docteurs & par les Officiers de ſon Parlement qui étoit alors à Poitiers; & tous conclurent qu'elle étoit envoyée de Dieu, & qu'il falloit lui confier le ſoin de ſecourir Orléans. Le Roi lui fit donner des armes; elle refuſa l'épée qu'il lui offrit, & elle en envoya chercher une qu'elle dit ſavoir être dans l'Egliſe de Sainte Catherine de Frerbois en Touraine, ſur

laquelle étoient trois fleurs de lys d'or & cinq croix gravées. Ayant endossé la cuirasse, elle parut aussi peu embarrassée de son armure, que si elle y eût été accoutumée dès sa plus tendre jeunesse, & elle mania son cheval avec autant de grace & de dextérité que le plus habile écuyer. Après avoir pris congé du Roi, elle partit accompagnée de ses deux freres & de plusieurs braves Chevaliers qui l'escorterent jusqu'à Blois, pour joindre un corps de troupes destiné à secourir Orléans. Je n'entrerai pas dans le détail des belles actions que firent la Pucelle & les guerriers qui étoient avec elle : on peut les voir dans l'Histoire de France ; je dirai seulement que cette admirable fille s'étant mise à la tête des troupes qui l'attendoient avec cette confiance & cette ardeur qui sont ordinairement les présages des heureux succès, elle força les retranchements

des Anglois, & entra dans Orléans, malgré leur résistance. Enfin, après plusieurs vigoureuses sorties qu'elle fit sur eux, dans lesquelles elle eut toujours l'avantage; après avoir brûlé & ruiné les forts qu'ils avoient élevés autour de la ville, & avoir détruit leurs retranchements, elle les obligea de lever le siege; ensuite ayant fait chanter un *Te Deum*, en actions de graces, dans l'Eglise Cathédrale d'Orléans, elle retourna à Chinon trouver le Roi, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, & elle prit avec lui les mesures nécessaires pour le conduire à Rheims, & l'y faire sacrer. Jeanne d'Arcq s'étant mise à la tête des troupes du Roi, elle alla chercher les Anglois: ayant rencontré leur armée dans la Beauce près de Patai, elle lui livra la bataille, la mit dans une entiere déroute, s'empara de leurs bagages, & en abandonna

donna tout le butin aux ſoldats. Le Roi l'ayant joint avec un autre corps de troupes, ils ſe rendirent maîtres de toutes les villes de la Bourgogne & de la Champagne, qui étoient ſur la route de Rheims. Les habitants de cette ville, ayant chaſſé la Garniſon Angloiſe qui y étoit, vinrent apporter les clefs au Roi, il y entra triomphant, accompagné de la Pucelle. Charles VII y fut ſacré, au mois de Juillet 1429, par Renaud de Beaune, Evêque de Chartres, aux acclamations de tout le peuple qui combloit cette héroïne de louanges & de bénédictions. Elle aſſiſta à cette cérémonie, armée de pied en cap, tenant à la main droite ſa banniere, & attirant ſur elle les regards & l'admiration de tous les aſſiſtants. Trois jours après, le Roi partit de Rheims, & fut recevoir ſous ſon obéiſſance les villes de la Brie & de la

Picardie, dont les habitants venoient en foule lui rendre leurs hommages.

La Pucelle, après ces expéditions, vint trouver le Roi; elle ſe jeta à ſes pieds, le viſage baigné de pleurs que la joie & la ſatisfaction faiſoient couler de ſes yeux, & lui dit : « Sire, le » ſiege d'Orléans a été levé, Votre » Majeſté a reçu l'Onction du Sei- » gneur, vous êtes rentré en poſſeſ- » ſion de grand nombre de vos villes, » ma miſſion eſt finie, & l'ordre de » Dieu a été exécuté; je vous ſup- » plie de me permettre de me reti- » rer, pour aller paſſer le reſte de » mes jours dans la retraite, à remer- » cier Dieu des faveurs qu'il vous à » faites, & de celles dont il m'a comblé ». Mais le Roi & les Seigneurs qui étoient preſents, lui firent de ſi fortes inſtances afin de l'engager à continuer de faire la guerre, pour les aider à chaſſer entiérement les Anglois de

la France, qu'elle y consentit malgré elle, comme si elle eût pressenti le malheur qui devoit lui arriver pour avoir passé les ordres que Dieu lui avoit prescrit. Alors la guerre se fit presque sans aucuns succès, la plupart des entreprises du Roi manquerent; enfin, les Anglois ayant mis le siege devant la ville de Compiegne, Jeanne d'Arcq s'y rendit aussi-tôt, & se jetta dedans pour la défendre : le lendemain, ayant fait une sortie sur les assiégeants, les habitants de la ville furent battus & obligés d'y rentrer. Comme la Pucelle étoit toujours la derniere à se retirer pour faire tête aux ennemis, le Gouverneur ayant, par jalousie contr'elle, comme on le disoit alors, fait fermer la barriere, elle ne put rentrer dans la ville, & se trouvant seule exposée aux attaques des ennemis, elle fut faite prisonniere par un cavalier du Régiment

de Jean de Luxembourg qui la céda à son Colonel, & celui-ci la vendit aux Anglois pour la somme de dix mille livres & cinq cents livres de pension annuelle.

Les Anglois, résolus de venger sur cette héroïne les pertes qu'elle leur avoit causées, la firent conduire à Rouen, & l'accuserent d'être sorciere & hérétique. Pierre Cauchon, Evêque de Beauvais, qui présidoit au procès, lui ayant demandé si elle étoit en état de Grace? *Hélas!* lui répondit-elle, *qui peut en être certain? si j'y suis, je prie Dieu qu'il m'y conserve : si je n'y suis pas, qu'il daigne m'y mettre par sa bonté.* Enfin, après de longues procédures, & avoir entendu plusieurs faux témoins, l'Evêque la déclara hérétique, & la livra aux Juges séculiers de Rouen, qui la condamnerent à être brûlée vive : ce qui fut exécuté le 30 Mai 1430. Jean Ger-

fon, l'un des plus ſavants hommes de ſon temps, Chancelier de l'Egliſe & de l'Univerſité de Paris, qui avoit été témoin des actions de cette fille célebre, a fait un ouvrage qui juſtifie ſa miſſion & ſa conduite. Tous les Hiſtoriens du temps ſont d'accord des faits que j'ai rapportés, qui n'ont jamais été révoqués en doute. Elle mourut à l'âge de vingt & un ans, avec une conſtance héroïque, ſans faire aucunes plaintes, ſans verſer de larmes, dans une entiere ſoumiſſion à la volonté de Dieu, en exhortant les François à rentrer dans leur devoir, & menaçant les Anglois de la colere de Dieu.

La mort de la Pucelle ne tarda pas à être vengée avec beaucoup de rigueur & d'éclat. Le Gouverneur de Compiegne, qu'on a accuſé d'avoir, par jalouſie contr'elle, été cauſe de ſa priſe, fut étouffé dans ſon lit par

ſa propre femme ; Jean de Luxembourg, qui l'avoit vendue aux Anglois, fut tué quelque temps après dans un combat, & l'Evêque de Beauvais mourut miſérablement pendant qu'on le raſoit. Sur les repréſentations du Roi Charles VII, le Pape Callixte III nomma, l'an 1456, des Commiſſaires pour revoir le procès de la Pucelle ; après un ſérieux examen, il caſſa, comme nulle, toute la procédure qui avoit été faite contre elle : il réhabilita ſa mémoire, & déclara, par un Jugement ſolemnel, qu'elle étoit morte martyre pour la défenſe de ſa Religion, de ſa Patrie & de ſon Roi.

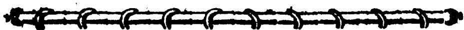
Depuis la mort de la Pucelle, les affaires des Anglois allerent toujours en décadence ; Charles VII ſe rendit maître de la Normandie & de toutes les villes qu'ils poſſédoient en France, dont ils furent entiérement

chassés, & n'y conserverent que la ville de Calais. Outre ces pertes, l'Angleterre fut agitée par les plus cruelles divisions; une guerre civile, qui dura chez eux près de cinquante ans, fit périr plus de quarante Princes ou Princesses du Sang Royal, des Maisons d'Yorck & de Lancastre, avec la fleur de la Noblesse d'Angleterre; leur Roi Henri VI, qui avoit été sacré dans l'Eglise Cathédrale de Paris, Roi de France & d'Angleterre, avec une double couronne, fut renfermé dans la Tour de Londres, & égorgé par ordre du Roi Edouard IV, en 1461, à l'âge de cinquante-deux ans.

Après la mort de la Pucelle, on avoit fait élever en son honneur, sur le pont de la ville d'Orléans, un monument de bronze qui représentoit un Crucifix aux côtés duquel à droite & à gauche étoient la statue de la Pucelle & celle de Charles VII à

genoux, en habits de guerre. Mais les habitants d'Orléans ayant, depuis quelques années, fait reconstruire leur pont, ils ont replacé ce monument au haut de la rue Royale d'Orléans, avec une inscription, pour conserver à la postérité la mémoire des vertus & des belles actions de cette héroïne.





MARGUERITE D'ANJOU, *Reine d'Angleterre.*

MARGUERITE d'Anjou, fille de René d'Anjou, Roi de Naples, & femme de Henri VI, Roi d'Angleterre, fut une Princesse douée d'un courage & d'une constance héroïques. Elle possédoit toutes les vertus nécessaires pour le gouvernement & pour la guerre; épouse d'un Roi foible, elle se rendit maîtresse des affaires & régna sous le nom de son mari pendant plusieurs années. Une partie de la Nation Angloise, irritée de se voir sous la domination d'une Princesse étrangere, qui les gouvernoit peut-être avec un peu trop de fermeté, se révolta. Richard, Duc d'Yorck, profita de la fermentation des esprits, pour faire valoir les droits qu'il prétendoit avoir sur la Cou-

ronne d'Angleterre. Il se mit à la tête des mécontents, & l'armée qu'il commandoit ayant rencontré celle de Henri VI, près de Saint-Alban, il la mit en déroute, & fit ce Prince prisonnier. Marguerite ne fut point découragée par ce malheur, elle leva une nouvelle armée, se mit à la tête, remporta une victoire complette sur celle du Duc d'Yorck; elle rentra triomphante dans la ville de Londres, & rendit la liberté à son époux. Le Duc d'Yorck, soutenu par le Comte de Warwick qui l'avoit joint avec de nouvelles troupes, présenta la bataille à Marguerite, près de Northampton. Warwick est victorieux, Henri est fait prisonnier une seconde fois; & la Reine est obligée de prendre la fuite. Elle court de Provinces en Provinces pour lever une nouvelle armée, &, quoique la ville de Londres & le Parlement lui fussent op-

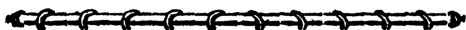
posés, elle trouve encore assez d'admirateurs de son courage & de ses vertus, pour rassembler dix-huit mille hommes. Elle se mit à leur tête, marcha contre le Duc d'Yorck, & lui livra une bataille dans laquelle il fut tué. Quelque temps après, ayant rencontré Warwick, à la tête d'une nouvelle armée, la Reine l'attaqua, & remporta sur lui une autre victoire complette, près de Saint-Alban, en l'année 1461. Le Comte de la Marche, devenu Duc d'Yorck, après la mort de son pere, étant maître de Londres, s'y fit couronner Roi d'Angleterre, sous le nom d'Edouard IV. Cependant tous ces combats n'avoient pas encore produit de supériorité en faveur d'un parti sur l'autre, la guerre se continuoit avec cette fureur & cet acharnement si ordinaires dans les guerres civiles. La Reine & Edouard ayant rassemblé chacun de leur côté

leurs partisans, les deux armées se rencontrerent en présence, à Santon, sur les confins de la Province d'Yorck; celle de la Reine étoit commandée par le Prince de Galles son fils, & celle d'Edouard par le Comte de Warwick. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qu'on eût livré dans toute cette guerre ; elle fit périr le reste du plus beau sang d'Angleterre, le Prince de Galles y fut tué avec plusieurs autres Seigneurs ; & cette victoire affermit la Couronne sur la tête d'Edouard IV. Marguerite, abandonnée, passa en France pour implorer le secours de Louis XI, qui lui prêta vingt mille écus d'or. Cette Princesse intrépide, dans l'espérance de procurer la liberté à son mari, & de forcer la fortune de lui être plus favorable, repasse en Angleterre ; elle leve une nouvelle armée, elle livre bataille à ses enne-

mis, proche d'Exham, en 1462, & la perd. Obligée de se refugier chez son pere, elle revient encore faire de nouveaux efforts; enfin, après plusieurs combats, elle est faite prisonniere en 1471. Peu de jours après, Edouard pour détruire entiérement la cause & l'objet de cette guerre civile, fait massacrer le Roi Henri VI dans sa prison. Marguerite survéquit, environ onze années à son mari, étant morte en 1482, la Reine, l'épouse, & la mere la plus infortunée de l'Europe, avec la satisfaction néanmoins d'en avoir rempli tous les devoirs avec autant de courage que de vertu, ayant soutenu dans douze batailles les droits de son mari & de son fils. Cette Princesse mérite les plus grands éloges: il n'eût rien manqué à sa gloire, si elle ne l'eût pas ternie par le supplice du Duc de Glocestre, oncle du Roi son

époux, dont on prétend que le crédit excita sa jalousie, & qu'elle fit périr sous prétexte d'une conjuration. On ne doit cependant pas toujours croire les Historiens, lorsqu'ils nous rapportent les motifs des actions des Princes: on leur prête souvent des vices qu'ils n'ont jamais eus. Je voudrois bien savoir à qui Marguerite pouvoit avoir fait confidence de la jalousie dont on l'a accusée contre le Duc de Glocestre: l'auroit-elle fait périr à la face de toute l'Angleterre, s'il n'avoit pas été coupable?





MARGUERITE DE VALDEMAR, *Reine de Danemarck, de Norwege & de Suede.*

MARGUERITE de Valdemar, Reine de Danemarck, de Norwege & de Suede, surnommée *la Sémiramis du Nord*, a été une des plus illustres Princesses qui ait porté la Couronne. Elle étoit fille de Valdemar IVe. du nom, Roi de Danemarck; son pere la maria à Haquin, Roi de Norwege, fils de Magnus, Roi de Suede. Haquin mourut environ deux ans après son mariage, dont il laissa un fils en bas-âge, nommé Olaus. Les Etats du Royaume en ayant confié à la Reine Marguerite la Régence avec la tutelle du Prince son fils, elle se conduisit avec tant de sagesse, de prudence & de douceur, que le jeune Olaus étant

mort dans un âge peu avancé, les Norwégiens s'apperçurent qu'ils n'avoient pas la liberté de faire un nouveau choix. La Reine étoit maîtresse des troupes & des places fortes; les principaux Seigneurs du Royaume étoient dans ses intérêts, & ceux qui n'étoient pas gagnés n'osoient montrer ni mécontentement, ni indifférence dans une conjoncture où ils se trouvoient trop foibles pour faire paroître leurs sentiments avec liberté. Marguerite fut élue, par l'Assemblée des Etats en l'année 1375, Reine de Norwege. Le Roi Valdemar, son pere, étant décédé dans la même année sans laisser d'enfant mâle, sur qui le choix des Danois pût tomber, la Reine Marguerite envoya des Députés à l'Assemblée des Etats de Danemarck, pour y solliciter son élection. Elle avoit pour concurrent Henri de Mekelbourg, frere d'Albert.

Roi de Suede, qui avoit épousé Ingelburge, sœur aînée de Marguerite. Le Prince Henri se flattoit qu'avec la qualité de gendre du Roi défunt, il seroit préféré, dans l'élection, à la sœur cadette de sa femme; mais les Agents de Marguerite furent si bien faire valoir les belles qualités de cette Princesse & la sage conduite qu'elle avoit tenue dans le gouvernement de la Norwege, qu'ils réunirent en sa faveur tous les suffrages de l'Assemblée. Elle fut proclamée dans les Etats Reine de Danemarck : elle quitta aussi-tôt la Norwege, & vint tenir sa Cour à Coppenhague.

Marguerite de Valdemar joignoit à une prudence consommée une politique sage & éclairée, qui faisoit réussir tous ses desseins. Elle aimoit les plaisirs, la grandeur & la magnificence; mais elle les aimoit en Reine. Elle n'étoit véritablement sensible qu'à

sa gloire, au desir d'étendre les bornes de ses Etats, & de rendre ses peuples heureux. Pendant que Marguerite gouvernoit ses Royaumes de Danemarck & de Norwege avec beaucoup de sagesse, celui de Suede étoit dans la plus grande agitation. Son Roi Albert II, fils du Duc de Mekelbourg, le gouvernoit avec beaucoup de dureté; il avoit rempli la Suede de troupes étrangeres, il avoit mis des impôts extraordinaires sur le peuple, sans la participation des Etats, & il n'avoit d'autre objet que de rendre son autorité absolue, par l'abaissement de la Noblesse, du Sénat & du Clergé.

Pendant ce temps-là, Marguerite, attentive à ce qui se passoit en Suede, s'appliquoit à se faire des créatures parmi les principaux de cette Nation. Les mécontents trouvoient à sa Cour une retraite honorable & utile; enfin,

les Suédois se révolterent, ils armerent contre leur Roi, ils lui firent déclarer par un Héraut, qu'ils renonçoient à l'obéissance qu'ils lui avoient jurée, & proclamerent dans leur camp Marguerite de Valdemar, Reine de Suede. Cette Princesse conduisit son armée au secours des mécontents, leurs troupes se joignirent aux siennes, ils marcherent contre le Roi Albert. Ce Prince, de son côté, assembla un corps considérable de troupes, il appella à son secours les Princes Allemands de sa Maison, & ses alliés. Les deux armées ennemies se rencontrerent proche Falcopinc; celle du Roi Albert fut défaite, il eut le malheur d'être fait prisonnier avec le Prince Eric son fils & les principaux Seigneurs de son parti. Les Princes de la Maison de Mekelbourg remirent sur pied de nouvelles troupes, en faveur du Roi Albert.

La Suede fut le théâtre d'une guerre ruineuſe, qui dura près de ſept années, à la fin deſquels la Reine Marguerite donna la liberté au Roi Albert, à condition que lui & ſon fils renonceroient à la Couronne de Suede : ce qu'ils firent authentiquement, & cette Princeſſe fut reconnue pour Souveraine de la Suede.

Marguerite ſe conduiſit avec tant de ſageſſe dans le gouvernement de ce Royaume, que les Suédois la voyant ſans enfants, & craignant qu'après ſa mort le Roi Albert ou le Prince ſon fils ne fiſſent revivre leurs prétentions, la prierent d'aſſurer le bonheur de la Suede par un mariage avantageux. Mais la Reine, ne pouvant conſentir de partager ſon autorité avec un mari, réſolut, pour ſatisfaire aux prieres des Suédois, de ſe déſigner un ſucceſſeur, & en même temps de le choiſir ſi jeune, que, par l'impa-

tience de régner, il ne fût pas en état de troubler son administration. Dans cette vue, elle appella auprès d'elle son petit-neveu, petit-fils d'Ingelburge sa sœur, veuve de Henri de Mekelbourg. Ce jeune Prince s'appelloit Henri, la Reine lui changea ce nom en celui d'Eric, que douze Rois de Suede avoient déjà porté, & elle le fit élever à sa Cour, dans la résolution de faire passer sur sa tête les trois Couronnes du Nord.

La forme de gouvernement étoit presque semblable dans ces trois Royaumes : ils étoient tous trois électifs ; chacun avoit son Sénat, &, sans sa participation, ou celui des Etats généraux, le Prince ne pouvoit entreprendre aucune affaire d'importance. La Reine prit quelque temps pour se faire des créatures, & pour s'assurer des principaux de chaque nation. Elle convoqua ensuite les Etats généraux

à Colmar en Suede, pour faire une loi fondamentale de leur union ſous un même Monarque. Quarante Députés, choiſis de chaque Nation, ſe rendirent à l'Aſſemblée ; la Reine, en leur préſentant le jeune Prince Eric, les pria de l'agréer pour ſon ſucceſſeur : elle leur repréſenta avec beaucoup de grace & d'éloquence l'avantage qu'ils retireroient de n'avoir qu'un même Souverain ; elle leur dit qu'ils n'ignoroient pas que ſon élection avoit terminé promptement les différends qu'ils avoient entr'eux & qui naiſſent continuellement entre des Etats puiſſants & voiſins ; enfin, elle fit valoir les proſpérités que cette union procureroit aux trois Royaumes. La préſence de cette Princeſſe, ſon diſcours plein de ſageſſe & de ſolidité, l'applaudiſſement & le crédit de ſes créatures lui gagnerent les ſuffrages de tous les Députés. Les Etats con-

ſentirent unanimement à l'élection du jeune Prince Eric & à l'union des trois Royaumes du Nord en ſa faveur & de ſes ſucceſſeurs. On en fit une loi fondamentale, qui fut reçue par les trois Nations, & confirmée par les ſerments les plus ſolemnels.

Marguerite de Valdemar mérite les plus grands éloges, par la conduite ſage & prudente qu'elle a tenue pendant l'adminiſtration de ſes trois Royaumes. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt qu'elle trouva le moyen d'entretenir, par ſon courage & ſa fermeté, l'union entre ces trois Nations, oppoſées de tout temps entre elles, & jalouſes les unes des autres; d'avoir, par ſa prudence, maintenu la tranquillité dans l'intérieur de ſes trois Royaumes, & d'avoir ſu concilier les intérêts de la Nobleſſe, du Clergé & des Peuples, enſorte que, pendant

tout le temps de ſon regne, il n'y ait pas eu la moindre révolte. Marguerite de Valdemar mourut à Flenſbourg, ville du Duché de Sleſwick, âgée de cinquante-neuf ans, après en avoir régné trente-ſix. C'eſt elle qui a porté la puiſſance du Royaume de Danemarck au degré où elle eſt, y ayant joint celui de Norwege par droit de ſucceſſion. Après la mort de Marguerite, le Prince Eric ſuccéda à ſes trois Royaumes; mais il n'hérita ni de ſa puiſſance, ni de ſon habileté: ſa conduite imprudente & tyrannique fut cauſe de la déſunion de la Couronne de Suede d'avec celle de Danemarck. Je n'entrerai point dans le détail des révolutions arrivées dans ces deux Royaumes: elles ne ſont pas de mon ſujet; je dirai ſeulement qu'ils furent fort agités pendant plus de deux cents cinquante ans, juſqu'au regne de Frédéric III, Roi

de

de Danemarck, l'un des plus courageux & des plus ſages Princes qui aient porté cette Couronne. Ce fut pour récompenſer ſes grandes vertus, qu'en l'année 1660, les trois Ordres des Royaumes de Danemarck & de Norwege abandonnerent en ſa faveur le droit d'élire leurs Rois, qui étoit la ſource des plus grandes diviſions. Ils rendirent ſur ſa tête & ſur celles de ſes deſcendants dans la ligne maſculine & féminine, la Couronne héréditaire, & leur conférerent un pouvoir abſolu. Cette révolution arriva du conſentement unanime des deux Nations, ſans qu'il y eût une goutte de ſang répandue. On vit naître entre le Prince & ſes ſujets une union que les ſucceſſeurs de Frédéric III ont rendue indiſſoluble par leur prudence, & par leur modération qui a toujours été plus grande que leur pouvoir, & par leur amour pour leurs peuples.



AGNÉS DE BOURGOGNE,
Femme de Charles, Duc de Bourbon.

AGNÉS de Bourgogne, fille de Jean, & sœur de Philippe, tous deux Ducs de Bourgogne, vivoit sous les regnes de Charles VI & de Charles VII, dans les quatorzieme & quinzieme siecles. Tout le monde sait les malheurs que causerent à la France, les haines qui régnerent entre les Maisons d'Orléans & de Bourgogne, sous le regne de Charles VI. Elles étoient causées par l'ambition & l'avarice des Princes de son sang, qui se disputoient le gouvernement de l'Etat pendant la maladie de ce Prince. Jean de Bourgogne, son oncle, ayant fait assassiner, en l'année 1407, Louis, Duc d'Orléans, frere de Charles VI, jetta la France dans la plus grande confusion, & y excita une guerre

civile, dont les ſuites furent les plus funeſtes. Le Duc de Bourgogne s'étant rendu maître de la perſonne du Roi & du gouvernement de l'Etat, de concert avec la Reine Iſabeau de Baviere, femme de Charles VI, faiſoit la guerre à Charles, Dauphin de France. Les affaires étoient dans le plus grand déſordre; ces diviſions empêchoient les Seigneurs bien intentionnés de s'oppoſer aux conquêtes que faiſoit en France le Roi d'Angleterre. Ils engagerent les deux Princes à s'accommoder, & les ayant réconciliés, le Dauphin & le Duc de Bourgogne convinrent de ſe trouver à Montereau-faut-Yonne, afin de concerter enſemble les moyens de réſiſter aux Anglois, qui étoient maîtres de Paris & des principales villes du Royaume. Le Duc de Bourgogne s'y étant rendu, fut aſſaſſiné à l'inſu du Dauphin par ceux qui l'accompagnoient, & qui

étoient affectionnés à la Maison d'Orléans. Cet événement produisit les plus terribles effets dans le Royaume ; Philippe, fils du Duc de Bourgogne, résolu de venger la mort de son pere, leva une armée considérable ; il se joignit aux Anglois, & leur aida à faire de nouvelles conquêtes. Elles furent poussées si loin, qu'elles réduisirent le Dauphin, qui avoit été proclamé Roi après la mort de son pere, à la plus grande extrêmité. Cependant, aidé par les braves Seigneurs François qui lui étoient demeurés fideles, il avoit conservé une partie de ses Provinces. Les belles actions de la Pucelle d'Orléans, que j'ai rapportées dans sa vie, avoient fait rentrer le Roi en possession des principales villes de son Royaume : il ne lui manquoit plus, pour en chasser entiérement les Anglois, que de détacher le Duc de Bourgogne de

leur parti, en faisant la paix avec lui.

Une femme en eut la gloire & l'honneur : ce fut Agnès de Bourgogne sa sœur, épouse de Charles, Duc de Bourbon. C'étoit une femme de beaucoup d'esprit & de jugement : elle avoit un caractere doux, liant & persuasif; d'ailleurs, elle étoit instruite de plusieurs connoissances, qui dans ce temps-là, où les Lettres commençoient à se rétablir, l'auroient pu faire passer pour savante. Le Duc de Bourbon, son mari, étoit en contestation avec le Duc de Bourgogne, pour des terres dont il lui disputoit la possession. Agnès en fut l'arbitre entre son frere & son époux, & les réunit à la satisfaction de l'un & de l'autre.

La Duchesse de Bourbon avoit entrevu dans les différents entretiens qu'elle eut avec son frere, qu'il étoit las d'une guerre aussi ruineuse pour

lui, que pour Charles VII, contre lequel il la faisoit ; elle lui exposa qu'étant Prince de la Maison de France, il étoit de son honneur de la soutenir, au lieu de travailler à la détruire ; qu'à la vérité, il étoit raisonnable de venger la mort de leur pere, mais que le Roi de France & ses sujets n'en étoient pas coupables, & qu'elle avoit été l'effet d'un complot formé par les domestiques du Duc d'Orléans, pour venger sa mort.

La Duchesse de Bourbon ayant déterminé le Duc son frere à faire la paix avec Charles VII, elle en fit avertir ce Prince, qui la desiroit ardemment. En conséquence, on nomma des Députés de part & d'autre, qui s'assemblerent à Arras. La Duchesse de Bourbon s'y rendit aussi, & assista à toutes les conférences, en qualité de Médiatrice. Enfin, la paix fut faite à la satisfaction du Roi & du Duc de

Bourgogne, & au contentement de tous les peuples, qui donnerent à la Duchesse de Bourbon toutes les louanges qu'elle méritoit, y ayant contribué plus que personne. Cette paix fut l'événement le plus heureux & le plus favorable à la France, de tous ceux du regne de Charles VII; six mois après, ce Prince rentra dans sa ville de Paris sans effusion de sang; il reprit successivement toutes les places & toutes les forteresses que les Anglois possédoient. Toutes les Provinces rentrerent dans la soumission, la reddition de Rouen & de la Normandie mit le comble aux conquêtes du Roi, & les Anglois furent pour toujours chassés de la France, à l'exception de la ville de Calais, qui fut prise en l'année 1558, par le Duc de Guise.

Agnès de Bourgogne fit encore une bien belle action, en engageant le Duc de Bourgogne, son frere, à

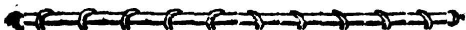
se réconcilier avec Charles, Duc d'Orléans, & à éteindre la haine qui régnoit entre ces deux grandes Maisons. C'est une cruelle & terrible passion que la vengeance, à laquelle les hommes se livrent toujours trop aveuglément, & dont les suites produisent les plus funestes effets.

Pour dire la vérité, il faut convenir que les chefs de ces deux Maisons avoient respectivement de grands torts. Jean, Duc de Bourgogne, excité par son ambition & sa jalousie, fait assassiner Louis, Duc d'Orléans son neveu, frere du Roi de France, & fait la guerre au Dauphin. Les partisans & les créatures du Duc d'Orléans cherchent à venger la mort de leur maître; ils en trouvent l'occasion, & font périr le Duc de Bourgogne. Philippe, son fils, Prince généreux, moderé, bienfaisant, qui mérita par la suite le sur-

nom de *Bon*, croit qu'il eſt de ſon honneur de tirer vengeance de la mort de ſon pere, & il s'y livre tout entier. Il joint ſes armes à celles des Anglois ; ils déſolent la France, ils la ravagent & la mettent à deux doigts de ſa perte. Agnès de Bourgogne remontre à Philippe ſon frere, qu'il lui ſeroit glorieux de ſe réconcilier avec le Duc d'Orléans, fils de celui que leur pere avoit fait aſſaſſiner, & qui languiſſoit depuis vingt-cinq ans dans les priſons du Roi d'Angleterre. Philippe eſt touché, la compaſſion & la généroſité reprennent dans ſon cœur la place de la haine. Les Anglois demandoient trois cents mille écus pour la rançon du Duc d'Orléans ; Philippe en paie deux cents mille : Agnès engage le Roi de France de donner le ſurplus. Philippe procure au Prince ſa liberté, & lui fait épouſer Mademoiſelle de Cleves ſa niece. Par

ces arrangements, les haines des deux Maisons sont entiérement éteintes, & l'on ne parle plus désormais de réparation pour les torts qu'on peut avoir respectivement; & cette réconciliation est l'ouvrage de la sagesse, de la prudence & de la bienfaisance d'Agnès de Bourgogne.





BONNE.

BONNE, Payſanne de la Valteline, paiſſoit les brebis, lorſqu'elle fut rencontrée par *Pierre Brunoro*, fameux Guerrier Parméſan; cet Officier ayant remarqué de la vivacité & de la fierté dans cette jeune fille, l'engagea de venir avec lui, & en fit ſa maîtreſſe. Il prenoit plaiſir à la faire habiller en homme, pour monter à cheval, & l'accompagner à la chaſſe; & *Bonne* s'acquittoit admirablement bien de cet exercice : elle étoit avec *Brunoro*, lorſqu'il prit le parti du Comte *François Sforce*, contre *Alphonſe*, Roi de Naples; & elle le ſuivit quand il rentra au ſervice du Roi Alphonſe, ſon premier maître. Bonne fut ménager enſuite, pour ſon amant, auprès du Sénat de Veniſe, la conduite des troupes de cette République, avec vingt

mille ducats d'appointements. *Brunoro*, touché de l'attachement de cette fille pour lui, & des services qu'elle lui avoit rendus, ayant par son esprit & ses talents été la cause de sa fortune, épousa sa bienfaitrice. *Bonne*, après son mariage, fit de plus en plus paroître la grandeur de son courage; cette héroïne se signala sur-tout dans la guerre des Vénitiens, contre *François Sforce*, Duc de Milan; elle força les ennemis de lui rendre le château de Pavanou en Bresse, qu'elle assiégeoit, après y avoir fait donner un assaut, dans lequel elle parut, à la tête des soldats, les armes à la main. Le Sénat de Venise ayant la plus grande confiance dans les qualités guerrieres & l'expérience des deux époux, les envoya dans l'Isle de Négrepont, pour s'opposer aux armes des Turcs qui l'avoient attaquée. Ils défendirent si courageusement cette Isle, que pen-

dant tout le temps qu'ils y demeurerent, les Turcs ne purent obtenir aucun avantage, & furent obligés de se retirer. *Brunoro* mourut à Négrepont, où il fut enterré fort honorablement. L'illustre *Bonne*, s'en revenant à Venise, mourut en chemin, l'an 1466, dans une ville de la Morée, laissant deux enfants de son mariage, & une réputation immortelle.





ANNE DE BRETAGNE,
Reine de France.

ANNE de Bretagne étoit fille & unique héritiere de François II, dernier Duc de Bretagne; *elle fut*, dit Brantôme, *la plus honorable Reine de France qui ait été depuis la Reine Blanche, mere de Saint Louis.* La destinée de cette Princesse est remarquable & singuliere. Héritiere du Duché de Bretagne, l'un des plus beaux fiefs relevants de la Couronne de France, elle fut recherchée par les plus grands Princes de l'Europe; elle fut aimée, dans sa jeunesse, par Louis, Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, qui fut depuis notre bon Roi Louis XII, surnommé le Pere du peuple. Elle l'auroit épousé le premier, sans la malheureuse bataille de Saint-Aubin, dans laquelle il fut fait prisonnier; elle épousa

premiérement, par Procureur, Maximilien, Archiduc d'Autriche, depuis Empereur; mais Madame Anne de France, Dame de Beaujeu, Régente du Royaume, pendant la minorité de Charles VIII son frere, fâchée de voir passer une si belle Province dans des mains étrangeres, rompit ce mariage, & fit épouser Anne de Bretagne par Charles VIII. Ce Prince étant mort sans postérité, & le Duc d'Orléans étant parvenu à la Couronne, épousa sa veuve : pour accomplir ce mariage, il lui fallut faire divorce avec Jeanne de France fille de Louis XI, qu'il avoit épousée malgré lui, après avoir fait des protestations contre la violence que Louis XI lui avoit faite. Si Anne de Bretagne fut recherchée pour la belle dot qu'elle apportoit en mariage, elle le fut autant pour son mérite : c'étoit une Princesse accomplie & distinguée entre toutes celles

de son temps, par sa prudence, par sa piété, par sa grandeur d'ame, par sa beauté & par toutes sortes de grandes qualités par lesquelles elle s'attira l'estime & le tendre attachement du Roi, son mari, & fixa ses inclinations, jusqu'alors assez volages, sans qu'il s'offensât de ses manieres un peu impérieuses, sur-tout quand il s'agissoit de son Duché de Bretagne qu'elle vouloit toujours gouverner avec autorité & indépendance. « Elle étoit, dit » Brantôme, très-vertueuse, sage, » honnête, bien disante & de fort » gentil & subtile esprit : aussi avoit- » elle été instruite par Madame de » Laval, très-habile & accomplie » Dame ». Lorsque Charles VIII, son premier mari, partit pour la conquête du Royaume de Naples, il la nomma Régente en France, qu'elle gouverna très-sagement avec le conseil de ceux qu'il lui avoit donnés.

Lorsque Louis XII eut épousé Anne de Bretagne, il eut pour elle, pendant toute sa vie, les plus grands égards & la plus haute considération; il la consultoit dans toutes ses affaires importantes, & il ne les terminoit point sans lui demander conseil, & sans avoir son approbation. Il la laissoit jouir de tous les revenus de son Duché de Bretagne, dont elle disposoit à son gré: aussi en faisoit-elle un emploi bien honorable, car elle étoit très-libérale; comme le Roi, son époux, ne l'étoit pas moins, & que ses propres revenus ne suffisoient pas pour satisfaire sa générosité, il y avoit un très-grand nombre d'Officiers auxquels elle faisoit des pensions, ou des présents extraordinaires, tant en argent qu'en chaînes d'or. Enfin, dit Brantôme, « cette honorable & vertueuse Reine étoit regardée comme » la mere des pauvres, le support

» des Gentilshommes, le recueil des
» Dames, Demoiselles & honnêtes
» filles, & le refuge des savants hom-
» mes : aussi le peuple de la France
» la pleura-t-il long-temps ».

Anne de Bretagne fût la premiere Reine de France qui donna à la Cour un lustre qui manquoit à celles des Rois prédécesseurs de Louis XII : ce fut d'y introduire les femmes, car elle en avoit une très-grande suite de Dames & de Demoiselles. Elle s'informoit des Gentilshommes, s'ils avoient des filles, & les leur demandoit. Sa Cour étoit une très-belle école pour elles ; elle les faisoit bien & sagement instruire, n'épargnoit rien pour leur éducation, & leur procuroit des mariages avantageux. Il n'y avoit point dans l'Europe de Cour plus belle, & en même temps plus décente que celle d'Anne de Bretagne.

La Reine Anne de Bretagne mou-

rut au château de Blois, le 9 Janvier 1514, à l'âge de trente-ſept ans ; le Maréchal de Fleurance, qu'elle conſidéroit beaucoup, qui étoit préſent à la mort de cette Princeſſe, rapporte dans les mémoires qu'il nous a laiſſés, ſon épitaphe, que le Roi ſon mari fit graver ſur une tombe de marbre blanc : comme elle eſt d'un goût ſingulier, j'ai cru devoir la tranſcrire ici :

La Terre, Monde & Ciel ont diviſé Madame,
Anne qui fut des Rois, Charles & Louis Femme.
La Terre a pris le corps qui gît ſous cette lame ;
Le Monde auſſi retient ſa renommée & fame (1)
Perdurable à jamais, ſans être blâmée, Dame ;
Et le Ciel pour ſa part, a voulu prendre l'Ame.

Le corps de cette Princeſſe, reſta ſous cette tombe, juſqu'à ce qu'on eût fait le magnifique mauſolée de Louis XII qui eſt à Saint-Denis, dans lequel ſon cercueil fut mis avec celui de ce Prince.

---

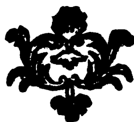
(1) Ce mot en vieux François veut dire *réputation*, & vient du mot latin *fama*.

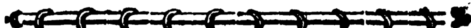


RENÉE DE FRANCE,
Duchesse de Ferrare.

RENÉE de France, Duchesse de Ferrare, étoit fille de Louis XII, Roi de France, & d'Anne de Bretagne; elle vint au monde le 25 Octobre 1509: elle fut mariée à l'âge de dix-sept ans, à Hercules d'Est, Duc de Ferrare. Sa Cour, qui étoit plus agréable que magnifique, brilloit par le concours des personnes spirituelles & savantes qui y étoient favorablement accueillies. Outre l'Histoire, dont elle étoit fort instruite, elle savoit les Langues Grecque & Latine: l'étendue de ses connoissances l'engagea insensiblement dans la Religion prétendue réformée, qu'elle professa avec beaucoup d'attachement; après la mort du Duc son époux, elle revint en France, où elle donna de grandes marques de son courage

& de la solidité de son esprit. Le Duc de Guise, son gendre, l'ayant fait sommer de renvoyer quelques-uns des principaux Huguenots qui s'étoient refugiés dans le château de Montargis, où elle faisoit sa résidence pendant les guerres civiles, elle lui fit réponse que, s'il attaquoit le château, elle se mettroit la premiere sur la breche, pour voir s'il auroit la hardiesse de faire donner la mort à la fille d'un de ses Rois, & à sa belle-mere.





ANNE DE PARTHENAI.

ANNE DE PARTHENAI femme d'Antoine de Pons, Comte de Mareines, fille de Jean de Parthenai & de Michelle de Saubonne, a éte une femme de beaucoup d'esprit & d'érudition; elle fut l'un des plus beaux ornements de la Cour de Renée de France, Duchesse de Ferrare. Elle savoit les Langues Grecque & Latine, & elle étoit très-savante dans la Théologie & l'Ecriture-Sainte; mais sa trop grande curiosité lui fut nuisible, car elle donna dans les nouvelles opinions de la Religion prétendue réformée.



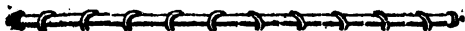


CATHERINE DE PARTHENAI.

CATHERINE DE PARTHENAI, niece de la précédente, a été une femme des plus ſavantes, & des plus courageuſes de ſon ſiecle: elle étoit fille & héritiere de Jean de Parthenai, Seigneur de Soubiſe; elle épouſa, en 1568, René, Vicomte de Rohan, duquel etant devenue veuve en 1585, elle ne penſa plus qu'à donner elle-même une belle éducation à ſes enfants. L'aîné de ſes fils fut le célebre Duc de Rohan qui ſoutint le Parti Calviniſte avec tant de prudence & de courage, & qui fut un des plus grands hommes de ſon ſiecle. Son ſecond fils fut le Duc de Soubiſe, qui fut auſſi un très-grand homme. De trois filles qu'elle eut, Henriette & Anne ne furent point mariées, & Catherine, la troiſieme, épouſa un

Duc des Deux-Ponts; ce fut celle-ci qui, avant d'être mariée, fit cette belle réponse à Henri IV: *je suis trop pauvre pour être votre épouse, & de trop bonne maison pour être votre maîtresse;* aussi lorsque ce Prince épousa Marie de Médicis, étant question de faire sa maison, il nomma premiere Dame d'honneur de la Reine, Catherine de Rohan, en disant qu'il avoit éprouvé qu'elle avoit autant d'honneur que de naissance.

Catherine de Parthenai s'étant renfermée dans la Rochelle, lorsque Louis XIII en fit le siege, elle en supporta les incommodités avec une constance héroïque: n'ayant pas voulu être comprise dans la capitulation, elle demeura prisonniere de guerre, & fut conduite au château de Niort; elle étoit alors âgée de soixante & quatorze ans.



LOUISE DE SAVOIE,

Veuve de Charles, Duc d'Angoulême, mere de François I.

LOUISE DE SAVOIE, Ducheſſe d'Angouleſme, auroit été une des plus grandes Princeſſes qui aient exiſté, ſi elle n'avoit pas eu quelques défauts qui l'empêcherent de faire un parfait uſage de la grandeur de ſon génie & de ſon habileté dans la conduite des affaires de l'Etat. Quoique le premier devoir d'un Hiſtorien ſoit de dire la vérité, je crois qu'il ne doit cependant pas s'appeſantir ſur les fautes que peuvent avoir faites les perſonnes dont il écrit l'hiſtoire. Il doit les reſpecter, ſur-tout lorſqu'elles ont eu de belles qualités qui leur ont fait réparer les fâcheux événements qu'elles peuvent avoir cauſés. C'eſt ce que je tâcherai de faire, en donnant

un extrait de la vie de la Duchesse d'Angoulême.

François I, son fils, étant parvenu à la Couronne, à l'âge de vingt & un ans, eût toujours pour la Duchesse sa mere beaucoup de tendresse & un très-grand respect joints à une déférence & une confiance entiere dans ses conseils. Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce qui s'est passé sous le regne de ce Prince, je parlerai seulement des événements auxquels la Duchesse sa mere a eu part.

Je dirai donc que François I, dès la premiere année de son regne, ayant pris la résolution de passer en Italie, pour se remettre en possession du Duché de Milan, qui avoit été usurpé sur son prédécesseur, il déclara Régente du Royaume la Duchesse sa mere, qui se conduisit pendant qu'il fut absent, avec beaucoup de sagesse & de prudence. Il se rendit en Italie

avec une nombreuse & brillante armée. La conquête du Milanois ne fut ni longue ni difficile à faire, elle fut décidée par la bataille de Marignan, que le Roi gagna, dont les suites le remirent en possession de ce Duché. Après avoir pourvu à la sûreté de cet Etat, il nomma pour Gouverneur, le Connétable de Bourbon, & revint en France au commencement de l'année 1516. Cependant François I, qui n'avoit pas encore acquis cette prudence qui est le fruit de l'expérience & de l'adversité, plus occupé de ses plaisirs que du soin de ses affaires, en laissoit la conduite à la Duchesse sa mere, qui sut maintenir la France en paix & en tranquillité jusqu'en l'année 1521, dans laquelle Charles-Quint, Roi d'Espagne, ayant été élu Empereur, il déclara la guerre au Roi. Cette guerre ne produisit pas d'événements considé-

rables ſur les frontieres d'Eſpagne, où elle commença, ni en Flandres, tout le poids en tomba ſur l'Italie. Odet de Foix, Seigneur de Lautrec, avoit été nommé par le Roi, Gouverneur du Milanois, à la place du Connétable de Bourbon. La fortune ne fut pas favorable à Lautrec dans la guerre qu'il fut obligé de ſoutenir contre l'Empereur; après avoir perdu pluſieurs places, il fut obligé de revenir en France pour demander du ſecours. Il fut fort mal reçu du Roi, qui lui reprocha la perte de ſon Duché de Milan; mais Lautrec ſe juſtifia, en prouvant qu'il n'avoit pas reçu les quatre cents mille écus que le Roi avoit ordonné de lui envoyer pour payer ſes troupes: ce qui avoit cauſé la déſertion des Suiſſes & d'une partie de l'armée. Le Roi, outré de colere, ayant fait venir le Sur-Intendant Semblançai, celui-ci avoua qu'il n'a-

voit pas envoyé cet argent à Lautrec ; mais qu'il l'avoit remis à Madame d'Angoulême, sur ce qu'elle l'avoit assuré qu'elle pourvoiroit à tout ; mais la Régente, à qui le Roi en parla, répondit froidement sans s'émouvoir, que ce que disoit Semblancai étoit faux. Elle soutint que l'argent qu'elle avoit reçu de lui, étoit un dépôt qu'elle lui avoit confié, provenant de ses épargnes sur ses propres revenus. Comme l'une & l'autre parloient avec une égale assurance, le Roi, voulant être instruit à fond de cette affaire, fit arrêter Semblancai, résolu de lui donner des Commissaires pour lui faire son procès (1). Le public accusa

(1) Semblancai resta prisonnier pendant près de cinq ans, il ne fut jugé que le 9 Août 1597, & condamné à être pendu à Monfaulcon, pour crime de péculat, sans qu'il soit fait mention dans l'Arrêt, de l'argent destiné pour la solde des troupes du Milanois.

Madame d'Angoulême, d'avoir détourné cet argent pour perdre Lautrec, qu'elle haïssoit mortellement. Lautrec, soutenu par la Comtesse de Château-Briant sa sœur, maîtresse de François I, fut disçulpé & renvoyé en Italie, avec la qualité de Viceroi du Milanois.

Mais on eut par la suite un reproche plus véritable à faire à Madame d'Angoulême, ce fut la haine implacable qu'elle avoit conçue contre le Connétable Charles, Duc de Bourbon, qui eut de terribles suites pour le Royaume. Les Historiens qui ont voulu deviner les causes de cette haine, ont prétendu que Madame d'Angoulême avoit pris de l'inclination pour le Connétable, qu'elle lui avoit fait proposer de l'épouser, & qu'il avoit refusé cette alliance avec mépris. Quelle que fut la cause de cette haine, ce qu'il y a de plus certain, c'est que

la Duchesse d'Angoulême suscita au Connétable de Bourbon un procès considérable pour des terres qu'elle prétendoit lui appartenir. Cette cause, dans laquelle il s'agissoit de la perte de la plus grande partie des biens du Connétable, fut plaidée au Parlement de Paris, par les deux plus fameux Avocats de ce temps-là. Après plusieurs Audiences, Madame d'Angoulême obtint un Arrêt qui, en attendant la décision du fond de l'affaire, ordonnoit le sequestre des biens contestés.

Le Connétable de Bourbon, un des plus grands hommes de guerre qui fût en Europe, d'un génie rare & élevé, dont la modération avoit jusqu'alors égalé le courage, & qui avoit rendu de grands services à la France, ne fut pas maître de son ressentiment, ni à l'épreuve des mauvais traitements qu'il avoit reçus de

la Cour. Il y avoit encore un ennemi déclaré, qui, jaloux de la gloire du Connétable, avoit beaucoup contribué à sa disgrace : c'étoit l'Amiral de Bonnivet, Favori de François I, qui étoit d'accord avec la Duchesse d'Angoulême pour perdre le Connétable. Ce Seigneur, au désespoir du Jugement qui lui ôtoit la jouissance de ses biens, prit la résolution de quitter la France & de se jeter dans le parti de l'Empereur Charles-Quint, qui lui fit les plus magnifiques promesses. Il sortit secrétement du Royaume & se retira en Italie, où l'Empereur le nomma son Lieutenant-Général.

Cependant, la France avoit une guerre sérieuse à soutenir contre Charles-Quint, mais elle n'avoit produit aucun événement facheux, parce que le Roi ayant mis de fortes garnisons dans ses places frontieres, & les ayant

abondamment pourvues de toutes sortes de munitions, l'Empereur, qui d'ailleurs manquoit d'argent pour payer ses troupes, ne put faire aucune entreprise. Le Roi même eut un avantage considérable sur lui, car le Connétable de Bourbon, à la tête de l'Armée Impériale, ayant fait irruption dans la Provence & mis le siege devant la ville de Marseille, il fut obligé de le lever au bout de quarante jours, & de retourner en Italie, après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes. Le Roi, qui se voyoit à la tête d'une armée de trente-cinq mille hommes, qu'il avoit formée pour aller au secours de la Provence, la voyant délivrée, résolut de porter la guerre en Italie, où l'Empereur étoit maître de la plus grande partie du Duché de Milan. Ayant consulté ses Généraux sur ce dessein, les plus sages & les

plus expérimentés n'en furent pas d'avis ; la Duchesse d'Angoulême fit tous ses efforts pour l'en détourner, mais l'Amiral de Bonnivet, plus écouté qu'aucun des autres Généraux, l'emporta, & le voyage fut résolu. Le Roi nomma Régente, Madame d'Angoulême, & se mit en marche avec son armée.

Lorsque le Roi fut arrivé en Italie, la guerre recommença avec beaucoup de vivacité & d'avantage pour lui ; il s'étoit déjà rendu maître de presque toutes les villes du Milanois. Il ne restoit plus à prendre que Milan & Pavie, & il mit le siege devant cette derniere ville. Cependant le Connétable de Bourbon, à la tête des Troupes Impériales, s'avançoit pour le faire lever ; on étoit à la fin de l'année 1525 ; les principaux Officiers de l'armée du Roi lui conseilloient de se retirer, de lever le siege,

de mettre son armée en quartier de rafraîchissement, & de ne se point exposer au hasard incertain d'une bataille. Mais l'Amiral de Bonnivet, qui avoit le malheur d'être l'auteur de tous les conseils qui réussissoient mal, confirma le Roi dans le dessein qu'il avoit de continuer le siege, en lui promettant de si bien disposer & fortifier son camp, que les ennemis ne pourroient le forcer; mais ceux-ci ayant reçu un renfort considérable de troupes, attaquerent le camp du Roi: il fut obligé de leur livrer la bataille; elle fut sanglante & long-temps débattue. Le Roi, qui combattoit aux premiers rangs, ayant eu son cheval tué sous lui & étant blessé à la jambe, se défendit long-temps à pied presque seul; il tua cinq hommes de sa main, & après avoir fait des prodiges de valeur, il fut contraint de se rendre prisonnier au

Viceroi de Naples, l'un des Généraux de l'Empereur ; grand nombre des principaux Seigneurs François périrent dans le combat ; Bonnivet y fut tué, & ne fut plaint de personne ; parce qu'on regarda sa mort comme une punition des mauvais conseils qu'il avoit donnés, & de l'abus qu'il avoit fait de son crédit sur l'esprit du Roi.

S'il y avoit quelqu'un qui dût se reprocher d'avoir été en plus grande partie la cause d'un si malheureux événement, ce fut la Duchesse d'Angoulême, par les chagrins qu'elle avoit causés au Connétable de Bourbon, qui l'avoient, pour ainsi dire, contraint de se révolter contre le Roi. Cette Princesse eut besoin de toute la force de son génie & de son courage, pour ne pas succomber sous la situation dangereuse dans laquelle le Royaume se trouvoit. Il étoit sans Roi, le

Trésor Royal étoit épuisé, la France étoit sans armée, & l'Empereur étoit sur le point de l'envahir; elle avoit encore une autre inquiétude qui la regardoit personnellement. Le Duc de Vendôme, frere du Connétable de Bourbon, étoit arrivé à Paris: les ennemis de Madame d'Angoulême faisoient tous leurs efforts pour l'engager, comme premier Prince du Sang, à lui ôter la Régence; mais le Duc, judicieux & modéré, préférant le répos de l'Etat au ressentiment que pouvoit lui inspirer la perte des biens de sa maison, se joignit à la Régente, afin de prendre, de concert avec elle, les résolutions les plus efficaces pour procurer la sûreté du Royaume & la liberté du Roi. La Régente fut extrêmement touchée de la conduite du Duc de Vendôme, &, pour lui en marquer sa reconnoissance, elle le nomma chef du Con-

ſeil de la Régence, & par la ſuite elle ſe déſiſta en ſa faveur des droits qu'elle prétendoit avoir ſur les biens de la Maiſon de Bourbon, & l'en remit en poſſeſſion.

Madame d'Angoulême, inſtruite que l'Empereur n'étoit pas en état d'entrer en France, fit une treve de ſix mois avec lui, par le moyen de Marguerite d'Autriche, tante de l'Empereur, Gouvernante des Pays-Bas, pour avoir le temps de travailler avec elle à la délivrance du Roi. Enſuite elle envoya en Italie une flotte pour recueillir & ramener en France les troupes qui étoient reſtées de la défaite de Pavie, avec les garniſons des villes qu'elles y occupoient, & les diſtribua ſur les frontieres de France pour les mettre hors d'inſulte. Elle détacha le Roi d'Angleterre de l'alliance qu'il avoit contractée avec l'Empereur; enfin, par toutes les

mesures qu'elle prit, elle rendit plus facile le traité de la délivrance du Roi, qui fut fait à Madrid le 14 Janvier 1526. Par un des articles, l'Empereur avoit exigé que le Roi donneroit en ôtages, pour la sûreté de l'accomplissement de ce traité, Monsieur le Dauphin & Monsieur le Duc d'Orléans ses enfants, ou Monsieur le Dauphin seulement avec douze Seigneurs François qui y étoient nommés. Mais Madame d'Angoulême ayant pénétré la finesse de la politique de l'Empereur, qui dans le nombre de ces douze Seigneurs avoit compris ce qu'il y avoit de plus grands hommes en France, soit pour la conduite des armées, soit pour le conseil, préféra de donner Monsieur le Duc d'Orléans pour second ôtage, avec Monsieur le Dauphin, & en conséquence le Roi obtint sa liberté. On peut dire à la louange de cette

Princesse, que si elle ne répara pas entiérement le malheur qu'elle avoit causé, elle empêcha du moins, par les sages & prudentes mesures qu'elle prit, qu'il n'eût de plus funestes suites.

Cependant, Madame la Régente, pendant l'emprisonnement du Roi, avoit mis les affaires de la France en si bon état, que, quoique la guerre eût continué, les pertes & les avantages avoient été à-peu-près égaux de part & d'autre. Enfin, les deux Princes commençant à s'en lasser, écouterent volontiers les conseils de paix que Madame la Régente d'une part inspiroit au Roi son fils, & Madame Marguerite d'Autriche d'autre part, Gouvernante des Pays-Bas, insinuoit à l'Empereur son neveu.

On se disposa donc, au commencement de l'année 1529, à tenir dans la ville de Cambrai des conférences pour la paix générale. Les Plénipo-

tentiaires étoient Madame la Régente pour le Roi de France, & Madame Marguerite d'Autriche pour l'Empereur : pour quoi cette paix fut nommée *la Paix des-Dames*. Elles étoient d'autant plus capables de réussir dans cette importante négociation, qu'outre qu'elles avoient beaucoup d'esprit, de sagesse & d'expérience dans les affaires d'Etat, elles avoient encore beaucoup d'estime & d'amitié l'une pour l'autre, & souhaitoient sincérement le rétablissement de la paix entre les deux Princes. Elles étoient logées à Cambrai, dans deux Maisons contiguës, où l'on avoit pratiqué une communication; elles furent plus de trois semaines à conférer ensemble tous les jours, pendant plusieurs heures, avec un grand secret; enfin, elles conclurent la paix le 3 Août 1529, à la satisfaction des deux Princes, qui la ratifierent avec plaisir. On ne sau-

roit donner trop d'éloges à ces deux Dames, qui étoient les deux plus habiles politiques de l'Europe, & en même temps les mieux intentionnées pour la gloire de leur Patrie & le bonheur des Peuples.



Marguerite d'Autriche,
Fille de l'Empereur Maximilien I, Gouvernante des Pays-Bas.

Après ce que je viens de rapporter de Marguerite d'Autriche, j'ai pensé qu'on seroit bien-aise de trouver ici un extrait de la vie de cette Princesse, qui a mérité à juste titre les éloges que tous les Historiens lui ont donnés.

Elle étoit fille de Maximilien I, Empereur d'Allemagne, & de Marie de Bourgogne, qui lui avoit apporté en dot les Pays-Bas. Marguerite étoit née le 10 Janvier 1478.

Son pere l'avoit envoyée, dès sa plus tendre jeunesse, à la Cour de France, pour y être élevée avec les enfants de Louis XI, qui la destinoit pour épouse à Monsieur le Dauphin, depuis Charles VIII, Roi de

France ; mais, après la mort de Louis XI, Madame Anne de France, épouſe de Pierre de Bourbon, Seigneur de Beaujeu, Régente pendant la minorité de Charles VIII, ayant fait épouſer à ce Prince Madame Anne, héritiere du Duché de Bretagne, Madame Marguerite fut renvoyée en Flandres, à ſon pere Maximilien, avant la conſommation du mariage ; elle étoit alors dans ſa quatorzieme année. Quatre ans après, Ferdinand & Iſabelle, Rois de Caſtille & d'Arragon, la firent demander pour leur fils unique Jean, dit *le Beau*, Infant des Eſpagnes ; elle leur fut accordée, & étant partie de Middelbourg pour aller joindre ſon époux, le vaiſſeau qui la portoit fut aſſailli d'une ſi violente tempête, qu'elle penſa y périr ; on a rapporté qu'en ce moment, où tous ceux qui l'accompagnoient étoient dans les plus grandeurs frayeurs de

la mort, elle fit elle-même son épitaphe en ces deux vers :

Cy gist Margot la gentil'Damoiselle,
Qu'a deux maris, & encore est Pucelle.

Il falloit qu'elle eût, dès l'âge de dix-huit ans, une grande fermeté d'ame, pour badiner ainsi sur la mort qu'elle voyoit presque présente à ses yeux : aussi étoit-elle douée d'un courage digne des plus grands héros.

L'Infant son mari étant mort dix-huit mois après son mariage, elle épousa Philibert II, Duc de Savoie, & devint encore veuve au bout de quatre années, sans avoir d'enfants. Etant revenue en Allemagne, auprès de l'Empereur son pere, il lui confia le gouvernement des Pays-Bas, pendant la jeunesse de son petit-fils Charles V ; elle se comporta avec tant de sagesse, de douceur & de modération, que Charles-Quint, son neveu,

étant devenu Empereur, continua de lui confier ce gouvernement qu'elle conserva jusqu'à sa mort.

On peut dire avec raison que Madame Marguerite d'Autriche gouverna l'Empire tant qu'elle vécut, & qu'elle fut le premier Ministre de Maximilien son pere, Prince d'un génie borné. Ce fut elle qu'il employa pour regagner le Roi de France & le réunir avec lui contre les Puissances d'Italie. Ce fut elle qui, conjointement avec le Cardinal d'Amboise, ce grand Ministre de Louis XII, Roi de France, fit entre le Pape Jules II, le Roi de France, l'Empereur & le Roi d'Espagne, ce fameux traité appellé la ligue de Cambrai, contre les Vénitiens, qui pensa les ruiner, & diminua considérablement leur puissance en Italie. Ce fut par ses conseils que fut fait le traité de Madrid, qui rendit la liberté à François I. Enfin,

elle fit, en l'année 1530, seule & de concert avec la Duchesse d'Angoulême, le traité de Cambrai, qui, comme je l'ai dit ci-devant, procura la paix entre François I & Charles-Quint. Ce traité mit le comble à la gloire de Marguerite d'Autriche : il fut regardé comme le chef-d'œuvre de la véritable politique, de cette politique enfin, qui, conduite par la sagesse & la prudence, doit faire la réputation des grands Rois dans la postérité, & le bonheur des Peuples.

Marguerite d'Autriche ne survécut pas long-temps à la conclusion de ce second traité de Cambrai, elle mourut dans le courant de l'année 1530, à l'âge de cinquante-deux ans. L'Empereur Charles-Quint, son neveu, ressentit vivement cette perte; elle fut long-temps regrettée par les peuples dont on lui avoit confié la conduite : ils eurent tout le temps

d'en faire la comparaison avec celle du Duc d'Albe, qui lui succéda.

La trop grande dureté de ce Gouverneur, qui fit trancher la tête aux Comtes d'Egmont & de Horn, effaroucha si fort les Flamands, qu'ils se révolterent contre Philippe II, Roi d'Espagne, leur légitime Souverain, & formerent, sous la conduite du fameux Prince d'Orange, qui en fut le fondateur, la République de Hollande, qui, depuis ce temps-là, a toujours subsisté dans l'Europe avec beaucoup d'éclat.



Marguerite de Valois, *Reine de Navarre.*

Marguerite de Valois, sœur de François I, avoit épousé, en l'année 1509, Charles, Duc d'Alençon, premier Prince du Sang, qui mourut en l'année 1525, quelques jours après la bataille de Pavie, dans laquelle François I fut fait prisonnier. Cette Princesse, affligée de la mort de son époux, & de l'emprisonnement du Roi son frere qu'elle aimoit tendrement, fit un voyage à Madrid, pour avoir soin de lui dans une maladie dont il fut attaqué, & pour le consoler dans sa captivité; elle eut beaucoup de part, & se conduisit en habile politique dans le traité qui fut fait entre François I & l'Empereur Charles V, pour la délivrance du Roi. François I, de retour en France, donna à sa sœur les marques

les plus authentiques & les plus sincères de sa reconnoissance & de son amitié, & la maria à Henri d'Albret, Roi de Navarre. Cette Princesse cultivoit les Belles-Lettres, aimoit les Savants, se plaisoit à leur conversation, & leur donnoit souvent des marques de sa libéralité; elle professa pendant quelque temps la Religion Protestante, mais dans la suite elle la quitta pour rentrer dans la Religion Catholique, & mourut avec de grands sentiments de piété, le 2 Décembre 1549, à l'âge de cinquante-sept ans: elle savoit parfaitement la Langue Latine, dont elle entendoit tous les Auteurs. Nous avons plusieurs ouvrages de sa composition, en vers & en prose, dont le principal est l'Heptaméron, ou les nouvelles de la Reine de Navarre, dans lesquels on reconnoît le goût décidé qu'elle avoit pour la belle Littérature, & qui ont mérité l'approbation des Savants.

François I disoit hautement qu'il avoit obligation de la vie à la Reine de Navarre sa sœur, par les soins qu'elle avoit eus de lui pendant sa maladie. Brantôme (1) rapporte que, « pendant son séjour à Madrid, elle » parla à l'Empereur Charles V, si » bravement & si honnêtement aussi, » car elle savoit très-bien la Langue » Espagnole, sur le mauvais traite- » ment qu'il faisoit au Roi, que Char- » les V en fut étonné. Elle lui re- » montra l'ingratitude & la félonie » dont il usoit, lui vassal, envers son » Seigneur (2). Si cette Reine parla » bien à l'Empereur, continue Bran- » tôme, elle dit encore pis à ceux » de son Conseil, où elle eut audience, » là, où elle triompha de bien dire,

(1) Femmes Illustres de Brantôme.

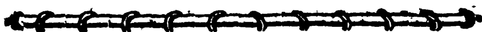
(2) Charles V relevoit de la Couronne de France, à cause de ses Pays-Bas.

» & bien haranguer avec une bonne
» grace, dont elle n'étoit point dé-
» pourvue ; & fit si bien par son beau
» dire, que ses raisons furent trou-
» vées bonnes & pertinentes, & de-
» meura en grande estime de l'Em-
» pereur, de son Conseil & de sa
» Cour. Cependant l'Empereur en
» voulut mal user avec elle, d'autant
» que cette Princesse ne songeant au
» terme de son sauf-conduit, elle ne
» prenoit garde que son expiration
» approchoit ; elle sentit quelque vent
» que l'Empereur, aussi-tôt le terme
» échu, la vouloit faire arrêter ; mais
» elle, toute courageuse, monte à che-
» val, fait des traites en huit jours
» qu'il en falloit bien quinze, & s'éver-
» tua si bien, qu'elle arriva sur les
» frontieres de France, le soir bien
» tard du jour que son passe-port
» expiroit ».

François I, depuis son retour d'Es-

pagne, consultoit la Reine sa sœur dans toutes les affaires les plus importantes, & suivoit volontiers ses conseils : aussi étoit-elle une des plus habiles femmes de son siecle.





JEANNE D'ALBRET, *Reine de Navarre.*

JEANNE D'ALBRET, Reine de Navarre, étoit fille de Henri d'Albret, second du nom, & de Marguerite de Valois, sœur de François I, dont je viens de parler. Jeanne épousa, en l'année 1548, Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, Prince d'un médiocre génie, toujours indécis entre les différents Partis qui agitoient alors la France. Sa femme étoit d'un caractere tout opposé: elle avoit hérité de la sagesse, du courage & des autres belles qualités de la Reine sa mere; elle étoit redoutée à la Cour de France, chérie des Protestants & estimée des deux Partis. Instruite par la Reine, sa mere, elle avoit toutes les connoissances qui forment les sages politiques, méprisant ces intrigues

basses, ces petits artifices & ces cabales que la Reine Catherine de Médicis avoit introduites à la Cour de France, pour conserver sa propre autorité. La Providence avoit destiné Jeanne d'Albret pour être la mere d'un de nos plus grands Rois, lequel devoit, par ses vertus & ses belles actions, rendre à ce Royaume sa premiere splendeur, éteindre les guerres cruelles qui le désoloient, & faire cesser les désordres qui s'y étoient introduits. Cette Princesse mit donc au monde, le treize Décembre 1553, ce Héros qui devoit faire notre bonheur. Lorsqu'il fut né, elle ne voulut pas laisser introduire dans ses veines un sang moins pur que le sien, elle le nourrit elle-même de son propre lait : lorsqu'il fut sevré, elle ne l'éleva pas dans les délices & la mollesse, comme les autres enfants de son rang. Ses aliments étoient simples & com-

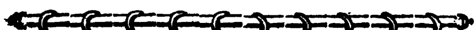
muns, mais bons & nourrissants, capables de lui former un tempérament robuste; elle y fit joindre l'habitude des exercices forts & vigoureux, capables de l'endurcir à la fatigue & aux travaux de la guerre : lorsque le génie du jeune Henri commença à se développer, sa mere fut elle-même son institutrice. Quand elle auroit pu prevoir que la mort prématurée des quatre Princes de la race des Valois porteroit la Couronne de France sur la tête de ce cher enfant, elle n'auroit pas pu lui donner une plus belle éducation que celle qu'elle lui procura; elle l'instruisit, en véritable Philosophe, de toutes les connoissances qui peuvent former un grand Roi; Henri en fit un si bel usage lorsqu'il fut monté sur le trône, que nous pouvons dire que nous avons en grande partie obligation à cette Reine, du bonheur dont la France a joui sous le regne de ce grand Prince.

Jeanne d'Albret embrassa le Calvinisme, par haine contre le Pape Jules II, dont une Bulle, soutenue par les armes du Roi d'Espagne, avoit fait perdre à la Maison d'Albret le Royaume de Navarre. Elle se distingua, dans ce Parti, par une fermeté à toute épreuve, & dans l'Europe, par son goût pour les Lettres, & par ses bienfaits envers les Savants. Elle mourut, en l'année 1572, d'une fievre maligne qui l'emporta peu de jours avant la funeste journée de la Saint Barthelemi. Quoique sa mort eût été naturelle, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage donnoit à la Cour, la maladie dont elle fut attaquée après avoir acheté des gans parfumés, firent débiter mal-à-propos que Jeanne d'Albret avoit été empoisonnée.

Cette Princesse n'avoit que quarante quatre ans lorsquelle mourut; sa mort fut

une grande perte pour le Parti Huguenot, qu'elle avoit maintenu jusqu'alors, non seulement par son courage à l'épreuve des plus extrêmes dangers, & par la force de son esprit capable des plus grandes affaires, mais encore aux dépens de ses biens, que son attachement à sa Religion lui faisoit prodiguer pour la soutenir. Elle faisoit honneur à ce Parti, par sa régularité, par sa modestie, par son assiduité aux Prêches, & ne cédoit à personne de son sexe, pour la politesse & pour la connoissance des Belles-Lettres, alors fort en usage parmi les Princesses de ce temps-là.





MARGUERITE DE FRANCE, *Duchesse de Savoie.*

MARGUERITE DE FRANCE fille du Roi François I, naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 5 Juin 1523; le Roi son pere lui avoit fait donner la plus belle éducation : elle avoit appris le Grec & le Latin, elle étoit encore instruite des autres Sciences que l'on cultivoit alors dans l'Europe, telles que la Philosophie & les Mathématiques; elle attiroit à sa Cour, par ses libéralités & le plus favorable accueil, les Savants les plus distingués, dont elle se déclara la protectrice, l'appui & le soutien, après la mort du Roi son pere. Elle s'acquit une gloire immortelle par sa beauté, par sa piété, par son savoir & par toutes les vertus & les belles qualités qui rendent les Princesses recommandables; elle épousa,

en 1559, Emmanuel Philibert, Duc de Savoie ; elle mourut à Turin, d'une pleuréſie, le 14 Septembre 1574, agée de cinquante & un ans. Les Savants les plus célebres de ſon temps ont fait à l'envi ſon éloge ; ſes ſujets la nommoient la Mere des Peuples, & la combloient de bénédictions lorſquelle paroiſſoit en public.





ELISABETH,
Reine d'Angleterre.

ELISABETH, Reine d'Angleterre, naquit le 8 Septembre 1533, elle étoit fille de Henri VIII, Roi d'Angleterre, & d'Anne de Boulen, dont le mariage avec ce Prince fut cause de la plus terrible révolution qui puisse arriver dans un Royaume. Henri, pour épouser cette femme, répudia Catherine d'Arragon, dont il avoit une fille, & dont le divorce fut suivi de la destruction de la Religion Catholique en Angleterre.

Elisabeth avoit eu une très-belle éducation, dont elle avoit admirablement profité; elle étoit très-savante dans les Belles-Lettres, savoit les Langues Greque & Latine, & cultivoit la Philosophie : aussi ces connoissances furent-elles sa consolation pendant les

cinq années qu'elle fut détenue prisonniere par la Reine Marie, sa sœur aînée. Lorsqu'Elisabeth, qui étoit instruite dans l'art de régner, par les Sciences & par l'adversité, monta sur le trône, le 25 Novembre 1558, elle fit connoître, par ses belles actions, qu'elle étoit l'une des plus habiles Souveraines dont l'Histoire fasse mention. Quoiqu'elle eût promis, lors de son couronnement, de défendre la Religion Catholique, cependant elle changea de sentiment : elle professa la Religion prétendue réformée, se déclara Chef de l'Eglise Anglicane, & prit le titre de Protectrice de la Religion; elle s'éleva ensuite contre les Catholiques, & en fit mourir un grand nombre qui voulurent s'opposer à ses desseins. A l'égard du gouvernement politique de son Royaume, elle s'y conduisit avec la plus grande sagesse & la prudence la plus consommée;

& l'on peut dire que ſon regne eſt l'époque de la puiſſance où l'Angleterre s'eſt élevée par ſon commerce & ſes richeſſes. Eliſabeth, auſſi courageuſe que prudente, réſiſta aux armées que Philippe II, Roi d'Eſpagne, envoya contr'elle, les rendit inutiles, & remporta pluſieurs avantages ſur lui ; elle n'eut pas l'ambition d'augmenter ſes Etats au détriment de ſes voiſins, & elle refuſa les offres que lui firent les Hollandois de la reconnoître pour leur Souveraine ; mais elle leur procura de puiſſants ſecours pour ſe ſoutenir. Henri le Grand, Roi de France, & cette Princeſſe eurent l'un pour l'autre la plus haute eſtime & la plus ſolide amitié, fondées ſur leurs belles qualités reſpectives. Henri IV ne la nommoit que ſa bonne ſœur ; elle fit alliance avec lui, & lui fournit des troupes pour lui aider à triompher de ſes ennemis ;

c'est peut-être la seule occasion où les François aient vu les Anglois servir sous un Roi de France. Elisabeth se rendit si redoutable, qu'elle se fit craindre des Puissances de l'Europe qui ne voulurent pas lui accorder leur amitié & leur estime. Le Pape Sixte V eut toujours pour elle la plus grande considération, & ne parloit d'elle qu'avec les plus grands éloges.

Elisabeth ne voulut jamais se marier, quelques instances que ses sujets lui en fissent, Hicq, son Médecin, lui ayant assuré qu'elle ne pouvoit s'exposer à devenir mere sans risquer sa vie. Après avoir régné glorieusement pendant quarante-quatre années, elle mourut le 3 Avril 1603, à l'âge de soixante & dix ans, de douleur & de regret d'avoir fait trancher la tête au Comte d'Essex, le plus chéri de ses Favoris, dont la mort fut l'effet de la jalousie & des cabales de ses Ministres, &

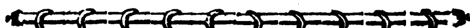
des ennemis du Comte, mais dont elle fut inſtruite trop tard.

Une des actions de la vie d'Eliſabeth, qui a été fort blâmée, eſt le ſupplice de Marie Stuart, Reine d'Écoſſe, veuve de François II, Roi de France, qu'elle fit mourir, après l'avoir retenue dix-huit ans priſonniere : les Hiſtoriens Anglois, qui ont voulu juſtifier Eliſabeth, prétendent qu'elle fut obligée d'en venir à cette extrêmité, pour arrêter les continuelles conſpirations que faiſoient contre ſa perſonne ceux qui étoient attachés à la Reine d'Écoſſe, dans le deſſein de lui procurer ſa liberté ; mais je crois que ces Hiſtoriens ne nous ont pas fait connoître les véritables cauſes de ſa mort. Il ſemble qu'Eliſabeth ait reconnu l'injuſtice dont elle avoit uſé envers Marie Stuart, lorſqu'elle déclara pour ſon héritier de la Couronne d'Angleterre, Jacques VI, Roi d'Écoſſe,

fils de Marie Stuart. Au surplus, sans vouloir pénétrer dans les secrets les plus intimes de la conduite des Souverains, pour louer ou blâmer, souvent mal-à-propos, leurs actions, je dirai seulement que, si l'on excepte dans la conduite d'Elisabeth ce qu'elle a fait contre la Religion Catholique, & la mort de l'infortunée Reine d'Écosse, peu de femmes ont régné avec plus de gloire qu'elle, & l'on peut la mettre en parallele avec les plus grands Monarques. Elle avoit un génie supérieur, le cœur noble & élevé; elle possédoit la politique & l'art de régner dans un éminent degré; elle savoit distinguer les talents & le mérite, & les récompenser. Elle protégeoit les Savants, en les comblant de ses bienfaits, & en leur accordant des marques particulieres de son estime & de sa protection; & l'on peut dire, avec juste raison,

que c'eſt ſous ſon regne que les Sciences ont commencé, & ſe ſont depuis perfectionées avec éclat en Angleterre. Enfin, l'hiſtoire de ſon regne eſt un des plus beaux morceaux de celle de cette Nation.





MARIE STUART,

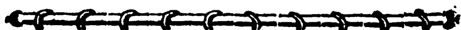
Reine de France & d'Ecosse.

MARIE STUART, Reine de France & d'Écosse, étoit fille de Jacques V, Roi d'Écosse, & de Marie de Guise, fille de Claude de Lorraine, Duc de Guise; elle succéda à son pere, n'étant âgée que de huit jours, & fut conduite en France, pendant les guerres civiles d'Écosse; elle fut élevée à la Cour de Henri II, & épousa, le 24 Avril 1558, le Dauphin qui fut depuis, François II, Roi de France. MM. de Guise, ses oncles, qui avoient alors tout pouvoir à la Cour de France, & qui la destinoient à cette Couronne, lui avoient fait donner la plus belle éducation. Comme elle avoit infiniment d'esprit, elle devint très-savante; elle savoit le Latin & cinq autres Langues; elle écrivoit élé-

gamment en vers & en prose ; elle se plaisoit beaucoup à la conversation des gens savants, les protégeoit & les récompensoit libéralement. Après la mort du Roi son époux, arrivée en l'année 1560, Marie Stuart repassa en Écosse, où elle épousa Henri Stuart, son cousin, qui ne vécut pas long-temps, mais dont elle eut un fils qui fut depuis Roi d'Angleterre. Dans la suite, Marie Stuart épousa Jacques Hesburn, Comte de Bothwel, Calviniste, soupçonné d'avoir fait empoisonner Henri Stuart. Bothwel voulut alors se saisir du jeune Prince, mais une partie de la Noblesse s'y opposa, ce qui excita une guerre, durant laquelle Marie Stuart fut mise en prison. On voulut l'obliger à changer de Religion, & à abdiquer la Couronne ; mais, s'étant sauvée, & ayant appris la défaite des troupes de son Parti, elle vint chercher un asyle en An-

gleterre, auprès de la Reine Elisabeth qui l'avoit assurée qu'elle la prendroit sous sa protection, & qu'elle soutiendroit son Parti; mais à peine y fut-elle arrivée, qu'Elisabeth refusa de la voir, & la fit enfermer dans une étroite prison, où elle la retint pendant dix-huit années, après lesquelles elle lui fit trancher la tête, le 18 Février 1587. Cette infortunée Princesse souffrit ce supplice avec une constance admirable, à l'âge de quarante-deux ans, & mourut dans la Religion Catholique. Une circonstance qui ranima son courage, fut une parole que Henri Grev, Comte de Kent, lui dit après que son jugement lui eut été prononcé : *votre vie*, lui dit-il, *seroit la perte de notre Religion, & votre mort sera son salut;* car elle conçut par-là qu'elle n'étoit pas seulement la victime d'un intérêt d'Etat, mais encore de l'hérésie, & que sa mort

alloit être un glorieux martyre. Lorsqu'elle fut sur l'échafaud, elle pria Dieu hautement, en Langue Angloise, pour l'Eglise, pour son fils, pour la Reine Elisabeth, pour l'Angleterre & pardonna à son Bourreau. Les Historiens en parlent, comme d'une Princesse douée des plus belles qualités du corps & de l'esprit. Il est étonnant que Jacques I, son fils, Roi d'Angleterre, ait souffert que Georges Buchanan, Catholique Apostat, mais célebre Ecrivain, qui avoit été son précepteur, ait répandu, dans son Histoire d'Écosse, tant de traits satyriques & indécents contre Marie Stuart sa bienfaitrice. Jacques devoit savoir qu'en laissant déshonorer sa mere, il se déshonoroit lui-même; mais il fut un Prince plus versé dans les controverses de la Religion, que dans l'art de régner & de rendre ses Peuples heureux.



CHRISTINE,
Reine de Suede.

CHRISTINE, Reine de Suede, célebre par ſon eſprit, par ſa ſcience & par ſon affection pour les Gens de Lettres, fille du grand Guſtave Adolphe, Roi de Suede, naquit le 8 Février 1626. Son pere ayant été tué, le 16 Novembre 1632, à la bataille de Lutzen, qu'il avoit gagnée ſur les Impériaux, laiſſa ſa fille en minorité, ſous la tutelle des cinq premiers Officiers de la Couronne de Suede. Après quelques années, ayant voulu gouverner par elle-même, elle éloigna les anciens Miniſtres de ſon pere; ſa conduite, trop ſinguliere, aigrit les eſprit des Suédois, quoiqu'elle les gouvernât avec beaucoup de douceur, mais avec peu de capacité. Il y a lieu de croire que, trop occupée de l'étude

l'étude de la Philoſophie, elle en négligea la véritable partie, qui eſt celle des Rois, je veux dire la politique conduite par la ſageſſe & la prudence, Elle abandonna la Morale pour s'attacher à la Phyſique, plus curieuſe que néceſſaire aux perſonnes de ſon rang. Elle avoit attiré auprès d'elle, par ſes libéralités, pluſieurs Savants, & entr'autres le fameux Deſcartes, qu'elle reçut avec toutes les marques de la plus grande conſidération & de la plus haute eſtime, & avec lequel elle avoit tous les jours, dès cinq heures du matin, dans ſa bibliotheque, des converſations philoſophiques : elle lui propoſa même d'établir à Stockholm une Académie, dont il ſeroit le Directeur : ce qui ne put être exécuté, à cauſe de la mort prématurée de Deſcartes.

On croit que Chriſtine, trop occupée de la Philoſophie qui lui faiſoit

négliger les affaires de l'Etat, fut contrainte par les Grands de la Suede, d'abdiquer la Couronne en faveur de son cousin Charles Gustave. Ensuite cette Princesse voulant imiter les anciens Philosophes, elle se mit à voyager dans les différentes régions de l'Europe, pour acquérir de nouvelles connoissances. Elle commença par la Flandres, ensuite elle parcourut l'Italie, dont elle vit les principales Villes, se retira à Rome, où elle renonça au Luthéranisme, & embrassa la Religion Catholique. Elle fit un voyage en France, où elle fut reçue par Louis XIV, avec tous les honneurs dus à son rang ; mais elle n'y fit pas un long séjour, car ayant fait assassiner à Fontainebleau, dans une gallerie du château, son Écuyer Monaldeschi, le Roi lui fit dire de sortir du Royaume. Elle se retira, en l'année 1658, à Rome, où elle ter-

mina ses voyages, fixa son séjour, & mourut le 19 Octobre 1689.

La Reine Christine avoit l'esprit vif, facile à concevoir & pénétrant. Elle étoit généreuse; elle aimoit les Savants, qu'elle combla de ses libéralités pendant son regne; elle parloit facilement les Langues Françoise, Italienne & Espagnole. Elle dédaignoit son sexe, & se plaisoit à s'habiller en homme; elle étoit vive & changeante dans ses passions, & quelquefois trop libre dans ses paroles. Elle étoit ni laide, ni belle; elle avoit les traits grands, l'air mâle, la taille irréguliere; elle étoit tournée pour le corps & pour l'esprit d'une maniere qui lui avoit fait souvent dire que la nature s'étoit trompée, lorsqu'elle lui avoit donné le sexe féminin. Enfin, Christine étoit une femme fort singuliere, qui, quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, & qu'elle fût très-instruite

de toutes les Sciences , ne connut pas l'art de régner , & ne se distingua jamais par aucune action éclatante, digne d'être admirée par la postérité. Elle passa les dernieres années de sa vie à Rome, dans l'obscurité.





CATHERINE ALEXIOWNA, Impératrice des Russies.

TOUTE l'Europe a vu, dans le siecle où nous sommes, un des plus grands & des plus admirables événements qui soient peut-être jamais arrivés dans le monde. C'est un Monarque qui forme le projet de policer une Nation barbare, d'adoucir la férocité de ses mœurs, & d'introduire chez elle les Sciences & les Arts, qui font la gloire & le bonheur des grandes Monarchies. Les desseins de ce Prince n'auroient peut-être pas acquis la perfection où il les a portés pendant un regne d'environ trente-cinq ans, s'ils n'avoient pas été soutenus par la sagesse d'une femme douée d'un génie, d'une grandeur d'ame & d'un courage au-dessus de son sexe. On voit bien que je veux parler du Czar *Pierre le*

Grand, Empereur des Russies, & de l'Impératrice Catherine Alexiowna, son épouse.

Catherine devoit le jour à des parents pauvres, qui vivoient près de Départ, petite ville de la Livonie; au sortir de l'enfance, elle perdit son pere qui la laissa chargée d'une mere infirme & indigente. Catherine étoit belle, très-bien faite, & faisoit paroître beaucoup d'esprit: sa mere lui apprit à lire, & un vieux Ministre Luthérien l'intruisit de sa Religion. A peine avoit-elle acquis sa quinzieme année, qu'elle perdit sa mere; le bon Ministre la reçut chez lui, & la chargea du soin d'élever ses filles; elle profita en même temps de l'éducation qu'il leur faisoit donner. Ce bienfaiteur étant mort, Catherine se trouva dans la plus grande indigence: comme son pays étoit devenu le théâtre de la guerre entre la Suede & la Russie,

elle voulut aller chercher un asyle dans la ville de Marienbourg. Elle fut arrêtée en chemin par deux Soldats Suédois, qui, sans doute, n'auroient pas respecté sa jeunesse & sa beauté, s'il ne fût survenu un Officier subalterne qui la sauva de leurs mains. Elle reconnut dans ce libérateur le fils du Ministre qui avoit eu soin de son enfance. Ce jeune homme, touché de son état, lui donna les secours nécessaires pour achever son voyage, avec une lettre pour un habitant de Marienbourg, nommé *Gluck*, ami de cet Officier, qui la reçut très-bien, & lui confia l'éducation de ses deux filles. Elle se conduisit si sagement dans cette maison, que Gluck étant devenu veuf lui offrit de l'épouser. Catherine, dont une des vertus étoit la reconnoissance, refusa la main de Gluck pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un

bras & qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux personnes se disposoient à se donner leur foi au pied des Autels, Marienbourg est assiégé par les Russes, l'époux, qui étoit de service, est obligé d'aller avec ses soldats s'opposer à l'ennemi, & périt dans cette action, sans avoir pu recueillir le fruit de sa tendresse. Après plusieurs jours de siege, Marienbourg est emporté d'assaut, la garnison & les habitants sont passés au fil de l'épée, & la ville est abandonnée au pillage. Catherine, trouvée cachée dans un four, est faite prisonniere. Menzichoff, qui commandoit les Russes, instruit de la beauté de cette fille, en fut frappé lorsqu'il la vit, & la racheta du soldat qui l'avoit prise. Il la mit auprès de sa sœur, qui l'accueillit avec tous les égards dus à sa beauté, à son esprit & à son infortune. Quel-

ques jours après, *Pierre le Grand* se trouvant à manger chez Menzichoff, celui-ci la fit servir à table; le Czar la distingua bientôt, & fut frappé des graces de cette fille. Il revint, le lendemain, chez Menzichoff pour voir la belle prisonniere: elle répondit avec tant d'esprit & de jugement aux questions que lui fit ce Monarque, qu'il en devint éperduement amoureux. Le mariage suivit bientôt l'inclination qu'il avoit prise pour cette aimable personne, & il se fit secrétement en 1707.

Le Czar*, ce héros de son siecle, qui sut adoucir la férocité & éclairer l'ignorance de ses sujets, triompher de ses ennemis, enfin, créer un nouveau peuple, ne put jamais dompter la violence de son propre caractere. Il s'en faisoit souvent à lui-même les plus grands reproches; mais le trop fréquent usage du vin & des liqueurs

sortes auxquelles on l'avoit accoutumé dès sa jeunesse, le faisoit toujours retomber dans de furieux accès de colere. La seule Impératrice Catherine savoit les réprimer : sa douceur, ses graces, son éloquence tendre & persuasive adoucissoient la dureté du caractere de ce Prince. Enfin, l'ascendant qu'elle avoit pris sur lui étoit si grand, qu'elle eut le bonheur, par le conseil qu'elle lui donna, de le garantir, lui & ses Etats, de leur entiere ruine. Ce trait est si beau, qu'il mérite de trouver ici sa place.

En l'année 1712, les Turcs ayant rompu la treve qu'ils avoient faite avec le Czar, il se laissa enfermer avec son armée sur les bords de la Riviere de Pruth. Il n'avoit pas trente mille hommes, & les Turcs en avoient deux cents mille : ils faisoient leurs préparatifs pour livrer bataille au Czar, ou tout au moins pour le faire

périr avec ſon armée, faute de vivres. L'Empereur, pénétré de la grandeur du péril qui le menaçoit, étoit dans ſa tente, abſorbé dans les plus affligeantes réflexions. Il avoit donné ordre à ſes Généraux de ſe mettre en état de livrer bataille le lendemain, c'étoit ſa derniere reſſource conduite par le déſeſpoir, car ſon armée périſſoit, faute de vivres. Il avoit fait des défenſes rigoureuſes de laiſſer entrer qui que ce fût dans ſa tente.

Dans ces circonſtances, au milieu de la nuit, Catherine aſſemble les principaux Officiers de l'armée, elle tient Conſeil avec eux, & leur fait prendre la réſolution d'acheter la paix à quelque prix que ce ſoit, & d'écrire une lettre au grand Viſir pour la lui demander; mais il étoit néceſſaire d'avoir le conſentement du Czar, & de lui faire ſigner cette lettre. Il falloit entrer dans ſa tente, & perſonne

n'osoit prendre la hardiesse d'y pénétrer. Pierre ne pardonnoit pas facilement à qui osoit transgresser ses ordres. Catherine se charge courageusement de la commission, elle force les gardes de l'Empereur, entre dans sa tente & se jette à ses pieds.

« Je viens, lui dit-elle, t'apporter » ma tête, frappe, si tu crois que je » t'aie offensé. Tu es juste, mon » sang est à toi, fais le couler; mais, » avant que je meurre, écoute mes » conseils. En un seul jour, tu vas » risquer de flétrir vingt années de » gloire; tes immenses travaux, » entrepris pour le bonheur de ta » nation, vont périr avec toi, car tu » ne survivrois pas à ton déshonneur. » Je ne le verrois pas moi-même, je » mourrois à tes côtés; mais la valeur » doit-elle être téméraire? Y a-t-il » de la honte à céder aux événements? » Vois la position de ton camp, vois

» ces fiers Musulmans former une
» triple enceinte autour de tes foi-
» bles retranchements ; les Tartares,
» répandus dans les plaines, intercep-
» tent tous tes convois, nul secours
» ne peut nous arriver. Les soldats,
» attenués par la faim, pourront-ils
» combattre des ennemis qui sont
» dans l'abondance & qui les acca-
» bleront par leur multitude ? Quand
» même la victoire se déclareroit pour
» toi, quels tristes trophées ! Ce qui
» aura échappé au glaive destructeur,
» sera la proie de la disette. Le Turc
» cédera le champ de bataille, & ren-
» trera dans ses retranchements qui
» sont inaccessibles, & sans risquer
» un nouveau combat, jouira du
» plaisir de nous affamer. Un mot
» peut tout changer, descends jusqu'à
» demander la paix : il ne manque
» à tes vertus que ce trait de pru-
» dence, pour effacer tous les Monar-

» ques. Tu peux mourir, mais tu ne
» le dois pas ; la vie de tes sujets
» est attachée à la tienne : tu es leur
» pere, ils ne peuvent vivre que par
» toi ; si tu péris, il faut qu'ils meu-
» rent. Tu t'attendris, tu pleures !
» Ah ! ce sont les larmes d'un héros,
» ce sont celles du pere de la Patrie.
» Tu fais plus aujourd'hui que si tu
» terrassois tous tes ennemis, tu viens
» de te vaincre toi-même ».

Le Czar avoit toujours les yeux fixés sur l'Impératrice. Il prit le papier de ses mains ; *tu l'emporte*, dit-il, *je signe, ménage ma gloire, je la sacrifie pour le bonheur de mes sujets*. Catherine revint triomphante joindre les Ministres : « prenez cette lettre, » partez, leur dit-elle, si je ne suis » trompée, nous obtiendrons la paix ». Elle donna tous ses diamants & ses bijoux, qui furent confiés à Shaffirof, Vice-Chancelier de l'Empire : il par-

tit ſur le champ avec tout l'or & l'argent qu'on put ramaſſer, & ſe rendit à la tente du grand Viſir.

Ces deux premiers Miniſtres commencerent par conſentir à une ſuſpenſion d'armes de ſix heures. Le traité de paix fut promptement conclu à la ſatisfaction des deux partis; l'abondance ſe répandit dans le camp du Czar, la joie fut univerſelle. Bientôt la Cour partit pour Moſcow, & lorſqu'on y fut arrivé, le Czar rendit public ſon mariage avec Catherine.

Il ne faut pas être ſurpris que Catherine ſe trouvât à l'armée avec le Czar; pour lui rendre un auſſi important ſervice. Elle ne le quittoit jamais dans ſes voyages, afin qu'il pût la conſulter dans toutes ſes affaires; elle étoit à l'Armée Ruſſienne, lors de cette fameuſe victoire qu'il remporta à Pultava, ſur Charles XII, Roi de Suede, dont elle détruiſit la puiſſance.

Cette héroïne bienfaisante étoit dans une chaise ouverte, au milieu des combattants, où elle s'occupoit du soin de faire retirer de la mêlée les Officiers & soldats blessés, afin de leur procurer les secours nécessaires, & les empêcher de périr sur le champ de bataille, s'ils y étoient abandonnés.

Je ne dirai rien de ce qui se passa dans cet Empire jusqu'en l'année 1724, que le Czar fit couronner Catherine, Impératrice de toutes les Russies; elle reçut la Couronne & le Sceptre des mains de son époux, par reconnoissance des grands services qu'elle lui avoit rendus. La politique avoit préparé cette cérémonie. *Pierre le Grand*, en faisant couronner son épouse, avoit pour objet de sonder ses sujets, & les préparer à reconnoître Catherine pour son successeur. Elle seule pouvoit remplir ses pro-

jets, elle seule pouvoit perfectionner ses travaux, & faire régner son esprit, même après sa mort. Quelque brillante que fût cette pompe, les larmes de joie & de reconnoissance que le peuple y répandit, ajouterent beaucoup à sa célébrité, & encore plus à la satisfaction des deux Souverains.

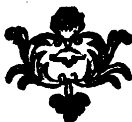
Si l'on faisoit un parallele de ces deux illustres époux, il seroit difficile de décider lequel surpassoit l'autre en belles qualités. On ne doit pas s'étonner que leur union intime, qui ne souffrit jamais la moindre altération, ait produit de si admirables effets pour la gloire & l'utilité de l'Empire des Russes, & pour le bonheur des peuples.

On pouvoit reprocher au Czar Pierre, de se laisser trop promptement prévenir, & de se presser trop de punir. Une intrigue de Cour, ou plutôt la jalousie du Prince Menzichoff,

qui du plus bas état étoit parvenu à la place de premier Ministre, fit supposer des crimes & proscrire, par l'Empereur, le Vice-Chancelier Shaffirof, qui avoit, comme je l'ai dit, rendu un grand service au Czar, en contribuant à la paix avec les Turcs. L'Impératrice Catherine estimoit Shaffirof, elle découvrit facilement la main qui l'opprimoit. Cette généreuse protectrice de l'innocence, sollicita la grace du Vice-Chancelier, & l'obtint au moment qu'il étoit déjà monté sur l'échafaud pour y recevoir la mort. Shaffirof fut envoyé en exil en Sibérie; mais l'Impératrice, non contente de lui avoir sauvé la vie, le rétablit dans ses biens & dans ses dignités après la mort du Czar.

Pierre le Grand étant décédé le 8 Février 1725, à l'âge de cinquante-trois ans, son épouse fut déclarée Impératrice Souveraine de toutes les

Ruffies. Elle fe montra digne de régner, en achevant toutes les entreprifes que fon mari n'avoit pas eu le temps de perfectionner. Sa domination fut extrêmement douce, on vit difparoître les fupplices rigoureux dont on avoit puni les fautes graves fous le regne précédent. La Ruffie la perdit le 17 Mai 1727, à l'âge de cinquante-huit ans ; elle fut univerfellement regrettée de tous les peuples qu'elle avoit gouvernés.





MARIE-THÉRESE D'AUTRICHE,

Impératrice Douairiere, Reine de Hongrie & de Bohême.

DE toutes les Princesses célebres dont j'ai parlé, & qui se sont rendues illustres par leurs vertus & leurs belles actions, celle qui mérite les plus justes éloges & la plus grande admiration, est l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême.

Elle possede dans le plus éminent degré cette véritable philosophie, qui est la philosophie des Rois, je veux dire la sagesse & la justice. Cette Princesse joint à un génie supérieur, une prudence dirigée par le plus solide jugement & par une expérience consommée.

Elle est douée d'une fermeté d'ame & d'un courage qui l'ont soutenue dans l'adversité, qui ont forcé la for-

tune de lui être favorable, & l'ont fait triompher de ses ennemis.

Elle fait distinguer les talents de ses Généraux & de ses Ministres, pour les mettre dans les places convenables à leur mérite, afin de lui rendre les plus grands services, & acquérir eux-mêmes de la gloire & de l'honneur. Généreuse & reconnoissante, elle fait les récompenser en Roi.

Jamais Souveraine n'a mérité à plus juste titre l'amour de ses sujets. C'est une mere tendre, attentive, bienfaisante, qui regne sur ses enfants; elle est continuellement occupée de leur bonheur, elle leur fait rendre la plus exacte justice, enfin elle en est adorée. Elle est la protectrice des Arts, des Sciences & des Gens de Lettres.

L'étendue des connoissances de cette auguste Reine, la sublimité de

ſon génie, ſes vertus & ſes actions héroïques lui ont déjà marqué, de ſon vivant, dans la poſtérité, un rang diſtingué parmi les plus grands Rois.

C'eſt l'aſſemblage de tant de belles qualités qui ont inſpiré à notre Auguſte Monarque le deſir de faire alliance avec une ſi grande Reine, par le mariage de Louis-Auguſte de France ſon petit-fils, avec l'Archiducheſſe Marie-Antoinette d'Autriche, fille de cette Impératrice, alliance qu'elle a regardée comme une faveur ſinguliere du Ciel, & qu'elle a cimentée par le don le plus parfait, le plus précieux & le plus digne de l'Héritier préſomptif de la Couronne de France.

Quelle ſuite de proſpérités ne devons-nous pas attendre de l'union des vertus de ces deux illuſtres époux, auxquelles ils ont été formés, le Prince, ſous les yeux du Roi ſon

aïeul, par les soins de ses deux sages & prudents Instituteurs, dignes successeurs de Bossuet & de Montauzier; & la Princesse, par les exemples & les conseils de son Auguste Mere!

FIN.



TABLE DES MATIERES.

A

Amalazonte,

J

L

M

N

O

P

X v

S

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Histoire abrégée des Philosophes & des Femmes Célebres*, par M. DE BURY ; je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, le 21 Avril 1772.

L'Abbé GRAVES.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur de BURY, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Histoire des Philosophes & des Femmes Célebres*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de ceux qui en auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres

d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Com-

mandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiegne, le cinquieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-douze, & de notre regne le cinquante-septieme. Par le Roi, en son Conseil.

LE BEGUE.

Le Sieur DE BURY a transporté au Sieur MONORY, Libraire, le Privilege de son Ouvrage, intitulé : *Histoire abrégée des Philosophes & des Femmes Célebres*, qu'il a obtenu en son nom, pour en jouir ainsi qu'il avisera bon être. A Paris, le 4 Août 1772.

Signé, DE BURY.

Registré le présent Privilege, & ensemble la cession, sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1885, fol. 693, conformément au Réglement de 1723. A Paris, le 12 Août 1772.

LE CLERC, Adjoint.

CATALOGUE

Des Livres nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

APOLOGIE des Arts, ou Lettres à M. Duclos, Secrétaire de l'Académie Françaife, à Dinan en Bretagne, *in-8°. de trente pages*, prix, - - *12 sols.*

Fables Allemandes & Contes Français en Vers, avec un essai sur la Fable & sur le Conte, par *M. le Chevalier D* * *, ci-devant Mousquetaire; *Paris*, 1772, *in-8°.* 2 parties, nouvelle édition, - 2 l. 8 s.

Histoire de la Maison de Bourbon, par *M. Désormeaux*, Historiographe de la Maison de Bourbon, Bibliothécaire de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, Prince du Sang; de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. *Paris, de l'Imprimerie Royale*, 1772, *in-4°.* Tome I, 21 l. *en feuilles*, & 24 l. *relié en veau écail. d. s. t.*

(Cette Edition magnifiquement exécutée, & ornée d'un très-beau frontispice, de dix-huit vignettes & culs-de-lampe de la plus grande beauté, & d'une carte généalogique de la Maison de Bourbon, gravée avec le plus grand soin, mérite toute l'attention des Curieux & des Amateurs. L'Auteur, connu par plusieurs Ouvrages qui ont eu un très-grand succès, travaille sans relâche à son second Volume, qui paroîtra l'année pro-

chaine, vers le même temps. Il sera orné de six grands portraits dessinés & gravés par les plus célebres Artistes, & de six vignettes & culs-de-lampe qui ne seront pas inférieurs à ceux du premier Volume. Ce sont tous ces ornements qui nous ont forcés à porter le prix de chacun des Volumes dont cet Ouvrage intéressant sera composé, à 21 liv. *en feuille*, & 24 l. *relié*, afin de ne le point varier. Les deux derniers Volumes, qui contiendront l'Histoire de Henri IV, desirée depuis si long-temps, seront ornés de beaucoup de grands portraits & de quelques plans de sieges & de batailles. Nous osons espérer que le Public voudra bien nous rendre justice, après avoir examiné les gravures de celui que nous lui présentons.)

Livres sous Presse.

Histoire Générale d'Italie, depuis la décadence de l'Empire Romain jusqu'au mariage du Roi des deux Siciles, en 1768, par M. Targe, Correspondant de l'Académie Royale de Marine, *in-12.*

(De toutes les Histoires générales qui ont été publiées, la plus intéressante & la plus difficile à traiter, étoit, sans contredit, celle que nous annonçons. L'Auteur, déjà connu par plusieurs Ouvrages qui ont été bien accueillis du Public, & par son ardeur pour le travail, n'a pas été, à l'exemple de beaucoup d'autres, effrayé des recherches immenses qu'exige l'étendue de cet Ouvrage, dont les deux premiers Volumes paroîtront au commencement de l'année prochaine. Nous nous promettons que

le Public voudra bien concourir à l'exécution d'une entreprise aussi dispendieuse, en se les procurant ; & pour l'y engager, nous n'épargnerons ni soins ni dépenses.)

Le Petit Rien, Almanach chantant, *à Cythere, & à Paris*, 1773.

(Dans le nombre des Almanachs, qui paroissent tous les ans, il n'en est presque point qui ne se répetent les uns & les autres, & dont les chansons ne soient sans goût, sans sel & très-anciennes ; celui que nous proposons au Public, est le fruit des amusements d'un homme d'esprit : nous le donnons comme un Ouvrage nouveau, & nous nous flattons qu'il sera agréablement reçu ; d'ailleurs, il ne sera pas imprimé dans le format ordinaire des Almanachs, mais en petit *in-12*.)

Tablettes curieuses & utiles, à l'usage des Physiciens, Naturalistes, Médecins, Agriculteurs, Artistes, & de tous les Colleges du Royaume, *petit in-12 de 300 pages*.

Lettre d'un Solitaire de Chalcide à une Dame Romaine, suivie de Pieces fugitives, en Vers, *in-8°.* jolie édition qui paroîtra dans un mois.

On trouve chez le même Libraire, des Livres en tous genres & de toute Langue, & toutes les Nouveautés qui paroissent. Il fait aussi les prisées d Bibliotheques, les arrange, & en fait des Cat...



